

Notices bibliographiques

Matías LÓPEZ LÓPEZ et Marta SAMPIETRO LARA, *Petronio Árbitro. El Festín de Trispudentillo (Cena Trimalchionis) [Satiricón : 26, 7-78, 8]*, Advertencia preliminar, revisión del texto latino, notas y epílogo : M. L. L. Traducción : M. S. L. y M. L. L., Barcelona, PPU, 2007, 24 × 17 cm, 209 p., 1 fig., ISBN 978-84-477-0995-3.

La *Cena Trimalchionis* est certainement l'un des textes les plus difficiles de la littérature latine. Ainsi s'explique l'existence, dans toutes les langues de diffusion internationale, de nombreuses éditions commentées de cet épisode, qui occupe une place centrale dans le *Satiricon* tel que nous le connaissons aujourd'hui. On n'en dénombre toutefois aucune avec traduction espagnole (cf. G. Vannini, *Petronius 1975-2005 : bilancio critico* dans *Lustrum* 49, 2007, p. 51-53). Le travail que voici vient donc combler cette lacune. Le texte, qui se fonde sur les éditions critiques de M. C. Díaz y Díaz (Barcelone, 1968-1969 ; 2^e éd. [sans modification] Madrid, 1990) et de K. Müller (4^e éd., Stuttgart-Leipzig [Teubner], 1995), a fait l'objet d'une révision. Une annotation abondante (754 notes) a pris place en dessous de la traduction (pages de droite). Cette disposition a toutefois le désavantage de laisser un grand vide (parfois plus des deux tiers) en dessous du texte latin, imprimé sur les pages de gauche. Ces notes contiennent toute une série d'informations utiles pour la compréhension du texte : remarques sur le nom des personnages, le lexique, l'établissement du texte, la syntaxe, la stylistique, les expressions proverbiales... Certaines observations sont toutefois inutilement compliquées, d'autres, en revanche, un peu trop elliptiques (p. ex. pour l'épisode du *porcus Troianus* [40]). Ainsi la n. 44 à propos du Falerne opimien (34, 6) : l'explication est beaucoup plus simple que celle qui est donnée. Le fait de présenter du Falerne opimien de cent ans marque tout simplement l'ignorance de Trimalchion. Inutile de chercher plus loin. La traduction, autant que je puisse en juger, tente de rendre les niveaux de langue et contient quelques belles trouvailles (p. ex. pour l'expression *tangomenas faciamus* [34, 6]). Traduire ce passage est un véritable jeu de voltige. Certains choix éditoriaux restent sans justification. Ainsi en 38, 1 : *cerae*. Les manuscrits ont *credrae*, corrigé inutilement en *citrea* par Jacobs, correction reprise par Müller. La correction *cerae* – dont j'ignore l'origine – se justifie encore moins. Vu l'espace disponible en dessous du texte latin, des notes critiques succinctes auraient pu prendre place à cet endroit. En 38, 8, le texte présenté est le suivant : *cum Incuboni pilleum rapuisse, thesaurum inuenit*. Le *et* avant *thesaurum* a disparu (Müller suit une proposition, à mon avis inutile, de Scheffer et imprime : *[et] thesaurum inuenit*). Même s'il ne suit pas la logique de la phrase, le *et* a tout son sens ici. Pétrone imite le caractère chaotique de la pensée et de l'expression d'un affranchi. C'est une rupture volontaire. Enlever le *et* revient à banaliser le texte en voulant à tout prix le faire entrer dans le canon de la phrase latine. Un épilogue évoque, dans un ordre un peu déroutant, une série de problèmes posés par Pétrone, le roman dans son ensemble et la *Cena* en particulier. Cette partie contient des éléments de bibliographie. Il n'y a ni bibliographie indépendante, ni index.

Bruno ROCHETTE.

P. MONAT, *Œuvres de Saint Augustin. 50. Sur la Genèse contre les Manichéens. De Genesi contra Manichaeos*. Traduction de P. M., introduction par M. DULAEY, M. SCOPELLO et A.-I. BOUTON-TOULOUBIC, annotations et notes complémentaires de M. DULAEY. *Sur la*

Genèse au sens littéral, livre inachevé. De Genesi ad litteram imperfectus liber. Introduction, traduction et notes de P. M., Paris, Institut d'Études Augustiniennes (diff. Turnhout, Brepols), 2004 (Bibliothèque augustinienne), 17,5 × 11,5 cm, 580 p., 44,55 €, ISBN 2-85121-200-1.

Le présent volume de la classique « Bibliothèque augustinienne » réunit les deux premiers commentaires d'Augustin sur la Genèse, datés respectivement de 388-389 et de 393. P. Monat a traduit les deux ouvrages d'après les éditions latines du *CSEL* 91 et du *CSEL* 28 et introduit le commentaire *Sur la Genèse au sens littéral* ; M. Scopello, A.-I. Bouton, et M. Dulaey se sont chargées de la copieuse introduction du premier opuscule, à laquelle font pendant en fin de volume vingt-cinq notes complémentaires portant sur quelques points de doctrine plus ciblés (p. 507-557). — Du point de vue doctrinal, le *De Genesi contra Manicheos*, commencé à Rome et fini à Thagaste, s'impose peut-être comme le plus intéressant des deux ouvrages. Augustin s'en prend à la lecture littéraliste des Manichéens, et notamment leur conception anthropomorphique de Dieu qui avait tant pesé dans sa propre formation intellectuelle avant que l'interprétation typologique des textes ne lui soit découverte par l'entremise d'Ambroise. On ne s'étonnera donc pas que cette œuvre de réfutation fournit une très riche documentation sur la propagande et les thèmes hérésiologiques à la mode en Numidie ; M. Scopello en fournit une analyse fouillée dans un dense exposé introductif (p. 82-147). Formellement, les deux livres sont construits à peu près de la même manière : Augustin commence par citer le texte biblique d'après une *Vieille Latine africaine*, expose le point de vue des Manichéens de manière plus ou moins systématique, puis livre son propre commentaire du texte, littéral et allégorique ; de la sorte, chaque verset des trois premiers chapitres de la Genèse se voit exposé selon un point de vue qui se trouve en quelque sorte dépassé par ses rectifications successives, les incohérences et les erreurs révélées venant servir une visée apologétique. La glaise dont l'homme est modelé, par exemple, ne doit pas être comprise au sens strictement matériel, mais comme une image expressive du caractère dualiste de l'homme, à la fois corps et âme. Le paradis n'est pas à proprement parler un lieu, mais l'expression de la béatitude de l'âme. De même, les six jours de la création relatent un ensemble de faits passés et symbolisent tout à la fois la succession des âges du monde et celle du genre humain qui s'achèvera au sixième jour avec l'apparition de l'homme nouveau régénéré par le Christ, etc. L'un des apports les plus importants de ce volume consiste à montrer le travail d'élaboration personnelle du commentateur novice, constamment situé par rapport aux traditions exégétiques antérieures. Le volume doit beaucoup aux recherches sur la formation exégétique d'Augustin menées par M. Dulaey à l'École Pratique des Hautes Études, qui ont permis de dégager de manière extrêmement précise les sources latines ici utilisées par Augustin, soit en l'espèce Ambroise, Lactance, l'*Ambrosiaster* et Chalcidius. Ce premier essai d'exégèse montre ainsi non seulement l'étonnante capacité d'assimilation qu'Augustin manifeste envers ses sources, mais aussi la manière remarquable dont il les subsume et les redéploie à un niveau supérieur, d'une façon tout à fait comparable à ce qu'il avait fait quelques années plus tôt dans le domaine philosophique. — Plus court, mais de grande densité théorique, le *Commentaire sur la Genèse au sens littéral* a quant à lui connu une histoire particulière. Ce n'est en effet qu'en 426-427 que le vieil évêque d'Hippone retrouva cet ouvrage de jeunesse inachevé qu'il se décida de publier après l'avoir préalablement complété de quelques chapitres de conclusion. À l'origine, le texte était destiné à promouvoir une interprétation exclusivement littérale des premiers chapitres de la Genèse, ce à quoi Augustin n'était pas pleinement parvenu en 388-389 dans son premier essai, mais l'entreprise s'était révélée chemin faisant plus ardue que prévu, et le travail fut *in fine* délaissé. Pour inachevé qu'il soit, ce deuxième commentaire n'en dégage pas moins certains points fondamentaux dans l'interprétation du texte biblique, comme la récusation de la thèse d'un Dieu démiurge, telle que l'envisageaient les platoniciens.

Surtout, les développements sur la création de l'homme à l'image et à la ressemblance de Dieu (*Gen. I*, 26) méritent d'être relus à la lumière de la réflexion de plus longue haleine qu'Augustin devait mener sur le sujet, quand bien même ne devaient-ils pas être repris *expressis verbis* dans les commentaires ultérieurs du même récit biblique. — Conformément aux habitudes de la collection, la traduction des deux ouvrages est limpide, soucieuse avant tout de respecter la dimension parfois très technique de ces deux commentaires, de leur vocabulaire exégétique comme des concepts philosophiques mis en œuvre. De constantes notes viennent du reste expliciter les allusions et les ambiguïtés lexicales sur lesquelles Augustin joue à plusieurs reprises. Les parallèles textuels à l'intérieur du corpus augustinien sont signalés de manière systématique et de très nombreuses références bibliographiques sont fournies le cas échéant pour éclairer ou compléter tel ou tel point ponctuel. Enfin, trois *indices* (« biblique », « des noms propres » et « des auteurs anciens », p. 559-576) viennent faciliter la consultation de cet outil de travail qui s'impose, à l'égal des autres volumes de la collection, comme un ouvrage de référence.

Catherine LEFORT.

Roberto GAMBERINI, *Leone di Vercelli. Metrum Leonis. Poesia e potere all'inizio del XI secolo*. Edizione critica a cura di R. G., Tavamuzze - Florence, SISMEL - Edizioni del Galluzzo, 2002 (Edizione nazionale dei testi mediolatini, 6. Serie II, 3), 25 × 18 cm, xlvi-47 p., 19,00 €, ISBN 88-87027-87-0.

Il n'est certes pas aisément de situer une œuvre alors que l'on ne connaît presque rien de son auteur, que le texte est incomplet et qu'il s'agit d'une fable animalière dont les identifications de l'âne, du lion, du renard, du loup ... restent et resteront le plus souvent énigmatiques. On comprend dès lors pourquoi l'introduction, soignée, comprend quasiment la moitié du livre ; en son sein, le § 5, consacré à la genèse de l'œuvre (p. xxii-xxvi) est important. Retenons ici quelques détails : dans la présentation de la mètre (§ 6 - p. xxvii-xxviii), on détaille les données concernant le vers adonique quantitatif, que l'auteur a exclusivement utilisé (sauf dans la citation d'un distique). Si les groupements de syllabes 2 + 3 et 3 + 2 forment à peine plus de 53 %, cette proportion s'accroît si l'on inclut les variantes du genre 2 + 1 + 2, le monosyllabe étant alors essentiellement une préposition ; je me montre beaucoup plus réservé face à la soi-disant régularité des figures du genre 1 + 2 + 2 ou 1 + 1 + 3. L'auteur reproduit en outre l'opinion selon laquelle «l'adonio coincide avec la clausola dell'esametro», mais j'ai pu montrer depuis qu'il fallait parfois relativiser ce point de vue. L'étude du style (§ 7) met en évidence, à côté des allitésrations et homéotéoutes, les figures dites «phonétiques musicales» ainsi que de nombreux éléments rhétoriques comme l'apostrophe. Le texte lui-même se limite à 340 vers utilisables répartis en deux colonnes et imprimés avec apparat critique en regard de la traduction (p. 2-17). L'interprétation est plus que délicate : si on identifie aisément l'empereur Othon III, de nombreuses allusions échappent au lecteur moderne. Les notes (p. 19-28) sont souvent exégétiques, mais mettent aussi en évidence les inévitables *loci similes* dus à l'érudition de l'auteur autant qu'aux automatismes nécessités par la prosodie. Rares sont en fait les libertés que Léon a prises par rapport aux quantités classiques. Ce volume soigné se termine par une copieuse bibliographie (p. 29-38) et d'utiles index (p. 39-47).

Pol TORDEUR.

Carsten SCHMIEDER, *Friedrich Wolpmann. Disputatio juridica. Übersetzt und herausgegeben von C. Schm.*, Berlin, Hybris, 2007, 18 × 12 cm, 19 p., 1 fig., 28,90 €, ISBN 978-3-939735-01-4.

Nous savons fort peu de choses sur Friedrich Wolpmann. Né en 1651 à Brême, il fut proclamé docteur en droit à l'Université de Leipzig en 1678, eut 15 enfants et mourut en

1719. Sa *Disputatio juridica*, parue en 1674, appartient au genre des exercices imposés durant les études de droit, plus particulièrement au mode de la *disputatio publica*. Quel en est le thème ? Au xvii^e siècle *disputatio publica* se répand de par le monde la nouvelle, jusque-là banale, que George Pline, un citoyen anglais qui avait entrepris de naviguer vers les Indes, avait fait naufrage, mais était parvenu, sain et sauf, avec quatre femmes, sur une île déserte. Fait plus stupéfiant sans barguigner, il se serait approprié ladite île et aurait épousé les quatre femmes, réussissant à leur faire un total de 48 enfants. Pure invention, l'histoire n'en suscite pas moins l'intérêt international, et voici notre futur juriste, Friedrich Wolpmann, qui en débat, s'intéressant aussi bien au rapport de possession, voire de propriété, que Pline entretient avec son île qu'à ses prétendues unions conjugales et leur licéité. Il est piquant de sortir cette dissertation de l'oubli dans lequel elle avait sombré – suivant en cela le triste sort du navire qui en avait été la cause médiate – et de l'offrir dans une version juxtaposée latin-allemand assortie de quelques commentaires. La tâche fut d'autant moins aisée, nous informe Carsten Schmieder, que le texte original, de latin n'avait que l'apparence, et qu'au demeurant, il n'existe aucune lexicographie de la langue utilisée par Wolpmann. Saluons donc cette plaisante contribution à l'histoire du droit et à ses manifestations originales.

Huguette JONES.

Tuomo PEKKANEN, *Carmina viatoris*, Leuven, Universitaire Pers, 2005 (Supplementa humanistica Lovaniensia, 19), 24 × 16 cm, 266 p., ISBN 90-5867-509-2.

Fennis mira feritas, foeda paupertas : non arma, non equi, non penates; uictui herba, uestitui pelles, cubili humus. Solae in sagittis spes, quas inopia ferri ossibus asperant. Idemque uenatus uiros pariter ac feminas alit; passim enim comitantur partemque praedae petunt. Nec aliud infantibus ferarum imbriumque suffugium quam ut in aliquo ramorum nexu contegantur : hoc redeunt iuuenes, hoc senum receptaculum. Sed beatius arbitrantur quam ingemere agris, illaborare domibus, suas alienasque fortunas spe metuque uersare: securi aduersus homines, securi aduersus deos rem difficillimam assecuti sunt, ut illis ne uoto quidem opus esset. C'est en ces termes peu favorables – doux euphémisme – que Tacite (*Germania*, XLVI, 3) présente le peuple des *Fenni*, ancêtres, au point de vue onomastique, des Finlandais. Gageons que, s'il revenait aujourd'hui parmi nous, le grand historien serait étonné, au sens classique du mot, et peut-être mortifié, en constatant qu'avec le Vatican, la Finlande est devenue, pour la langue dans laquelle il écrivait, le dernier «conservatoire», comme l'on dit d'un endroit dévolu à la protection et à la perpétuation d'espèces ailleurs disparues. Que l'on pratique encore le latin au Vatican n'est point fait pour surprendre : après tout, cet État est au cœur de l'*Vrbs* et l'Église a offert à la langue de Tacite mille années d'existence supplémentaire. Mais rares furent les légionnaires romains à jamais poser la calige en terre finlandaise et, comme chacun peut le constater, le finnois ne doit pas grand-chose au génie de Rome. Comment se fait-il alors qu'au pays des mille lacs, le latin conserve une vigueur à peu près éteinte ailleurs, au point que le grand Paavo Nurmi le parlait couramment (il était champion olympique d'athlétisme, ce qui s'accorde en apparence mal avec la pratique des humanités) ; au point qu'un professeur de littérature moderne à l'Université de Jyväskylä, Jukka Ammondt, enregistre des disques – fort bien vendus – de tangos (*Tango triste finnicum*, 1993), de chansons d'Elvis Presley (album publié en 1995, où l'on trouve notamment *Nunc hic aut nunquam* et *Tedere me ama*, plus connus sous leurs titres originaux de *It's now or never* et *Love me tender*), de classiques du rock (*Rocking in Latin*, 1997, où l'on remarque *Ne saevias / Don't be cruel* et *Glaudi calcei / Blue Suede Shoes*), chantés en latin, et qu'un autre professeur de Jyväskylä, Tuomo Pekkanen, taquine la Muse latine ? Jadis adulée et de toutes parts courtisée, celle-ci est aujourd'hui comme une vieille et grande dame solitaire à qui plus personne ne rend visite ou, plus exactement, comme une mère âgée, que ses enfants morts ou dispersés ne viennent plus voir. *Vox in excelso audita est lamentationis, luctus,*

et fletus Rachel plorantis filios suos, et nolentis consolari super eis, quia non sunt (Jr 31, 15. Cf. Mt 2, 18). Si l'on prend plaisir à lire de la poésie latine ancienne ou moderne (jusqu'à Rimbaud), on est également heureux de voir arriver sur son bureau un volume contemporain. Dans ce recueil, le lecteur chercherait en vain l'exotisme que le titre semble promettre. En fait, de nombreux poèmes ont été composés durant les trajets ferroviaires hebdomadaires que l'auteur effectua, de 1975 à 1999, entre son domicile d'Helsinki et l'Université de Jyväskylä (350 kilomètres). Le Pr. Pekkanen faisait alors partie de ces millions d'êtres humains contraints d'accomplir à intervalles réguliers un long trajet entre leur résidence et leur lieu de travail. L'anglais possède le verbe *to commute* pour dire cela. Je ne crois pas qu'il existe en latin un équivalent de cette réalité morose. Que faire lorsque l'on est professeur de latin, astreint à de fréquents voyages en train et que l'on veut tuer le temps sans pour autant le perdre (en dehors des servitudes sans gloire du professorat) ? Écrire des vers. D'où le titre du volume. Le rythme sautillant du poème qui ouvre ce recueil, *In curru ferriviario*, imite de près le bruit régulier des roues sur les rails. On aurait tort de ne voir dans ce volume qu'un jeu d'érudit plutôt vain. Un tel recueil atteste que le latin résiste encore à tous les efforts déployés pour le supprimer, en l'expulsant de ses deux derniers bastions, l'enseignement secondaire et la liturgie catholique. L'inspiration du Pr. Pekkanen est parfois assez courte et le prétexte plutôt futile : ainsi l'élection de miss Finlande en 1978 et 1979. Même à Helsinki, peu de gens doivent encore se rappeler les noms de ces deux ravissantes créatures et, de toute façon, trente ans se sont écoulés. *Ubi sunt... ?* ou *Sic transit pulchritudo mundi*, se dira-t-on en lisant ces *nugae*. Mais il y a autre chose. Une pièce telle que le *Rhythmus paschalis* franchit les siècles pour évoquer, au sens fort, la poésie religieuse médiévale (p. 8-9). On relèvera, outre des poèmes de circonstances liées à un événement universitaire (jubilé, promotion ou départ à la retraite accompagné d'une composition latine, ce qui doit rendre le « vin d'honneur » moins amer), une série de variations, au sens musical du mot. Dans la mémoire de tout amoureux de la langue latine chantent les beaux vers d'Horace, *Vides ut alta stet niue candidum / Soracte, nec iam sustineant onus / Siluae laborantes, geluque / Flumina constitent acuto*, car ce sont de tels vers qui justifient qu'on apprenne le latin et font que la vie vaut la peine d'être vécue. Le Pr. Pekkanen en tire une subtile variation : *Vides ut altis Soracte stet nivibus / candidum, silvis labore labantibus, / fluviis frigoris vi consistentibus ?* (p. 148). On notera également plusieurs traductions faites à partir des langues modernes : «Les Promesses d'un visage» et «L'Invitation au voyage» de Baudelaire, une manière de rendre hommage à l'un des derniers grands poètes français qui se soit servi du latin (p. 186-188) ; des extraits du *Kalevala*, la source à laquelle boivent tous les artistes finlandais et, plus divertissante, la chanson *Yesterday* des Beatles (*Scarabaei*), qu'on peut désormais fredonner dans la rue en latin (*Antea, procul omnis cura aberat, / Me tristitia nunc occupat, / dilecta donec redeat*, p. 241-242) : l'effet de surprise est garanti. Provocation paisible, mais dans un monde où il ne reste plus rien à transgresser la bonne éducation et la haute culture sont devenues des formes de subversion. Le poète n'oublie pas qu'il est professeur et T. Pekkanen a eu la délicatesse de pourvoir son livre d'une liste de *vocabula rariora* (comme *birotare*, faire de la *birota*, de la bicyclette – par quoi l'on voit que la composition de verbes nouveaux est aussi aisée en latin qu'en anglais ou en allemand) qui pourraient dérouter le lecteur ne disposant pas du *Dizionario Italiano-Latino* ou du *Lexicon recentis Latinitatis*, tous deux publiés au Vatican. Ces *Carmina viatoris* ne sont pas seulement un régal pour l'esprit ; c'est aussi un livre qui donne ou redonne l'envie de croire aux lendemains (*tomorrow – cras*), qui chanteront peut-être, mais qu'on n'a jamais chantés.

Gilles BANDERIER.

Claude CALAME et Roger CHARTIER, *Identités d'auteur dans l'Antiquité et la tradition européenne*. Édité par Cl. C. et R. Ch., Grenoble, Millon, 2004 (Horos), 21,5 × 14 cm, 198 p., 22,00 €, ISBN 2-841137-165-4.

Pour une grande partie de l'humanité, et durant l'essentiel de son histoire, la notion d'auteur n'a pas de sens. Les immenses poèmes de l'Inde sont, soit anonymes, soit ornés de simples noms qui n'évoquent aucune personne précise. Nul ne sait qui a composé l'épopée de Gilgamesh et sans doute est-il pardonal, mais nullement exagéré, d'affirmer que les deux livres auxquels, de nos jours, des milliards d'hommes attachent la plus haute importance — la Bible et le Coran — n'ont pas d'auteur, au sens ordinaire de ce mot. De nombreuses œuvres du Moyen Âge sont anonymes et le resteront. Qui fut ce Turolodus qui inscrit son nom à la fin de la *Chanson de Roland*? L'avènement de la notion d'auteur, telle que nous la connaissons aujourd'hui, avec tous ses aspects moraux, intellectuels, juridiques, est lié au concept de « personne humaine » ; et la mise en cause de cette notion d'auteur apparaît comme un symptôme, parmi d'autres, du désarroi, de la lassitude qui se sont emparés du monde occidental, lequel rejette en bloc toutes les nobles conquêtes de l'humanisme classique. Il n'est pas indifférent que le philosophe qui alla le plus loin dans la négation de l'idée d'auteur — Michel Foucault — prophétisa également la fin d'une certaine idée de l'homme (« Quest-ce qu'un auteur? », *Dits et écrits*, Paris, Gallimard, 1994, p. 789-821), avant de porter les valises de l'ayatollah Khomeyni. On a cru naïvement tirer les leçons des horreurs du xx^e siècle en créant les conditions propres au surgissement de nouvelles tragédies. Les présupposés de la « nouvelle critique » (qui n'a que peu mordu les études latines) sont connus : le texte forme un système clos, qui s'est écrit à peu près tout seul, le rôle de l'auteur s'étant borné à mettre le manuscrit à la poste, à signer un contrat avec un éditeur, à corriger les épreuves et, dans les cas favorables, à encaisser des droits abusivement dits « d'auteur ». Mais le structuralisme en général, et Foucault en particulier, avec sa « fonction-auteur », devenu une sorte de pont aux ânes de la critique universitaire, furent moins originaux qu'ils ne le croyaient. Il suffit d'évoquer les âpres discussions entre Renan et Bédier, sur la formation des chansons de geste, celui-ci y voyant l'œuvre d'un individu singulier et celui-là tenant lui aussi pour une « fonction-auteur » (exprimer le *Volksgeist* de son temps). Sur les onze contributions, de bonne facture, réunies dans ce volume, seules deux portent sur la longue durée latine et, partant, sont de nature à intéresser les lecteurs de *Latomus* : l'article de Florence Dupont (*Comment devenir à Rome un poète bucolique ? Corydon, Tityre, Virgile et Pollion*), qui expose l'étymologie du vocable *auctor*, tout en donnant l'impression d'ignorer l'étude classique du P. Chenu o.p. (*Auctor; Actor; Autor* dans *Bulletin du Cange*, III, 1927, p. 81-86) et celui de Jean-Marc Chatelain (*La définition bibliographique de l'auteur, entre reconnaissance technique et reconnaissance morale*) relatif à la naissance de la bibliographie, avec le *Bibliotheca universalis* de Gesner (1545) ou les *Syntagma* de Placcius (1674), première grande bibliographie des textes anonymes et pseudonymes.

Gilles BANDERIER.

Bruno BUREAU et Christian NICOLAS, *Commencer et finir. Débuts et fins dans les littératures grecque, latine et néolatine. Actes du colloque organisé les 29 et 30 septembre 2006 par l'Université Jean Moulin – Lyon 3 et l'ENS – LSH*. Textes réunis par Br. B. et Chr. N., Lyon, Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain (diff. Paris, de Boccard), 2008 (Collection du Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident romain. Nouvelle Série, 31, 1 et 2), 27 × 17cm, 830 p., 99 €, ISBN 978-2-904974-33-5.

Cinquante contributions sur l'art de la préface (hommage que nous rendons au livre récent de Pierre Bergé) et de la conclusion. Ce sont autant de petites monographies sur un auteur grec ou latin, mais le panorama est partiel : si Homère et Sophocle sont étudiés, Hésiode, Eschyle et Euripide sont absents ; le roman est présent avec Achille Tatius. Cicéron, Virgile et Ovide sont bien présents, mais Sénèque et Tacite, Horace, Tibulle et Properc sont absents. Les auteurs tardifs ne sont pas oubliés ni les textes médicaux. L'enquête se poursuit pour le Moyen Âge (le *Troisième Mythographe Anonyme* du Vatican) et la

Renaissance (la tragédie latine, Pontano, J.-C. Scaliger). Enfin, de petits ensembles : le lexique de «terminer» en grec et en latin, les discours, la délimitation de l'*ecphrasis*, les clausules, l'aposiopèse (commencer sans finir). Début et fin sont des parties en vue, mais entretiennent des rapports subtils, formels et idéologiques, avec le corps d'une œuvre ; on y décèle des intentions autobiographiques, programmatiques ou rhétoriques ; cette analyse touche aussi certaines parties à l'intérieur d'une œuvre : excursus, discours, portrait, description. Le lecteur risque de s'égarer un peu devant l'abondance et la diversité de ces deux volumes, qui devraient inspirer une synthèse.

Bernard STENUIT.

Martha Patricia IRIGOYEN TROCONIS, *Hermenéutica, analogía y discurso*. M. P. I. Tr. compiladora, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México, 2005 (Cuadernos del Instituto de Investigaciones Filológicas, 29), 21 × 14 cm, 209 p., ISBN 970-32-1872-5.

Cet ouvrage collectif s'inscrit dans la continuité des travaux de M. Beuchot, et d'une équipe fédérée autour de la notion d'herméneutique ; *Latomus* en a déjà rendu compte (64, 2005, p. 199-202, et 64, 2005, p. 762-763) : il atteste le dynamisme de cette école méthodologique mexicaine. Le livre a pour but de faire comprendre l'intérêt et la fécondité, dans l'ensemble des sciences humaines et sociales, de l'herméneutique, comme science de l'interprétation des textes. Les limites de cette stratégie de présentation par regards croisés résident peut-être dans les redites auxquelles on n'échappe pas, d'un article à l'autre, sur la définition de l'herméneutique ou de ses grands concepts ; une relecture attentive de l'ensemble aurait sans doute permis d'émonder ces redondances. — Mariflor Aguilar Rivero (*La hermenéutica y Gadamer : presentación*, p. 13-24) et María Antonia González-Valerio (*Gadamer y el problema de la historicidad y la temporalidad en la hermenéutica*, p. 25-40) tentent une problématisation de la notion d'herméneutique, et abordent son interprétation chez Gadamer. D'abord spécialisée, et restreinte à certains types de textes (médicaux, religieux, juridiques), elle s'est développée de façon tellement vaste, à partir de la fin du xix^e siècle, qu'elle est la nouvelle *koiné* de la philosophie. S'est alors posé un problème : comment rendre compte d'un signifié, s'il est médiatisé par la subjectivité de l'interprète ? (p. 14) Remarquons que, dès 1971 (*Comment on écrit l'histoire*, Paris, Seuil), Paul Veyne avait abordé le problème avec beaucoup d'intelligence (et d'humour) à propos de la science historique : l'historien, écrit P. Veyne, passe son temps, de Platon à Husserl, à tourner autour d'essences qui ont leur praxéologie secrète, sans jamais connaître le fin mot de ce dont il parle (p. 297). Cela conduit P. Veyne à affirmer que l'histoire est œuvre d'art, parce que, tout en étant objective, elle n'a pas de méthode et n'est pas scientifique (p. 272). Tout en reprenant cette idée (on trouve p. 7 une définition de l'herméneutique comme «*la ciencia y el arte de la interpretación de textos*»), la perspective gadamérienne s'efforce, de façon plus optimiste, de dépasser cette aporie, par l'approfondissement de concepts comme ceux de «dialogue culturel» et de «tradition», qui permettront de donner sens à l'histoire : la tradition est notre façon d'appartenir à la temporalité et à l'historicité. Nous sommes à la fois situés dans une tradition historique, en dialogue avec elle, et avec le sentiment d'un appel à la dépasser. — María Rosa Palazón Mayoral (*La historia es literatura ? La polemica de White y Ricoeur*, p. 41-64) pose, dans cette continuité, et à travers la polémique entre White et Ricoeur, le problème des rapports entre l'histoire et la littérature : est-ce que l'histoire est de la littérature ? quel est le rôle de l'écriture dans l'interprétation de l'histoire ? Ambrosio Velasco Gómez (*La hermenéutica en la filosofía y las ciencias sociales*, p. 65-102) étudie l'application de l'herméneutique aux sciences sociales. Les sciences sociales ont des lois différentes de celles des sciences naturelles. Elles demandent non pas une observation de phénomènes externes, mais la compréhension d'une expérience intérieure du sujet (le *Verstehen* de Dilthey) ou des processus intersubjectifs comme apprentissage des règles sociales (Max Weber), ou des interactions communicatives (Gadamer, Ricoeur, Habermas). Leurs critè-

res ne sont pas empiriques, mais heuristiques, et ils échappent à la logique de vérification ou de réfutation empirique. Pour cette raison, Dilthey critique la séparation que fait Kant entre raison, sentiment et volonté. Pour lui (préfigurant en ceci les théories de la complexité), ces trois facultés interagissent dans l'existence humaine ; Socrate le disait déjà, ajoutons-nous, quant il accordait autant de prix à son *daïmon* intuitif qu'à sa logique discursive. Dans ce sens, pour Dilthey, la théorie herméneutique est un lien essentiel entre la philosophie et les disciplines historiques, et de façon générale entre les sciences humaines. Pour Weber, la sociologie est une science compréhensive, qui se fixe pour but d'expliquer l'action sociale, en prenant en compte le fondement subjectif des comportements. L'*Idealytype* est le modèle conceptuel qui représente abstrairement ces relations de la vie sociale. Un pas de plus est franchi avec Heidegger (pour qui comprendre est une caractéristique essentielle du *Dasein*), Gadamer et Ricoeur, qui considèrent la compréhension non seulement comme une forme de connaissance, mais comme un aspect constitutif de la conscience humaine et de son devenir historique. Pour eux, la signification des œuvres humaines est déterminée non seulement par leur auteur, mais aussi par leur interprète. Gadamer va jusqu'à parler d'une analogie entre l'action et le texte, la tradition et la traduction (Salluste, ajoutons-nous, le disait déjà à sa manière : «*et qui fecere, et qui facta aliorum scripsere, multi laudantur*» (*Catilina* III, 1). Dans cet effet spéculaire, Ricoeur tend même à privilégier le référent théorique, en insistant sur l'importance du discours écrit comme modèle de l'action (p. 94). Raúl Alcalá Campos (*Algunos paradigmas de la hermenéutica*, p. 103-122) souligne lui aussi que l'herméneutique présuppose une anthropologie considérant l'homme comme un animal interprétant. L'article de Mauricio Beuchot (*Sobre la oportunidad y necesidad de una hermenéutica analógico-íconica*, p. 123-142), n'apporte pas grand' chose à son bon livre, *Perfiles esenciales de la hermenéutica* (Mexico, 2002), dont nous avions rendu compte. Dora Elvira García González (*Hermeneutica analógica y equilibrio reflexivo : Beuchot y Rawls*, p. 143-156) revient sur les travaux de Beuchot, et les compare à la théorie politique de Rawls, en montrant que ces deux théories sont utiles pour mieux interpréter la complexité de la réalité contemporaine. Dans le même esprit, J. Alejandro Salcedo Aquino (*La hermenéutica analógica y el multiculturalismo*, p. 157-168) fait une application des analyses de Beuchot au problème du multiculturalisme, et montre qu'elles proposent une alternative intéressante au traditionnel clivage de la pensée mexicaine en deux positions : une ligne libérale (L. Olivé) postulant le principe d'une culture universelle; et une ligne communautariste (Luis Vibro) privilégiant la diversité. La théorie de Beuchot apparaît comme une médiation entre ces deux extrêmes. Javier Prado Galán (*Filosofía y postmodernidad en la hermenéutica analógica de Mauricio Beuchot*, p. 187-198) montre le fondement métaphysique de l'herméneutique. Une métaphysique sans éthique est vide, mais une éthique sans métaphysique est aveugle. L'herméneutique connecte les deux. Beaucoup des interventions précédentes (dont celle de Napoleón Conde Guaxiola (*Hacia una hermenéusfera semiológica basada en la analogía*, p. 169-186), qui établit une connexion entre la sémiotique et l'herméneutique analogique de Beuchot) définissaient l'herméneutique antique comme limitée à des domaines techniques et spécialisés. Víctor Hugo Méndez Aguirre (*Platón en la historia de la hermenéutica*, p. 197-209) demande une exception pour Platon, en montrant que le philosophe de l'Académie entend déjà la notion d'herméneutique au sens de science du général, définie en termes de transmission et de médiation. En ceci, Platon, et avant lui Socrate, sont visionnaires. La démarche socratique, reprise dans le dialogue platonicien, est une herméneutique, comme lien entre l'Etre et le Devenir. — En conclusion, l'ensemble des articles se retrouve sur l'idée d'un faux dilemme entre la notion d'universel et celle de particulier, dilemme dépassé dans la notion de dialogue (et, dirons-nous, de dialogique au sens où E. Morn utilise ce mot) : l'évaluation des théories scientifiques et des interprétations presuppose donc un contexte dialogique, où les différentes interprétations se confrontent sans forcément s'exclure.

Joël THOMAS.

Stephen HARRISON, Michael PASCHALIS et Stavros FRANGOULIDIS, *Ancient Narrative. Supplementum, 4. Metaphor and the Ancient Novel*. Edited by St. H., M. P. and St. Fr., Groningue, Barkhuis & University Library, 2005, 25 × 17,5 cm, xiv-281 p., 63,60 €, ISBN 90-77922-03-2.

Le 4^e Supplément d'*Ancient Narrative* contient les contributions faites dans cadre du second Colloque international tenu à Rethymnon (Crète) en 2003. Ce Supplément, entièrement consacré à la «métaphore» dans les romans antiques, présente quinze articles analysant ce sujet selon la définition aristotélicienne de la métaphore, «transport à une chose d'un nom qui en désigne un autre». Les deux premiers articles étudient la valeur de cette figure de style dans l'ensemble de la fiction grecque. H. Morales (*Metaphor; Gender and the Ancient Greek Novel*) démontre que la définition d'Aristote s'applique à la fonction de la métaphore dans l'action romanesque et K. Dowden (*Greek novel and the ritual of life : an exercise in taxonomy*) affirme que le roman est par nature métaphorique, puisque la métaphore est le procédé de décrire une chose comme si c'était une autre. Les contributions suivantes prennent pour sujets des œuvres particulières (6 grecques et 7 latines). G. Schmeling (*Callirhoe : God-like Beauty and the Making of a Celebrity*) concentre son analyse sur les comparaisons entre la beauté de Callirhoé et celle d'Aphrodite. M. Paschalis (*The Narrator as Hunter : Longus, Virgil and Theocritus*) s'intéresse au portrait du narrateur présenté comme chasseur dans le prologue de *Daphnis and Chloé* pour en tirer la signification métaphorique. E. Bowie (*Metaphor in Daphnis and Chloe*) répartit les métaphores du même roman en quatre groupes, les symptômes du désir, l'anthropomorphisation des animaux, des plantes et des objets, l'activité littéraire et métalittéraire et le monde de l'apprentissage. La tournure «*le sourire du jour*» au début du roman d'Héliodore, *Les Éthiopiques*, reçoit une série de propositions de lecture par T. Whitmarsh (*Heliodorus smiles*). C'est la même œuvre qui permet à N. W. Slater (*And There's Another Country : Translation as Metaphor in Heliodorus*) de s'intéresser à la question de l'appropriation culturelle à travers celle de la langue. Enfin R. Hunter (*Philip the Philosopher on the Aithiopika of Heliodorus*) analyse le commentaire des *Éthiopiques* par le Byzantin Philippe le Philosophe. Nous trouvons ensuite des recherches portant sur les romans latins en commençant par celle de J. Perkins (*Trimalchio : Naming Power*) qui se penche sur les calembours de Trimalcion dans le *Satyricon*. Puis quatre contributeurs prennent pour objet d'étude les *Métamorphoses* d'Apulée, l'image des «vagues» chez S. Harrison (*Waves of Emotion*), la promesse d'un «chuchotement agréable» chez L. Graverini (*Sweet and Dangerous ?*), la métaphore de la mort et de la résurrection chez S. Frangoulidis (*A Pivotal Metaphor in Apuleius' Metamorphoses*), l'imitation des chants des oiseaux chez P. James (*Real and Metaphorical Mimicking Birds*). Enfin A. Laird (*Metaphor and the riddle of representation*) relève les énigmes métaphoriques de l'*Histoire d'Apollonius roi de Tyr* et C. Connors (*Metaphor and politics in John Barclay's Argenis*) dégage la signification politique de ce procédé de langage dans un roman latin publié en 1621, *Argenis*. Toutes les analyses fort pointues de ce Supplément permettent au lecteur de mieux comprendre le fonctionnement esthétique et sémantique de la métaphore chez les auteurs anciens. Les auteurs des articles se sont attachés à rester au plus près de la définition aristotélicienne pour démontrer le rôle de cette figure de style dans l'action proprement dite d'une fiction.

Catherine SALLES.

Antonio GONZALES et Jean-Yves GUILLAUMIN, *Autour des Libri Coloniarum. Colonisation et colonies dans le monde romain. Actes du Colloque international (Besançon, 16-18 octobre 2003)*. Éditeurs : Ant. G. et J.-Y. G., Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2006, 28 × 22 cm, 161p., fig., cartes, 30,00 €, ISBN 2-84867-155-6.

Édité par A. Gonzales et J.-P. Guillaumin, organisateurs du Colloque dont les contributions sont ici rassemblées, l'ouvrage s'inscrit dans le programme des recherches (éditions,

commentaires...) conduites à l'Université de Besançon sur le *Corpus Agrimensorum Romanorum*. Intéressant plus particulièrement les *Libri Coloniarum*, les travaux présentés sont distribués en trois ensembles. Le premier ensemble (*Texte, droit et politique dans les Libri Coloniarum*) traite des questions relatives à la genèse et à la transmission du texte durant l'Antiquité. Dans la première des quatre études qui composent cette partie (*Autour d'un palimpseste de l'histoire gromatique : les Libri Coloniarum*), A. Gonzales s'attache à éclairer l'histoire complexe des deux *Libri*, issus vraisemblablement d'un archéotype alto-impérial, et à définir leur contenu et leur intérêt : questions juridiques, géographiques, historiques, mais aussi techniques (métérologie, statuts juridiques...). J.-Y. Guillaumin (*La notice sur l'Ager Anconitanus dans le Liber Coloniarum : Texte d'origine et gloses*) propose, pour sa part, l'analyse d'un passage particulier des *Libri* : la notice sur l'*Ager Anconitanus*, notice très brève (une ligne), enrichie de gloses. À partir d'une étude rigoureuse, à la fois historique, technique et textuelle, il en restitue une leçon correcte et en propose une traduction. Les deux dernières contributions de cette partie sont chacune consacrées à l'un des cinq cycles (gracchien, syllanien, césarien, augustéen et impérial) entre lesquels le *Liber Coloniarum* répartit l'histoire agraire de l'Italie. C'est (dans un ordre non chronologique) l'intervention de Sylla qui est d'abord évoquée par E. Hermon (*La Lex Cornelia Agraria dans le Liber Coloniarum I*). L'auteur y étudie le vocabulaire technico-juridique du *Liber Coloniarum*, en référence à dix sites assignés spécifiquement à l'intervention agraire de Sylla, apportant une contribution éclairante, d'ordre non seulement lexicographique, mais touchant aussi les modalités d'implantation et la coexistence des communautés. J. Peyras (*Les Libri Coloniarum et l'œuvre gracchienne*) choisit d'étudier l'œuvre des Gracques à travers la documentation fournie par les *Libri Coloniarum*, «point de vue, écrit-il, technique et juridique». Il cite, traduit, commente et analyse les passages concernés. — Une seule étude figure dans la seconde partie (intitulée : *Pratique et Lecture coloniale*), étude consacrée par P. Arnaud à des «Documents méconnus de bornage : *determinatio*, *depalatio*, *definitio*», termes auxquels sont ajoutés deux mots de formation analogue : *demonstratio* et *deformatio*. Elle établit la valeur documentaire de la *definitio*, de la *depalatio* et de la *determinatio*, précisant plus particulièrement la fonction de la *determinatio* au regard de la *forma* : «À la *forma* incombaît la mission de restituer dans l'absolu l'emplacement des limites ; à la *determinatio* celle de les rendre intelligibles aux acteurs du règlement de la *controversie*». — La troisième partie de l'ouvrage propose quelques exemples d'*Expériences et modèles coloniaux* hors de l'Italie. M. Christol (*Interventions agraires et territoire colonial : Remarques sur le cadastre B d'Orange*) précise les informations fournies par les documents cadastraux d'Orange, l'histoire de ces documents, de l'évolution du paysage rural et de la condition juridique des sols. L. R. Decramer, R. Hilton, L. Lapierre et A. Plas (*La grande carte de la colonie romaine d'Orange*) s'intéressent également aux documents cadastraux d'Orange, à la localisation, plus précisément, des cadastres A B C. M. Faudot (*Le Pagus Lucretius dans la mosaïque juridique du territorium de la colonie d'Arles*) examine, dans la structure complexe des subdivisions territoriales, les questions touchant la localisation, le statut, l'évolution du *Pagus Lucretius* (colonie d'Arles) dont l'existence est révélée par une unique inscription : *CIL XII*, 594. Les deux communications suivantes concernent le territoire de Philippi (Macédoine orientale). A. D. Rizakis (*Le territoire de la colonie romaine de Philippi : ses limites nord-ouest*) s'attache à fixer, dans une nouvelle approche, les limites du territoire de Philippi, s'agissant plus particulièrement du tracé de la frontière nord-ouest. D. Tirolagos (*Les recherches sur les cadastres romains du territoire colonial de Philippi : Bilan et Perspectives*) situe le cadre historique et géographique de cette zone, étudie les raisons de leur choix comme colonies et vise à restituer la topographie antique du lieu et ses limites. La dernière communication (J. Paterson, *Map Conventions in some Diagrams of the Agrimensores*) s'attache pertinemment à décrire et

à interpréter les cartes et diagrammes du *Corpus Agrimensorum*. — Ces Actes de Colloque, dont les textes sont précisés et enrichis par de nombreuses cartes et diagrammes, constituent, au delà de l'éclairage porté sur un corpus d'accès particulièrement difficile, une illustration exemplaire de l'intérêt que présente l'étude des arpenteurs romains pour la connaissance des modèles coloniaux romains, du statut de ces territoires, de la diversité des solutions choisies, mais, plus largement encore, s'agissant d'approfondir notre connaissance du monde romain, son histoire, ses structures administratives, juridiques, ses lexiques et langages spécialisés, de parfaire aussi les méthodes d'enquête afférentes à ces questions. On ne peut qu'être reconnaissant à l'équipe de Besançon pour ce travail utile et efficace touchant un domaine d'accès malaisé, mais riche d'informations.

Louis CALLEBAT.

Giuseppina MAGNALDI, *Parola d'autore, parola di copista. Usi correttivi ed esercizi di scuola nei codici di Cic. Phil. 1.1-13.10*, Alessandria, Edizioni dell'Orso, 2004 (Minima Philologica. Serie latina, 2), 21 × 15 cm, 280 p., 10 fig., 20 €, ISBN 88-7694-742-6.

Voilà un livre d'une lecture sans doute quelque peu ardue, mais d'un intérêt dépassant de loin les contours stricts de son sujet. Comme on le sait, les *Philippiques* de Cicéron nous sont parvenues à travers une double tradition : l'une a conservé un texte presque entièrement à l'abri des interpolations et contaminations, tel qu'on le trouve dans le fameux manuscrit V, un *codex Vaticanus* du début du ix^e siècle (Arch. S. Pietro H 25, qui s'arrête au chap. 13, 10), exemplaire bourré de fautes, mais «authentique», le copiste, peu cultivé, semble-t-il, ayant cherché avec un scrupule étonnant à reproduire un modèle tardif et ayant ainsi conservé des traces importantes de toute une série d'émendations antiques. L'autre est représentée par le groupe des *codices decurtati*, la famille D, qui présente donc plusieurs lacunes mais qui surtout est issue de milieux scolaires ayant commenté les discours de Cicéron et les ayant utilisés pour des exercices de toutes sortes, si bien que ces manuscrits ont superposé à la voix de l'auteur celles des maîtres de grammaire et des commentateurs de Cicéron. L'ambition de l'auteur est donc ici de montrer que V est «l'unique témoin des *Philippiques* qui peut légitimer l'espoir de distinguer entre le mot de l'auteur et les innombrables mots des copistes, érudits et maîtres d'école qui sont venus s'y ajouter» (p. 22). Un premier chapitre (p. 23-92) démontre, avec une extraordinaire ingéniosité et un sens remarquable de la critique textuelle, toutes les traces d'antiques émendations que l'on peut retrouver dans V derrière les apparentes bêtues du copiste : anciens signes de correction passés dans le texte de V (par ex. *ci*, abréviation de *correxī*, que l'on retrouve en 3, 21 dans *aliter ci. aliteri*), *duplices lectiones* intégrées dans le texte et révélant d'antiques corrections (par ex. là où le modèle de V corrige un *patefaciunt* fautif en réécrivant à sa suite la bonne finale *fecerunt*, V écrit *patefaciunt fece-runt*) ; là où son modèle, oubliant un mot, l'a réécrit dans la marge, suivi ou précédé d'un «mot-signé» indiquant l'endroit où il faut intégrer l'omission, par ex. *enim ita* face à la leçon *est ita* (pour indiquer qu'il faut donc lire *est enim ita*), V insère dans son texte le mot ou les mots omis mais en répétant aussi le «mot-signé» et écrit *est enim ita ita*. Il arrive aussi que le ou les mots omis avec leurs «mots-signes» soient remplacés à un mauvais endroit, provoquant ainsi à courte distance d'étranges répétitions, qui ont gêné beaucoup les éditeurs. Ce cas est si fréquent que G. M. en tire la formule suivante (où A représente le mot intégré et B le mot répété) : AB² = <A>B¹ et B²A = B¹<A>. Ainsi en 5, 12, un texte comme *Quibus rebus tanta pecunia una in [= B¹] domo coarceuata est ut, si hoc genus pene in unum [=AB²] redigatur, non sit pecunia rei publicae defutura*, on corrigerait *Quibus rebus tanta <hoc genus> pecunia una in [= <A>B¹] domo coarceuata est ut, si [hoc genus pene in unum] [=AB²] redigatur...*, en supposant que *pene in unum* n'est qu'une tentative pour donner un sens aux «mots-signes» *pecunia una*

in. Inversement, en 2, 84, au lieu du texte *Sed ne forte [= B¹] ex multis rebus gestis M. Antoni rem unam pulcherrimam forte transiliat oratio [= B²A], ad Lupercalia ueniamus*, il faut lire *Sed ne forte <transiliat oratio> [B¹<A>] ex multis rebus gestis M. Antoni rem unam pulcherrimam [forte transiliat oratio] [= B²A]* etc. Le chapitre 2 sur la tradition indirecte (p. 93-133) révèle, quant à lui, les nombreuses convergences qui existent entre les variantes de la famille **D** et les citations des *Philippiques* chez les nombreux grammairiens qui s'y sont intéressés depuis l'Antiquité. Il ne restait plus ensuite qu'à démontrer, ce qui fait l'objet du chapitre 3 («Variantes grammaticales dans les codices decurati», p. 135-267), combien les variantes de la famille **D** sont le fruit du travail des grammairiens et commentateurs médiévaux du texte cicéronien : ajouts de mots explicatifs, d'éléments pour éclaircir la structure des phrases, pour renforcer une expression, ajouts de synonymes, qui ne résultent pas toujours d'une volonté d'expliquer un mot rare, mais au contraire d'une volonté de remplacer un mot banal par un mot plus raffiné, réécriture de structures selon des formules cicéroniennes, tirées d'autres discours, réécritures paraphrastiques, bref tout un ensemble de variantes que l'on pourrait facilement classer, comme le signale l'auteur (p. 20), d'après les catégories types de la grammaire et du commentaire antiques. À travers la confrontation entre **V** et la famille **D**, dont on comprend bien mieux les spécificités à la lecture de ce livre, G. M. parvient à nous persuader que très souvent les leçons de **V** sont en fait meilleures que celles de **D**, alors même que les éditeurs modernes, contrairement aux éditeurs humanistes, privilègient le plus souvent les *codices decurati* contre l'ignorant copiste carolingien. Nombre de corrections au texte des *Philippiques* (en particulier par rapport au texte de Wuillemier aux Belles Lettres) sont ainsi proposées et emportent l'adhésion. Il sera désormais impossible de lire les 13 premiers chapitres des *Philippiques* sans avoir sous la main cet ouvrage. Mais au delà de l'importance de celui-ci pour l'établissement du texte cicéronien, ce livre est une véritable leçon de critique textuelle, qui rappelle en outre qu'il ne suffit pas pour éditer un texte de collationner des manuscrits. Il faut aussi, pour les comparer et confronter leurs leçons, «reconstruire patiemment, à travers l'étude du manuscrit, la physionomie culturelle et psychologique et les habitudes professionnelles du copiste, pour tenter de distinguer ce qui relève de son propre travail de ce qui, au contraire, est l'héritage de ses prédécesseurs» (p. 9). D'une certaine façon, tous les latinistes auraient intérêt à lire et à méditer cet ouvrage ; pour ceux qui ont quelque ambition d'éditeur, ce sera tout simplement un devoir.

Jean MEYERS.

Horst FUHRMANN, *Cicero und das Seelenheil oder Wie kam die heidnische Antike durch das christliche Mittelalter ?*, Munich-Leipzig, Saur, 2003 (Lectio Teubneriana, 12), 22 × 13,5 cm, 61 p., 4 fig., ISBN 3-598-77561-X.

Les *Lectiones Teubnerianae* ont été créées pour célébrer la réunification, en 1989, de la maison d'édition Teubner. Depuis 1992, des orateurs de grande réputation ont participé à ces manifestations de prestige. C'est au médiéviste Horst Furhmann que fut confiée cette douzième *Lectio* (Leipzig, 21 mars 2003), dont l'élégante plaquette illustrée que voici présente le texte, accompagné d'un substantiel appendice bibliographique. Cette leçon a pour sujet la transmission de la littérature païenne à travers le Moyen Âge chrétien. Elle prend comme point de départ l'épisode du songe de saint Jérôme (347-420), qu'il fit à un moment de sa vie qu'il vaut mieux renoncer à préciser – peut-être entre 375-377. Cette vision du Christ l'accusant d'être cicéronien, non chrétien (*Lettres*, 22, 30 : *Ciceronianus es, non Christianus*) le conduisit à renoncer à ses lectures païennes et le fit se convertir à l'idéal ascétique (N. Adkin, *Some Notes on the Dream of Saint Jerome* dans *Philologus* 128, 1984, p. 119-126 et B. Feichtinger, *Der Traum des Hieronymus – ein Psychogramm* dans *VChr* 45, 1991, p. 54-77). L'image du «Hieronymus flagellatus», écartelé entre deux mondes inconciliables et battu pour avoir usé avec délices de sa biblio-

thèque d'auteurs classiques, est devenue un *locus classicus* et a donné naissance à toute une tradition, de Rufin d'Aquilée (mort en 410/411) jusqu'à Petrus Damiani (mort en 1072). Elle résume le dilemme devant lequel se sont trouvés les chrétiens cultivés que la maîtrise littéraire et oratoire de Cicéron rendait conscients de la pauvreté de la langue biblique. Les Écritures Saintes, qui apportent le salut, sont plus que de la littérature. Leur texte requiert un respect particulier, car les mots recèlent un *sensus spiritualis*. La Bible a une valeur pédagogique qui justifie le mystère de son écriture. Pour traduire un tel texte, où jusqu'à l'ordre des mots est mystère, comme le dit Jérôme lui-même, il faut un spécialiste de la langue, un *Ciceronianus*. Le pape Damase (366-384) le trouva en Jérôme, à qui il confia la traduction en latin de la Bible. Retiré à Bethléem, Jérôme entreprend de traduire en latin directement sur le texte hébreu tous les livres de la Bible. Cette grande œuvre, qui ne sera achevée qu'en 405, donna naissance à la *Vulgate* et connaîtra un prolongement plusieurs siècles plus tard. Homme de confiance de Charlemagne (768-814), Alcuin (730-804) prit une part importante au renouveau de la culture ainsi qu'à la révision du texte biblique, poursuivie, avec un sens critique plus aigu, par Théodulphe d'Orléans (mort en 821). Ce souci d'établir un texte biblique aussi précis que possible montre que le Moyen Âge a accordé une grande attention à la critique textuelle. Si le Moyen Âge fut une période de décadence pour le latin, il fut aussi le temps des faussaires, que les Jésuites des xv^e et xvi^e s. se firent une spécialité de démasquer, avec bien souvent des excès. Jean Hardouin (1646-1729), qui affirmait que Jésus et les apôtres prêchaient en latin, prétendait que la plupart des textes grecs et latins n'avaient pas été écrits par les auteurs grecs et latins. Il allait jusqu'à affirmer que l'*Énéide* était le reflet poétique de la lutte des gibelins et des guelfes en Italie vers 1230 et qu'elle était l'œuvre d'un Bénédictin. Du point de vue de la transmission, la grande majorité des témoins des textes latins classiques ne sont guère antérieurs au ix^e s. Il faut attendre la Renaissance carolingienne pour qu'un intérêt pour les classiques latins se fasse à nouveau jour. Les moines copistes vont sauver de l'oubli les œuvres des païens grecs et latins. Le songe de Jérôme reste pourtant, ouvertement ou de façon cachée, celui du Moyen Âge. L'étude de la littérature profane est incompatible avec le salut de l'âme. Même Virgile, qu'Augustin nommait *poetarum optimus*, pouvait appartenir aux manifestations du mal. Vilgard de Ravenne (vers 970) était habité par des mauvais esprits qui avaient pris l'apparence d'Horace, de Juvénal et de Virgile. Alcuin rejettait Virgile. Il mettait son élève Richbod en garde : *Vtinam euangelia quattuor, non Aeneades duodecim pectus compleant tuum.* Des personnages eurent toutefois des vues différentes. Wibald (mort en 1158), abbé de Stavelot et de Corbie, confident du roi Conrad III et conseiller de l'empereur Frédéric I^{er} Barberousse, appréciait Cicéron outre mesure et eut l'intention de constituer une anthologie de ses discours. Il écrivit à Rainald de Dassel (mort en 1167), prévôt de la cathédrale de Hildesheim, puis archevêque de Cologne et chancelier de l'Empire, pour lui demander son soutien. Rainald, qui voulait acquiescer à sa demande, lui écrivit pour lui dire qu'il savait que, bien qu'il cherchât des livres de Cicéron, lui, Wibald, n'était pas un *Ciceronianus*, mais bien un chrétien. L'anthologie vit le jour et est conservée. Le livre porte une illustration de dédicace. Dans la partie supérieure, on voit les patrons du monastère, auxquels le père abbé offre son livre. En dessous, c'est Cicéron qui est représenté aux côtés d'un copiste. L'intégration de l'antiquité païenne était désormais accomplie. À la Renaissance, ce ne sera plus un reproche de qualifier quelqu'un de *Ciceronianus*. Bien au contraire, si la langue a un contenu théologique, on peut dire d'un auteur : *non solum Cyceronianus..., sed etiam Iheronimianus.* Cet éloge fut adressé au cardinal Gherardo Landrini (mort en 1448) par le célèbre humaniste milanais et plus tard archevêque Francesco Pizzolpasso (mort en 1447) pour son sermon de Noël de 1432 prononcé devant les pères conciliaires de Bâle. Cicéron et Jérôme ne sont plus à présent des ennemis. L'écrivain chrétien est désormais en paix avec son héritage antique. Au xv^e s., le poète

Walter Haddon écrira : *o quantum nostram iuuisses religionem !... Viuere dignus eras nostris, o Marce, diebus.* J'ajouterais que cette récupération de Cicéron a été facilitée par le *De natura deorum*, car l'Arpinate s'y montre très critique à l'égard de la religion païenne.

Bruno ROCHELLE.

Arnaud ZUCKER, *Littérature et érotisme dans les Passions d'amour de Parthénios de Nicée. Actes du colloque de Nice. 31 mai 2006.* Études réunies par Arn. Z., Grenoble, Million, 2008, 24 × 16 cm, 218 p., 25,00 €, ISBN 978-2-84137-218-8.

Neuf études sont consacrées aux *Erotica pathemata*, une œuvre grecque qualifiée d'inclassable, un épitomé dédié à Cornelius Gallus et écrit par un poète cultivé qui fut sans doute un des maîtres de Virgile. Les sept premières contributions sont dévolues aux *Erotica* mêmes. On y aborde tour à tour la structure des épisodes, notamment à la lueur des enseignements d'Aristote, les formes des clausules, l'héritage des Tragiques ... : littérature hellénique essentiellement. Les lettres latines sont franchement abordées dans les deux derniers articles. E. Delbey, «Aimer son ennemi(e) : note sur Properce récrivant un *topos* de Parthénios de Nicée» (p. 175-188), envisage quatre histoires : Leukippos, Policrité, Peisidiiké et Nanis occupent tour à tour le devant de la scène. Quand l'exposé débouche sur «la légende de Tarpéia», le parallélisme avec Tite-Live s'impose. Dans le cas de l'être humain aimant «son ennemi(e)», l'aspect sentimental se double d'un aspect moral et la mise en vers est parfois théâtrale. J. Fabre-Serrisi, *Ovide lecteur de Parthénios de Nicée* (p. 189-205), montre l'importance des *Erotica* dans la genèse des *Héroïdes* et des *Métamorphoses*. Dès le modèle grec d'Ovide, on n'a plus ici seulement un dénouement parfois éclairé par quelques rétroactes, mais un récit plus complet de l'histoire d'amour que le poète latin n'hésite pas à amplifier, à orner grâce à la rhétorique. Une bibliographie d'ensemble (p. 207-216) souligne la richesse du volume, mais on déplore l'absence de tout index qui en eût mieux montré l'unité et facilité la consultation. Pol TORDEUR.

Johannes J. L. SMOLENAARS, Harm-Jan VAN DAM et Ruurd R. NAUTA, *The Poetry of Statius.* Edited by J. J. L. Sm., H.-J. v. D., R. R. N., Leyde - Boston, E. J. Brill, 2008 (Mnemosyne, Supplement, 306), 25 × 17 cm, xii-269 p., 1 fig., 99,00 €, ISBN 978-90-04-17134-3.

Deux ans après la parution de leur volumineux recueil d'articles intitulé *Flavian Poetry* (Brill, 2006), J. J. L. Smolenaars, H.-J. Van Dam et R. R. Nauta récidivent sur une plus petite échelle avec ce volume émanant d'un colloque de l'Université d'Amsterdam et spécifiquement centré sur l'œuvre de Stace. Les onze communications présentées dans ce volume, toutes rédigées en anglais, font se côtoyer quelques-uns des meilleurs spécialistes actuels de ce poète, des pays anglo-saxons à l'Italie en passant par la Suisse (mais pas l'Allemagne ni la France). La succession des articles suit l'ordre alphabétique des auteurs. L'ouvrage se termine par une bibliographie générale (suivant l'usage malcommode mais quasi constant des publications collectives anglo-saxonnes), ainsi que par un double index (index des passages cités et index général : une bonne idée, en revanche). Les œuvres de Stace sont inégalement représentées. L'*Achilléide* est la grande absente de ce recueil, la *Thébaïde* se taille la part du lion (six communications), suivie par les *Silves* (trois contributions), à quoi il faut ajouter deux communications sur la postérité du texte de Stace à l'époque moderne. — La *Thébaïde* est donc l'objet des communications les plus nombreuses, et, pour quelques-unes d'entre elles, les plus intéressantes me semble-t-il. C'est notamment le cas de deux contributions qui envisagent les rapports, encore trop peu explorés, entre Stace et ses intertextes tragiques. Celle de J. J. Smolenaars (*Statius Thebaïd I. 72 : is Jocasta dead or alive ?*) est un modèle du genre. Partant des diverses versions de la mort de Jocaste, notamment chez Sophocle, Euripide et Sénèque, il déga-

ge avec méthode et précision la façon dont Stace a combiné ses sources pour produire sa propre version des faits, et éclaire à la lumière de ces antécédents une prétendue contradiction du poète : l'expression *miseraque oculos in matre reliqui* (I, 72), souvent prise au sens figuré comme impliquant que Jocaste est morte au moment où débute l'épopée, et qui apparaît dès lors contradictoire avec la version suivie plus loin par Stace qui fait vivre Jocaste jusqu'au duel des deux frères, doit en fait être prise au sens propre : c'est après s'être énucléé qu'Œdipe jette *réellement* ses yeux sur Jocaste allongée dans son lit mais encore vivante. Solution baroque sur le plan esthétique (conforme par conséquent au goût de Stace) mais simple sur le plan logique, et surtout, soigneusement étayée par l'investigation intertextuelle en amont. C'est aussi la question des rapports de Stace à ses antécédents tragiques qui fait l'objet de la contribution de P. J. Heslin, *Statius and the Greek tragedians on Athens, Thebes and Rome*. Centré sur le dernier chant, cet article réévalue notamment l'influence de Sophocle, plus diffuse que celle d'Euripide qui reste assurément prédominante, mais néanmoins sensible par endroits. L'intérêt de cet article réside aussi dans le parallèle qu'il suggère entre Rome et Athènes dans la phase finale de ce chant XII (rapports entre l'*Ara Clementiae* et l'Asylum, entre Thésée et Romulus) : une idée judicieuse, que l'on pourrait étendre à une étude du catalogue des troupes athénien-nes (XII, 611-638), dans lequel ou retrouve quelque chose de l'idéal romain du paysan-soldat (cf. v. 627) projeté sur l'Attique du mythe. Cela va bien entendu dans le sens d'une interprétation positive de l'intervention de Thésée... Il faut aussi accorder une mention particulière à l'article de G. Rosati, *Statius, Domitian and acknowledging paternity : rituals of succession in the Thebaid*. Centré sur la thématique de la succession, à la fois sur le plan poétique (Virgile et Stace) et sur le plan politique (Vespasien et Domitien), dans la lignée de travaux comme ceux de Ph. Hardie, il met notamment en évidence l'utilisation particulière que fait Stace du mythe de Phaéton pour tourner la comparaison entre ce dernier et Domitien à l'avantage du second et suggérer sa légitimité successorale. Un parallèle s'établit ainsi à l'intérieur de l'œuvre entre l'investiture politique (Vespasien/ Domitien) célébrée au début et l'investiture littéraire (Virgile/ Stace) de la fin, le poète soulignant sa propre contribution à la célébration de la légitimité impériale, en appui à sa revendication du patronage du Prince. On est loin, avec cette reconstitution fine et crédible des intentions du poète, des élucubrations de l'«École de Harvard» sur la prétendue opposition larvée de Stace au régime flavien... Il reste cependant une trace de cette tendance (en perte de vitesse) dans l'article de D. E. Hill, *Jupiter in Thebaid I again*, ou du moins, dans sa phrase conclusive, qui semble reposer sur le postulat (discutable mais encore assez enraciné chez de nombreux critiques) selon lequel le Jupiter des poètes épiques est constamment et systématiquement une allégorie de l'empereur, d'où il s'ensuit que toute présentation de ce dieu sous un jour moralement douteux vaudrait automatiquement critique du régime impérial. Mais ce n'est pas l'objet principal de cet article, qui s'attache surtout à relever (ou plus, exactement à rappeler) les faiblesses et incohérences logiques du discours de Jupiter justifiant son intention punitive vis-à-vis des maisons royales thébaine et argienne au chant I. Sur le plan de la stricte logique justificative, ce discours est effectivement assez peu convaincant dans le détail. Incohérence du poète ou incohérence de Jupiter ? D. Hill penche pour la seconde hypothèse, mais... si cette question était en fait un faux problème ? Et si la justification de ce passage n'était pas de l'ordre de la logique démonstrative, mais de l'ambiance affective ? S'il s'agissait moins de faire (ou plutôt ici, de frustrer volontairement) l'exigence de rationalité des lecteurs, que de plonger ces derniers dans une «ambiance tragique» inspirant une sorte de terreur sacrée, d'autant plus efficace que son fondement logique reste vague et un peu mystérieux ? On peut se demander si les critiques ne privilient pas un peu trop le *probare* sur le *mouere* dans leurs analyses des intentions des poètes... Mais ce n'est qu'une impression subjective. Les deux dernières communications sur la *Thébaïde* prétent moins

à discussion. L. Sanna (*Dust, water and sweat : the Statian puer between charm and weakness, play and war*) s'intéresse, dans la lignée des travaux d'A. La Penna, à certains aspects de la représentation des éphèbes dans la *Thébaïde* (avec une petite échappée en direction de l'*Achilléide*) il s'agit en particulier des motifs de la sueur, de la poussière et de l'eau, dont il identifie bien les antécédents ovidiens. Enfin, B. Gibson (*Battle narrative in Statius' Thebaid*) s'attache de façon méthodique et minutieuse à dégager les principaux traits de la technique statienne dans les récits de bataille (et notamment son incorporation d'éléments historiques et techniques «anachroniques» pour amplifier la dimension guerrière de son récit). — Les *Silves* font, on l'a dit, l'objet de trois contributions. Celle de R.R. Nauta, *Statius in the Silvae*, s'attache à l'auto-représentation de Stace dans les livres 1 à 4 des *Silves* et au caractère plus ou moins individualisé de la *persona* qu'il assume. Si dans les poèmes destinés à l'empereur sa personnalité individuelle s'efface derrière sa fonction représentative de son statut de poète, les poèmes où il se représente en *amicus* dans un contexte de patronage privé font apparemment une plus grande part aux éléments individuels, sans pour autant donner beaucoup de renseignements proprement autobiographiques : l'*ethos* du poète reste largement conditionné par le rapport social qui sous-tend la position d'élocution. M. Dewar centre pour sa part son exposé (*The equine cuckoo : Statius' Ecus Maximus Domitiani Imperatoris and the Flavian Forum*) sur la statue équestre de Domitien, sous un angle d'approche qui combine archéologie et analyse littéraire (*Silves* I, 1) ; il met principalement en relief l'intention sous-jacente d'émulation vis-à-vis de César et d'Auguste qui se dégage de ce monument voisin de leurs forums respectifs, placé tel «un très grand et très agressif coucou équestre dans ce qui devait être un nid julio-claudien». Quant à K. Coleman (*Stones in the forest : epigraphic allusion in the Silvae*), elle s'intéresse aux rapports entre les *Silves* et les inscriptions (épitaphes notamment) ; rapports finalement assez limités, dans la mesure où Stace s'attache moins à rappeler directement la forme et le contenu des inscriptions qu'à proposer une forme poétique qui remplit les mêmes fonctions sous une forme radicalement différente. — Restent les deux contributions sur la postérité philologique de l'œuvre de Stace, qui ont le mérite d'explorer des voies de recherche neuves et originales. Celle de V. Berlincourt (*In pondere non magno satis ponderose... Gronovius and the printed tradition of the Thebaid*) se penche sur le travail éditorial de J. F. Gronovius, ses mérites et ses limites, et les raisons de la faveur dont il a joui auprès des éditeurs ultérieurs. Celle de H.-J. Van Dam (*Wandering woods again : from Poliziano to Grotius*) s'intéresse à la fortune des *Silves* à la fois en tant que genre littéraire en tant qu'objet de critique textuelle, en rapprochant comparativement le xv^e siècle italien (Politien) et le xvii^e siècle hollandais (H. Grotius). — Au total, un recueil d'articles d'intérêt forcément inégal, comme tous les ouvrages collectifs, mais globalement sérieux et de bonne tenue, avec quelques contributions véritablement fondamentales qui justifient sa présence dans la bibliothèque de tout spécialiste de Stace.

François RIPOLL.

Maria Antonietta GIUA, *Ripensando Tacito (e Ronald Syme). Storia e storiografia. Atti del Convegno Internazionale* (Firenze, 30 novembre - 1 dicembre 2006) a cura di M. Ant. G., Pisa, ETS, 2007 (Memorie e Atti di Convegni, 41), 24 × 17 cm, 231 p., 18,00 €, ISBN 978-88-467-2023-8.

Dopo il saluto di F. Pecchioli, Preside della Facoltà di Lettere e Filosofia dell'Università di Firenze (p. 11), la *Prefazione* di M. A. Giua annuncia la proficua varietà delle tematiche dibattute al Convegno e la dedica del volume a Emilio Gabba per i suoi ottant'anni (p. 13-19). — Gli studi presentati sono articolati in quattro sezioni : la prima, *Tacito e Ronald Syme*, è introdotta dalle osservazioni di E. Gabba (*Syme e Tacito : qualche ricordo*), il quale richiama la validità della tesi espressa da Syme circa l'uso da parte di Tacito degli *acta senatus*, tesi confermata dalla documentazione epigrafico-archeologica emersa

negli ultimi vent'anni in Spagna. Gabba ribadisce la portata innovativa dell'opera di Tacito rispetto alla storiografia romana e alla storiografia greca ; da quest'ultima deriva l'attenzione alle province (p. 23-28). M.A. Giua (*Osservazioni sul Tacitus di Ronald Syme*) prende in esame il metodo prosopografico assunto da Syme come fulcro della sua indagine storica. Con la «Roman Revolution», Syme aveva rotto con la tradizione giuridico-costituzionalista della scuola di Mommsen presentando i processi storici solo attraverso le persone che concretamente li rappresentavano. Il metodo prosopografico portava a rivalutare il ruolo politico che ebbero le «élites» delle periferie occidentali, cooptate in larga misura nel senato romano. La centralità data da Syme all'ipotesi dell'origine provinciale di Tacito si presenta come mal celato segno di una quasi identificazione dello storico moderno con quello antico poiché anche Syme, proveniente da una patria coloniale, si era trasferito al centro di un impero. Rileggere il *Tacitus* nel contesto della storiografia moderna significa dover rileggere anche la recensione che ne fece A. Momigliano in *Gnomon* 33, 1961, p. 55-58 (= *Terzo Contributo alla Storia degli Studi Classici e del Mondo Antico*, Edizioni di Storia e Letteratura, Roma 1966, p. 739-744) : basti ricordare l'approccio diverso dei due storici moderni riguardo all'ambiguità che caratterizza la storiografia tacitiana sui rapporti fra *libertas* e potere. Districando la rete delle contraddizioni insite nell'opera di Syme e valutando le obiezioni avanzate dai suoi recensori, M. A. Giua arriva a cogliere la portata innovativa dell'opera di Syme, il fatto cioè di aver portato innanzitutto l'attenzione sui rapporti fra governo centrale e gruppi dirigenti delle periferie dell'impero ; la conseguente riflessione sulle *élites* coloniali trovò, senza pericolo di anacronismi, un riscontro delle stesse tematiche nell'ambito dei moderni imperi, quello inglese e quello spagnolo. Questa prospettiva d'indagine presentava il richiamo ad un modello di «società aperta» o «società in espansione» realizzato da Roma eppure trascurato sia da A. Toynbee che da K. R. Popper (p. 29-51). Il metodo prosopografico consente di enucleare il motivo dei *capaces imperii* (i potenziali aspiranti al trono imperiale), inventato da Tacito (*Hist.* I, 49, 4 ; II, 77,1 ; *Ann.* I, 13,2; II, 11,1) per esprimere una realtà politica occulta e il punto debole del principato costruito intorno a una sola persona. J. Direz (*Capax imperii, un fil rouge de Tacite à Syme*) analizza questo tema mettendo in evidenza come Syme lo abbia utilizzato in modo innovativo facendone una chiave di lettura dell'opera di Tacito. Dalla nozione di *capax imperii* non si può prescindere se si vuole comprendere appieno l'evoluzione del principato da Augusto a Traiano (p. 53-70). — La seconda sezione, *Questioni di metodo*, si apre con l'intervento di M. Pani (*L'innovazione tacitiana : una rivoluzione a metà*) volto a puntualizzare come la scrittura che Tacito fa della storia sia legata alla politica, in particolare alla politica del principato, alla *condicio temporum* : una storiografia ambivalente, dunque, fondata sul fragile equilibrio delle relazioni fra «vero» storico e soggettiva conoscenza della politica imperiale (p. 73-83). M. Ducos (*Portée et signification des questions juridiques dans les Annales de Tacite*) considera l'interesse di Tacito per le questioni giuridiche e l'influenza che tale interesse ebbe sulla sua storiografia. Descrivendo la storia degli imperatori, lo storico propone un'analisi più vasta del potere e della giustizia p. 85-98). C. Franco (*Dal documento al racconto : i libri claudiani*) richiama il superamento da parte di Syme della «Quellenforschung» a favore della nozione più adeguata di «sources of information». Fra i materiali documentari che Tacito ebbe a disposizione vi fu, accanto ai testi storiografici, la documentazione ufficiale (*acta et senatusconsulta*). L'analisi dei libri claudiani porta tuttavia a ridimensionare l'ipotesi dell'utilizzazione prevalente di documenti diretti : il Tacito che emerge dall'opera di Syme è uno storico che elabora i dati come *artifex storiografico* (p. 99-116). — La terza sezione, *Fra storia e storiografia*, raccoglie tre contributi su temi più lontani dagli interessi specifici di Syme. G. Firpo (*Antioco IV di Siria e l'onolatria nell'«Archeologia giudaica» di Tacito [hist. V 2-13]*) si addentra nei meandri di due tradizioni storiografiche antigiudaiche accolte da Tacito. L'analisi prende corpo a

partire da due notizie che si trovano all'interno di questo noto *excursus*: il giudizio su Antioco IV, e l'episodio degli israeliti salvati da una mandria di asini, che sarebbe all'origine della presunta onolatria da parte di un popolo monoteista (p. 119-132). O. Devillers e F. Hurlet (*La portée des impostures dans les Annales de Tacite : la légitimité impériale à l'épreuve*) esaminano nel racconto dedicato ad Agrippa Postumus (*Ann.* II, 39-40) e in quello relativo allo pseudo-Druso (*Ann.* V, 10) come l'opposizione al regime in età tiberiana fosse portata al cuore della legittimità dinastica (p. 133-151). B. Scardigli (*Corbulone e dintorni [Tac.]*, *Ann. XV 15J*) richiama l'attenzione su un capitolo relativo alla campagna in Oriente di Cn. Domizio Corbulone nel 62 d.C. Per ricostruire gli eventi è necessario risalire alle fonti di Tacito, fra le quali si trovano le testimonianze dirette giunte attraverso dispacci militari e testi di memorie come, in questo caso, sarebbero le «Memorie» dello stesso Corbulone (p. 153-160). — La quarta sezione, *Conquista e gestione dell'impero*, presenta uno studio di C. Gabrielli (*Insularità e Impero nell'Agricola*) riguardante la percezione che i Romani ebbero della Britannia. L'isolamento geografico implica una condizione di barbarie contrapposta alla civiltà-centralità di Roma, ma è anche metafora di indipendenza e di libertà (p. 163-179). Sul tema della conquista della Britannia, è interessante richiamare i seguenti studi di V. Tandoi, *Il trionfo di Claudio sulla Britannia e il suo cantore* (*Anth. Lat. 419-426 Riese*) in *SIFC* 34, 1962, p. 83-129 e p. 137-168, e *Albinovano Pedone e la retorica giulio-claudia delle conquiste* in *SIFC* 36, 1964, p. 129-168 e *ibid.* 39, 1967, p. 5-66 (= V. Tandoi, *Scritti di filologia e di storia della cultura classica*, a cura di F. E. Consolino, G. Lotito, M.-P. Pieri, G. Sommariva, S. Timpanaro, M. A. Vinchesi, vol. I, Giardini, Pisa, 1992, p. 449-585). I. Mastrorosa (*Politica suntuaria ed economia imperiale in un intervento di Tiberio [Tac.]*, *Ann. III*, 52-55) esamina il richiamo imperiale a limitare il lusso, tenuto conto dell'evolversi delle condizioni economiche. L'estratto della lettera di Tiberio al Senato si presenta come un testo retoricamente rielaborato da Tacito a partire presumibilmente, dal documento ufficiale (p. 181-199). D. Timpe (*L'insurrezione dei Batavi nell'interpretazione di Tacito*) considera il racconto dell'insurrezione dei Batavi nel libro IV delle *Historiae*: l'episodio, che si potrebbe dire di storia locale, acquista agli occhi di Tacito un'importanza centrale poiché rivela la precarietà dell'unità politico-culturale dell'impero minacciata dall'emergere della componente etnica. Il recupero delle proprie origini batave da parte di Giulio Civile diventa, per Tacito, il segnale indicativo di un minaccioso concorso di forze – da una parte, le discordie interne, dall'altra, la solidarietà delle tribù locali – convergenti a minare la compagine dell'impero (p. 201-219). Completa il volume un *Indice delle fonti antiche* (p. 221-231). — Le ricerche esposte in questo volume sono interessanti non solo per l'originalità dei temi indagati e per il rigore metodologico, ma anche per la prospettiva nella quale sono condotte. Il percorso è fatto, per così dire, a ritroso: si parte dal Gabba recensore del *Tacitus* di Syme per rileggere quest'ultima opera a mezzo secolo dalla sua pubblicazione valutandone la metodologia storiografica in relazione al suo contesto di produzione e prendendola come punto di riferimento intorno al quale articolare più moderni percorsi critici.

Maria Grazia BAJONI.

Fabio GASTI, *Atti della terza giornata ennadiana (Pavia, 10-11 novembre 2004)* a cura di F. G., Pise, ETS, 2006 (Memorie e Atti di Convegni, 32), 24 × 17 cm, 242 p., 20,00 €, ISBN 978-88-467-1594-4.

Fabio Gasti a rassemblé les actes de colloque de la troisième journée consacrée à Ennode, colloque tenu à Pavie les 10 et 11 novembre 2004. Cet ouvrage qui fait suite aux colloques de 2001 et 2003 est paru aux éditions ETS. Outre l'allocution liminaire de l'évêque de Pavie, le livre comprend 12 articles écrits respectivement par G. Polara, C. Rohr, S. Goanni, B. J. Schröder, F. E. Consolino, N. Broca, G. Vandove, K. Smolak, F. Gasti, C. Urlacher, C. Majani, L. Cecarelli. Sont abordés aussi bien la prose ennodian-

ne que la production poétique à visée privée ou encomiastique. Les contributions abordent également les problèmes posés par la tradition manuscrite complexe d'Ennode. Stéphane Gioanni, *Nouvelles hypothèses sur la collection des œuvres d'Ennode*, suggère à l'appui d'indices externes et internes une collection d'époque médiévale, qui pallie les incohérences et les zones d'ombre des arguments jusque-là avancés. Les auteurs apportent des analyses souvent subtiles et éclairantes sur des textes ennodiens peu étudiés. Christian Rohr, *Byzanz und die oströmischen Kaiser im Spiegel der Werke des Ennodius* évoque l'époque du consulat de Théodoric à Byzance, le conflit avec Sirmium et la guerre contre les Alamans. Bianca-Jeanette Schröder étudie la lettre 381 adressée à Faustus, soulignant les libertés que prend Ennode vis-à-vis des contraintes épistolaires et des codes culturels de la noblesse tels que les représentait Symmaque par exemple. Elle montre que ce texte présente les caractéristiques d'une épigramme plus que celles d'une missive de tonalité mondaine, notamment dans le jeu littéraire sur la pointe. Le poème à Epiphanios, décrit par France-Ela Consolino dans *Prosa e poesia in Ennodio, la dictio per Epifanio*, montre l'évolution de la conception littéraire d'Ennode et de la distance que prend ce dernier vis-à-vis d'une poésie «païenne» qu'il a pratiquée et qui n'est désormais plus en accord avec son statut au sein de l'Église. L'auteur met en lumière de façon très pertinente les enjeux du poème. Nicoletta Broca dans *Ennodio e il «caso» dei due epitaffi per Cinegia* analyse les deux épithaphes consacrées à Cynegia, qu'elle met en parallèle avec les épigrammes «au tombeau» d'Ausone ou de Claudio, soulignant le caractère particulier de ces textes à visée parénétique. Gianluca Vandone propose un commentaire détaillé du discours de Cupidon dans l'épithalame en l'honneur de Maxime, en soulignant à nouveau qu'Ennode s'écarte des canons poétiques de l'épithalame dit épique à la fois dans la parole du dieu de l'amour que dans la charge symbolique de la figure de Vénus. Enchaînant sur cette thématique, Kurt Smolak *Considerazioni sull'epitalamio di Ennodio* propose une étude très détaillée du même poème, en insistant sur la parole de Vénus qui doit célébrer plus que le mariage du destinataire de l'épithalame, sa «conversation» à rebours qui passe d'une vie d'ascète à la vie conjugale. *Il giardino del re* de Fabio Gasti s'attache à analyser une épigramme qui se présente comme un document intéressant sur la poétique ennodiennne. La description du *locus amoenus* horticole devient le moyen de glorifier la main du jardinier et partant le jardinier lui-même, figure lisible de l'empereur. Fabio Gasti met en lumière la métamorphose générique de ce texte, habituellement classé parmi les épigrammes, mais qui s'avère relever plus certainement du panégyrique. Céline Urlacher, *L'influence de Paulin de Nole sur les carmina d'Ennode* étudie les modes d'emprunts du poète et démontre qu'il a souvent préféré une réminiscence plus large et plus quantitative que la stricte littérarité de l'*imitatio*. Il a de même privilégié moins la forme utilisée par son prédécesseur que la tonalité chrétienne des œuvres d'inspiration religieuse. Cristina Majani Fons Aponi in *Claudiano, Cassiodoro ed Ennodio*, analyse les reprises textuelles entre ces trois auteurs sur la description d'un des *mirabilia*, la source d'Apône et interprète les choix d'*imitatio* qu'effectue chacun des auteurs. Pour finir, Lucio Ceccarelli, *L'esametro di Ennodiotra tradizione e innovazione* s'intéresse à un aspect très spécifique de la construction du vers ennodiens, le quatrième pied spondaïque de l'hexamètre associé à un mot polysyllabique ainsi qu'à la perte de flexibilité de la clausule.

Florence GARAMBOIS.

Ioannis DELIGIANNIS, *Fifteenth-Century Latin Translations of Lucian's Essay On Slander*, Pise et Rome, Gruppo Editoriale Internazionale, 2006 (Studia erudita, 1), 25 × 18 cm, 390 p., ISBN 88-8011-121-3.

Issue d'une thèse cambridgienne (2002), cette étude s'entend comme une contribution à l'histoire des études grecques en Italie au xv^e siècle à travers l'analyse des trois premières traductions latines de *La Calomnie (De Calumnia)* de Lucien de Samosate faites par

des humanistes italiens, à savoir Guarino de Vérone ou Guarino Guarini (1405/06), Lapo da Castiglionchio Junior (1436) et Francesco Griffolini d'Arezzo (1460). Pour l'humanisme italien et européen en général, le traité *De Calunnia* est bien représentatif du goût de l'époque, ce qui explique son succès et le nombre important de traductions latines mais aussi vernaculaires : cet essai à la structure équilibrée suscitait l'intérêt des intellectuels par sa thématique (la vie dangereuse à la cour) comme par sa langue classique et son style limpide, mais aussi parce qu'il contient la description fameuse de la peinture d'Apelle qui inspire Sandro Botticelli (*La Calunnia di Apelle*, 1495). Aussi Manuel Chrysoloras a-t-il privilégié les textes de Lucien pour enseigner le grec à ses élèves italiens. — C'est précisément de la méthode d'enseignement de Chrysoloras à Florence (1397-1400) que témoigne le manuscrit Vat. Urb. gr. 121 (S), copié par un de ses élèves qui y annota cinq textes lucianistes (dont *De Calumnia*) de gloses et scholies latines. L'A. compare l'annotation latine dans ce manuscrit avec le vocabulaire de la traduction de *De Calumnia* par Guarino de Vérone, qui fut, lui aussi, un élève de Chrysoloras (Chap. I), pour analyser ensuite les trois traductions susmentionnées (Chap. II-IV), dont il étudie enfin les rapports et les influences (Chap. V). Dans les Chap. II-IV les mêmes questions reviennent pour chacune des trois traductions : lieu et date de la rédaction, le climat intellectuel et social de l'humaniste-traducteur, le(s) manuscrit(s) grec(s) utilisé(s) et la diffusion des traductions ; chaque chapitre est complété par une édition critique de la traduction étudiée. L'édition est basée sur une analyse stémmatique des manuscrits, dont l'A. donne d'ailleurs une description détaillée et précise selon les règles en vigueur pour la description de manuscrits (en annexe, p. 297-370). Les principes d'édition suivis par l'A. sont généralement d'ordre pragmatique (sans préférences dogmatiques pour telle ou telle famille), l'apparat est mixte mais plutôt négatif et le jugement critique de l'A. est sain ; néanmoins, on pourrait éventuellement avoir des objections à l'usage qu'il fait des signes <...> et [...] dans l'apparat critique, les explications à la page 27 ne correspondant pas à cet usage (il aurait fallu expliciter <...> comme *littera vel verba addita a scriba vel correctore, -ribus* et [...] comme *littera vel verba omissa a scriba* ou tout simplement avoir recours aux abréviations habituelles *add.* et *om.*). — Parmi les résultats de ces recherches, retenons surtout les points suivants. Les annotations latines dans le manuscrit grec S de Lucien (Vat. Urb. gr. 121) peuvent être rapprochées du vocabulaire de Guarino, qui n'a pourtant pas utilisé ce manuscrit – la source de sa traduction était en réalité proche du Laur. gr. 57.6 (Φ) : leur ressemblance terminologique est due au fait que le copiste anonyme de S et Guarino ont été les élèves du même maître, Manuel Chrysoloras. De l'autre côté, l'on peut remarquer beaucoup de convergences entre les traductions de Lapo et de Griffolini, tant sur le plan du vocabulaire qu'au niveau de la syntaxe. L'étude textuelle menée par l'A. laisse apparaître la dette certaine de Griffolini vis-à-vis de Lapo, dont Griffolini a pu consulter la traduction. Si ce dernier n'a pas utilisé la traduction de son maître renommé, Guarino de Vérone, c'est – ainsi va l'argumentation plausible de l'A. – pour éviter une accusation de plagiat (la date de la traduction de Griffolini coïncide avec l'année de la mort de Guarino, 1460 !). Le texte plus récent de Lapo était moins connu en 1460 et se prêtait mieux comme modèle pour une nouvelle traduction. Ces rapports expliquent aussi pourquoi les traductions de Lapo et de Griffolini sont souvent simplifiées et moins exactes que celle de Guarino, remaniée à plusieurs reprises. Dans les sections consacrées à la diffusion des traductions latines de *De Calumnia*, nous pouvons suivre leur succès respectif : alors que la traduction de Guarino était bien répandue et fort appréciée dans les contrées de l'Italie du Nord où l'humaniste enseignait mais restait inconnue à Florence, celle de Lapo, faite justement à Florence pour combler ce vide, connut une diffusion remarquable même en France et celle de Griffolini fut exportée vers l'Allemagne où elle fut imprimée en 1475. — On a là un travail sérieux et convaincant, dont la discussion du climat culturel et intellectuel du Quattrocento aurait peut-être pu gagner encore en profondeur par une mise en

rappor avec les idées stimulantes du livre important de Christopher S. Celenza, *The Lost Italian Renaissance. Humanists, Historians, and Latin's Legacy*, Baltimore, 2004 (signalons que d'autres travaux de Celenza sont familiers à l'A., notamment son *Renaissance Humanism and the Papal Curia. Lapo da Castiglionchio the Younger's De curiae com-modis*, Ann Arbor, 1999, dont l'A. fait un usage intelligent dans le Chap. III).

Koen VANHAEGENDOREN.

Giliola BARBERO, *L'Orthographia di Gasparino Barzizza. I. Catalogo dei manoscritti*, Messine, Centro interdipartimentale di studi umanistici, 2008 (Percorsi dei classici, 12), 25,5 × 17,5 cm, 253 p., 7 pl. + 2 dépl., 60 €, ISBN 88-87541-32-9.

L'Orthographia de Gasparino Barzizza (1360 env.–1430) connaît une grande fortune ms. avant d'être imprimé : le catalogue contient 69 numéros. Au point de passage des latinités médiévale et humaniste, Barzizza refuse certaines habitudes du latin vulgaire (simplification des consonnes doubles, assimilation des groupes consonantiques, etc.), tout en admettant une évolution (possible explication de variantes dans la tradition ms. de *l'Orthographia*) ; c'est là un vaste débat chez les humanistes, simplement rappelé à propos de Barzizza. La voix du Pogge, ne jurant que par Cicéron, tonne encore contre Valla (voir les travaux de S. Rizzo). L'A. n'envisage pas l'*Ars punctandi* de ce même Barzizza (dont les versions ne sont pas toutes de sa main : ce sont des manuels scolaires), qui devait constituer la 4^e partie de l'*Orthographia* (1 : règles théoriques ; 2 : lexique ; 3 : diphtongues). Un seul ms. (Vat. lat. 2714) contient les quatre parties, alors que la plupart ne transmettent que les deux premières ; il n'est pas sûr que Barzizza ait jamais réalisé une édition des quatre parties. L'A. a consulté sur place la plupart des mss, souvent originaires d'Italie septentrionale, des second et troisième quarts du xv^e s., en écriture hybride (humanistique et gothique) ; cinq sont d'origine germanique. Les citations de Marius Victorinus et du Ps.-Asconius, seulement connus à partir de l'édition du Pogge (fin 1416), sont un élément très utile de datation. Le catalogue devrait permettre de préciser les stades textuels et déboucher sur une nouvelle édition, plus précise (il est impossible, aujourd'hui, de se contenter de la thèse de R. Sabbadini 1903 : deux rédactions distinctes). Deux sections spéciales du catalogue : quatre mss présentant une éd. révisée par Pietro da Montagnana ; les interpolations dues aux Veronese, Guarino et Gaspare. Souhaitons une heureuse suite à cet effort rigoureux de s'y retrouver dans les variantes de *l'Orthographia*. Ce volume prend place dans une des collections admirables du centre d'études humanistes de Messine, qui en outre a lancé en 2003 la revue *Studi medievali e umanistici*.

Bernard STENUIT.

Andrea BLASINA, *Marcantonio Cinuzzi. Il Prometeo del Duca. La prima traduzione italiana del Prometeo di Eschilo* (Vat. Urb. Lat. 789). Introduzione, edizione critica e commento a cura di Andrea Bl. In appendice M. CINUZZI, *Canzone in Iode del Duca di Urbino*, Amsterdam, A. M. Hakkert, 2006 (Classics in Libraries, 1), 25,5 × 17,5 cm, 115 p., ISBN 90-256-1219-9.

Marcantonio Cinuzzi (1503/8-1592), membre de l'Accademia degli Intronati, était un personnage en vue à Sienne. Sa traduction du *Pr. d'Eschyle* (exécutée dans les années 1530) est dédiée en février 1578 à Francesco Maria II della Rovere, duc d'Urbino, dont Cinuzzi espérait la faveur, mais il est incarcéré en octobre pour propagande de la Réforme protestante ; c'est l'aboutissement de longues années d'écrits anticatholiques. Libéré en 1583, il n'écrira plus qu'un hymne de consolation à Ste Catherine de Sienne. L'introduction évoque ensuite les activités théâtrales de l'Accademia degli Intronati et caractérise la traduction du *Pr.*, infidèle malgré les affirmations contraires de son auteur, qui réalise en fait une adaptation. Description du seul ms. de cette traduction, conservé à la

Vaticane (Urb. lat. 789). L'A. s'interroge sur l'intérêt de cette traduction italienne et non latine (qui existait : Sanravius 1555, Garbitius 1559), posant plusieurs questions : connaissance du grec à cette époque et d'Eschyle (éd. aldine princeps, 1518), raisons et modalités de cette adaptation (l'A. parle de remaniement). Le texte grec utilisé par Cinuzzi est sans doute le Laurent. 32, 2, mais d'autres éd. ne sont pas exclues (dont la princeps). L'introduction caractérise la traduction : adaptations ponctuelles pour la mise en scène, idéologiques (Zeus, monarque acceptable), style et métrique. Le commentaire établit surtout les rapports avec le texte d'Eschyle et ses variantes, avec Ovide aussi, nettement plus connu à l'époque : *Mét.* I 597-747 est inséré dans la traduction, 842 sq. L'appendice de cet ouvrage curieux, mais instructif et bien documenté, est une éd. critique de la *canzone* en l'honneur du duc d'Urbino et qui accompagnait la traduction.

Bernard STENUIT.

Eckhard LEFÈVRE et Eckhart SCHÄFER, *Daniel Heinsius. Klassischer Philologe und Poet*, Tübingen, G. Narr, 2008 (NeoLatina, 13) 23 × 15,5 cm, 443 p., fig., 98 €, ISBN 978-3-8233-6339-2..

Dans l'histoire de la philologie classique, Daniel Heinsius (1580-1655) occupe une place appréciable. Originaire de Gand, professeur à Leyde, il fut aussi poète, recourant à ses connaissances philologiques ; d'où le sous-titre du présent livre, consacré au poète : 21 contributions, citant et traduisant de larges extraits. J. Blänsdorf : Dans ses *Poemata*, Heins(ius), tirant ses exemples de l'Antiquité (Homère, Hésiode...), a une haute idée de la poésie, dispensatrice de savoir et de sagesse. Après cette étude générale, K. Golla procure l'éd. critique, la traduction et le commentaire de six épigrammes grecques de Heins. sur Hésiode (qu'il édita par ailleurs). Ensuite : le jugement de Heins. sur Nonnos (U. Gärtner), l'utilisation de mythes antiques dans trois fab les étiologiques (B. Czapla), une comparaison entre Heins., *Eleg. Iuv.* I 4 et Balde, *Lyr.* III 27 sur la perte patérielle d'élégies (E. Lefèvre), Heins. «magister amoris» dans *Eleg. Iuv.* II 8 (T. Uhle), les modèles classiques des élégies *Rossa vale* (C. Orth) et *Hylas* (M. Heerink et J. Bloemendal). Les différents aspects du *Monobiblos*, œuvre de jeunesse, et ses éditions ultérieures retiennent H.-J. van Dam, tandis que E. Lefèvre compare les *Manes Lipsiani* (*Sylvae* III) et ses épigrammes sur Juste Lipse avec l'*Epicedium* du même Lipse par J.-C. Scaliger. Présentation de Scioppius (Kaspar Schoppe), adversaire de Heins. (E. Schäfer), du *De satyra Horatiana* dans le second volume de l'éd. Heins. d'Horace, Leyde, 1612 (T. Burkard). Les rapports entre le néo-latín et le néerlandais (digne d'égaler la poésie classique, selon Heins.), par G. van Gemert. a. de Jonghe : les poèmes amoureux, accompagnés d'*emblemata*, que Heins. écrit en néerlandais. Heins. poète néerlandais influenza les débuts de la poésie baroque allemande, comme Martin Opitz (A. Aurnhammer). T. Leuker : l'épigramme latine composée pour le mariage de Rubens et d'Isabelle Brant. R. Seidel : l'ode *In expeditiōnē Indicām* imite le CS d'Horace. G. Manuwald : l'élégie pour l'anniversaire de la naissance d'Ovide est un exemple de poésie de circonstance qu'Heins. pratiqua volontiers. J. Bloemendal relève les aspects théologiques et philosophiques du poème didactique de 2 400 vers, *De contemptu mortis* ; F. Stürner les modèles et les traits généraux de la tragédie *Herodes infanticida* (1632), qui suscita une controverse avec Guez de Balzac sur la vraisemblance. Voilà un livre qui fera mieux connaître Heins. poète dont l'esthétique, exprimée dès 1611 dans le *De tragediae constituzione*, évolua entre classique et baroque.

Bernard STENUIT.

Chantal HEURTEL, *Les inscriptions coptes et grecques du temple d'Hathor à Deir al Médina, suivies de la publication des notes manuscrites de François Daumas* (1946-1947), Le Caire, Institut Français d'Archéologie Orientale, 2004 (Bibliothèque d'études coptes, 16), 27,5 × 20 cm, 206 p., 74 fig., 17 pl., 20,00 €, ISBN 2-7247-0361-8.

Adossé à la montagne thébaine, le petit temple ptolémaïque et romain, dédié à la déesse Hathor, domine le village des ouvriers ; des inscriptions le couvrent à travers lesquelles se dessine son histoire ; c'est au R. P. Pierre du Bourguet qu'avait été confiée, il y a plus de trente ans, la publication de l'ensemble de ce matériel pharaonique, démotique, grec et copte. Déjà en 1946-1947, François Daumas s'était intéressé aux vestiges d'époque chrétienne ; ses notes manuscrites et ses dessins sont reproduits ici, à la fin du volume (p. 141-204) ; les inscriptions y sont regroupées selon la position qu'elles occupent dans le temple : porte d'enceinte, paroi est, paroi nord, salle hypostyle, toit ; Fr. Daumas les avait recopiées, retranscrites et parfois commentées. Mais bien avant lui, voyageurs et scientifiques du XIX^e siècle et du début du XX^e avaient visité l'endroit ; certains avaient laissé leur signature sur la pierre ; d'autres, comme K. Lepsius et A. Saye, avaient procédé à des relevés ; É. Baraize avait œuvré à la consolidation du temple et, une vingtaine d'années plus tard, B. Bruyère y avait mené plusieurs campagnes de fouilles. — À son tour, le père du Bourguet rédigea sa propre étude mais sans la publier ; après son décès, c'est Luc Gabolde qui s'en chargea ; Chantal Heurtel, au terme de deux missions *in situ*, en 2000 et 2001, reprit le dossier des graffiti coptes et c'est le résultat de son étude qu'elle nous livre dans la première partie du présent livre (p. 1-135). Son « relevé des inscriptions » (p. 3-79) dresse le catalogue des textes gravés, bien lisibles, et de ceux peints, souvent fort effacés. Elle y suit le même ordre que Fr. Daumas et reporte, sur des photos, l'emplacement de chaque inscription ; elle décrit d'abord les textes de la porte d'entrée (pl. p. 119), puis ceux de la façade (paroi est), du côté sud, puis nord (pl. double p. 126-127), enfin ceux de la paroi nord (pl. p. 128). Pour chaque pièce, le plus souvent accompagnée d'une photo récente, elle situe la localisation précise (assise, pierre, n° donné au texte et renvoi à la figure), décrit avec minutie les vestiges peints ou gravés, traduit si faire se peut, commente, et mentionne les remarques de ses prédécesseurs. — Comme dans bien d'autres lieux célèbres à l'époque pharaonique, une église s'est installée dans le temple d'Hathor. Dans le second chapitre (p. 81-87), l'A. tente d'établir la chronologie des inscriptions et leur rapport avec l'église et son clergé. Son raisonnement, logique, est bien souvent convaincant, par exemple lorsqu'elle considère que les scribes ont commencé à écrire là où l'accès était aisément. De même elle suppose, à juste titre je pense, qu'un atelier de tissage se trouvait devant le temple, dans une des habitations fouillées par Bruyère. Replaçant chronologiquement les personnages apparus dans les inscriptions, elle s'interroge sur les dates précises de fonctionnement de l'église. Les deux annexes qui suivent (p. 89-101) sont également le fruit de réflexions très pertinentes. La première reprend, en détail, la description d'un personnage gravé dans l'embrasure sud de la porte d'entrée ; il se tient à deux mètres du sol, vêtu d'un ample manteau ; les pieds (le droit est de profil, le gauche de face) sont chaussés de sandales ; le bras gauche tenait un bâton comme celui des moines pèlerins ; la main droite était ramenée vers la bouche ; cette position conduit l'auteur à voir dans cette gravure, rehaussée de rose et de rouge, une représentation du dieu Harpocrate. L'image aurait été partiellement détruite par les Coptes qui s'en seraient alors emparé en la revêtant, comme souvent, d'une symbolique plus conforme à leurs croyances. L'église étant celle du « Saint-apôtre Isidore le martyr », l'A. étude se penche, dans la seconde annexe, sur les saints Isidore connus et se demande si c'est un d'eux que les chrétiens ont substitué à l'Harpocrate païen. Même si des questions subsistent, cette étude, bien documentée, est menée avec compétence et convainc sur bien des points. Cinq *indices* (p. 103-112) précèdent une bibliographie nourrie : anthroponymes classés d'abord par n° d'inscription, ensuite par ordre alphabétique ; toponymes puis mentions de Jésus-Christ par n° d'inscription ; mots grecs pour terminer. Un tableau de concordance entre les inscriptions étudiées et celles relevées par Fr. Daumas fait une utile liaison entre les deux travaux (p. 137-139). On félicitera l'auteur de cette étude rigoureuse qu'elle est parvenue à rendre palpitante. On ne peut que souhaiter voir resurgir d'autres recherches qui dorment depuis leur première élaboration, il y a de longues années.

Marguerite RASSART-DEBERGH.

Adám SZABÓ et Endre TÓTH, *Bölcse. Römische Inschriften und Funde*. Herausgegeben von A. Sz. und E. T., Budapest, Magyar Nemzeti Múzeum, 2003 (Libelli archaeologici ser. nov., 2), 27 × 19 cm, iv-476 p., fig., cartes, 65,00 €, ISBN 963-9046-83-9.

Dans cette œuvre, dix savants Hongrois, dont Géza Alföldi, parcourent les trouvailles faites lors des fouilles sous-marines de Bölcse dans le Danube entre 1986 et 1994. Il s'agit principalement de vestiges d'édifices, d'autels, de stèles funéraires, ou encore de pièces de monnaies romaines. Même si les dix-sept articles constituent une mine d'informations sur la découverte la plus importante jamais réalisée en Hongrie, les éditeurs semblent toutefois ne pas avoir accordé suffisamment d'importance au contexte historique. En effet, bon nombre de contributions ne sont que de simples catalogues et l'on regrettera l'absence d'introduction générale. Le livre aurait également pu bénéficier d'une homogénéisation éditoriale. En effet, on déplorera que la liste des abréviations (p. 3-4) ne contienne pas toutes les abréviations utilisées et semble de toute manière superflue vu que la plupart des articles possèdent leur propre bibliographie comprenant également les abréviations utilisées. Toutes les listes, appelées parfois «Literatur», parfois «Bibliographie» ou encore «Abkürzungen», sont par ailleurs incomplètes, voir erronées, en ce qui concerne la résolution des abréviations. Enfin, la qualité des photographies laisse à désirer.

Bjørn PAARMANN.

Danielle JACQUART et Charles BURNETT, *Scientia in Margine. Études sur les marginalia dans les manuscrits scientifiques du Moyen Âge à la Renaissance*. Réunis par D. J. et Ch. B., Genève, Droz, 2005 (Hautes études médiévales et modernes, 88), 22 × 15,5 cm, xii-402 p., fig., 54,65 €, ISBN 2-600-01035-1.

Ce recueil de onze études ne concerne que les manuscrits scientifiques (contenus philosophiques, mathématiques, astronomiques, techniques et médicaux) et non les textes proprement littéraires. Il nous livre pourtant un intéressant panorama des études consacrées à un type de sources longtemps négligées pour leur prétendue «marginalité», les difficultés de leur lecture, de leur datation et de leur interprétation : les gloses et les scholies. Celles-ci suscitent un intérêt croissant, mais elles mériteraient d'être plus systématiquement explorées et éditées, comme l'ouvrage ici recensé le démontre suffisamment. Outre les annotations marginales, tous les autres types d'éléments paratextuels y sont également traités, dont les diagrammes et les tableaux en ce qui concerne les manuscrits scientifiques. Tout cet appareil critique constitue un ensemble de témoignages sur la réception des textes et nous livre même parfois des indices précieux pour l'histoire de ceux-ci, quand ils ne deviennent pas à leur tour, sous la plume de quelque grand savant, des textes au contenu original. Ils sont ainsi les éléments d'une histoire intellectuelle de l'ombre qui éclaire, comme en contre-jour, celle qui, quasi-seule jusqu'à présent, avait mérité l'attention des érudits. L'un des intérêts du présent volume est aussi de désenclaver, dans le discours scientifique moderne, les frontières, bien loin d'être étanches, entre les différents domaines culturels et les périodes de l'histoire (du vi^e au xvii^e siècle). On a donc ici des contributions relatives aux domaines linguistiques grec, syriaque, arabe, hébreu et latin et des œuvres transmises par des manuscrits et par des imprimés anciens : B. Mondrain, *Traces et mémoire de la lecture des textes. Les marginalia dans les manuscrits scientifiques byzantins* ; H. Hugonard-Roche, *Scolies syriaques au Peri Hermeneias d'Aristote* ; M. Rashed, *Les marginalia d'Aréthas, Ibn al-ayyib et les dernières gloses alexandrines à l'Organon* ; E. Savage-Smith, *Between Reader & Text : Some Medieval Arabic Marginalia* ; T. Lévy, *Le manuscrit hébreu Munich 36 et ses marginalia. Un témoin de l'histoire textuelle des Éléments d'Euclide au Moyen Âge* ; W. M. Stevens, *Marginalia in the Latin Euclid* ; A. Szomfai, *The Brussels gloss : a tenth-century reading of the geometrical and arithmetical passages of Calcidius's Commentary (ca. 400 AD) to Plato's*

Timaeus ; I. Caiazzo, *Mains célèbres dans les marges des Commentarii in Somnium Scipionis de Macrobius* ; M. Nicoud, *Les marginalia dans les manuscrits latins des Diètes d'Isaac Israëli conservés à Paris* ; D. Lohrmann, *Les marges dans les manuscrits d'ingénieurs* ; R. Goulding, *Polemics in the margin. Henry Savile against Joseph Scaliger's quadrature of the circle*. Ces travaux montrent en effet de véritables transferts de techniques de lecture et de savoirs structurés entre les diverses civilisations du pourtour méditerranéen à partir de l'Antiquité tardive. Enfin, l'article d'A. Tura (*Essai sur les marginalia en tant que pratique et documents*, p. 261-387) esquisse une typologie des *marginalia* qui dépasse à la fois le cadre des seuls manuscrits scientifiques et les dimensions d'une simple étude de cas. Il pourrait être l'amorce de recherches plus systématiques de nature méthodologique jetant ainsi les bases d'une première synthèse. Une dernière remarque plus ponctuelle : Madame Szomfai, dans son analyse très érudite et très fine, rattache les gloses du manuscrit de Bruxelles, Bibliothèque royale de Belgique 9625-6 (Commentaire de Celsus au *Timée* de Platon) aux enseignements de Gerbert d'Aurillac ou d'Abbon de Fleury et à leurs cercles érudits. Or, il vient d'être démontré de manière décisive que ce codex est bien celui signalé dans l'inventaire du XI^e siècle de l'abbaye de Lobbes en Hainaut, dont l'histoire intellectuelle est ainsi éclairée d'une lumière tout à fait nouvelle (R.G. Babcock, *Plato and the Worms. The Lobbes Manuscript of Celsus' In Timaeum Platonis dans In Monte Artium. Journal of the Royal Library of Belgium* 1, 2008, p. 11-21).

Lucien REYNHOUT.

Michèle FRUYT et Sophie VAN LAER (éd.), *Adverbes et évolution linguistique en latin*, Paris, L'Harmattan, 2008 (Collection KUBABA, Série Grammaire et linguistique n° 2), 250 p., 24 × 15,5 cm, 24,50 €, ISBN 978-2-296-07442-2.

Les adverbes sont des objets déroutants. La tradition grammaticale les voudrait parties du discours. Convoquée dans son ensemble, la linguistique peine cependant à leur trouver un trait qui les fédère en une catégorie que la morphologie, par exemple, pourrait leur reconnaître comme distinctif. Seules peut-être la syntaxe et la logique peuvent-elles les accepter pour leurs. La première les verra en circonstants ; la seconde les traitera comme des fonctions superordonnées par composition, du type F(G(x)). Il reste que d'autres objets linguistiques et logiques fonctionnent comme circonstants ou fonctions superordonnées. Les plus découragés par ce qui apparaît comme un désastre taxinomique se raccrocheront peut-être à cette vieille définition qui faisait de l'adverbe l'*«adjectif du verbe»*, et l'incorporait de fait dans ce que Marc Wilmet appelle avec bonheur et piquant une «classe introuvable» (*Grammaire critique du français*, Louvain-la-Neuve, Duculot, 2003³, p. 458.). À la lecture de ce volume, on aperçoit bien vite l'affrontement d'une impossible stabilité définitoire et d'un sentiment clairement issu de l'identification d'une fonction qualifiante. C'est cette constante mouvance d'un objet non pas informe, mais en perpétuelle formation, qui fournit structure et orientation à un livre autrement menacé par le disparate. L'enjeu de cette recherche collective sera ainsi d'établir en le reconstituant le parcours d'un élément fonctionnel particulièrement représentatif de cette évolution qui conduit de la diversité immanente de la parole vers l'unicité transcendante de la langue. Dans le cas de l'adverbe, et c'est ici précisément que réside l'intérêt tout particulier de son étude, la grammaticalisation de la parole s'est faite insuffisamment pour permettre l'émergence d'une classe entièrement disciplinée par la règle. Le titre du recueil est à ce propos parfaitement éclairant : on y suivra avant tout une *Évolution linguistique en latin*. L'on ne sera donc guère surpris d'y voir le diachronique l'emporter tout d'abord sur le synchronique. — Dans une première partie (p. 13-66 : *Les adverbes latins dans l'évolution linguistique : de l'indo-européen au latin*), le phénomène adverbial latin est considéré en partant de la généralité typologique la plus large. Les oppositions peu nettes de l'adverbe et du régime prépositionnel (Paolo Ramat : p. 13-24), puis de l'adverbe et de l'ad-

jectif (Paolo Poccetti : p. 27-46) y sont examinées comme deux des causes du flou taxinomique qui distingue l'adverbe. Ce flou conduit Michèle Fruyt (p. 59-66) à concevoir le développement de sa grammaticalisation non plus comme linéaire mais selon une multi-dimensionnalité qui serait distinctive de sa diversité d'essence. Dans la deuxième partie (p. 69-114 : *Adverbialisation et transcatégorisation : les zones frontières floues*), le flou adverbial fait l'objet d'un examen cette fois synchronique. Les concurrences entre lexèmes de sens apparemment identiques mais de formes différentes, tels *rursus/rursum* ou *aduersus/aduersum*, font l'objet d'une étude qui les confronte au grec et à l'avar, et poussé Alain Christol (p. 69-80) à remarquer que, si la diachronie permet de retracer une évolution, la synchronie constraint à constater l'existence de dualités inexplicables. L'examen de séquences telles que *forsitan/forsan/forsit*, *nescioquis* ou *mirum quam/quantum* amène Colette Bodelot (p. 81-99) à constater que les figements non dérivationnels, les agglutinations, ne suivent aucune progression de grammaticalisation cohérente et éliminatrice de doublets. Examiné par Claude Brunet (p. 101-114), le cas de *merito* et d'*inuria* permet de tester une perméabilité conceptuelle qui, par l'interpénétration mutuelle des fonctions instrumentales et séparatives de l'ablatif, gagne jusqu'à la syntaxe. Les huit autres communications seront en conformité avec la vocation lexicologique du centre Ernout. Elles feront fonds sur deux types de troubles désormais identifiés : ceux qui conservent à l'adverbe son sens au-delà des variances morphologiques et ceux qui lui conservent sa forme au-delà des variances sémantiques. À l'ordre plus proprement lexicologique appartient l'étude de Claude Moussy (p. 117-130) sur la vaste famille adverbiale issue du verbe *iungere*. Il y est montré que, du spatial au notionnel, des classes d'usage se distinguent malgré tout assez clairement pour que des écarts puissent se diagnostiquer et s'identifier. Danielle Conso (p. 131-148) remonte la piste qui a fait de *fere* et de *ferme* des adverbes modaux de sens opposés, mais d'étymologie qu'elle voit commune puis brouillée jusqu'à l'antonymie par les glissements sémantiques. Mauro Lasagna (p. 183-204) considère le glissement désocclusif de *deorsum* vers *iusum*. La perspective est cette fois diastratique par nécessité de méthode. Il reste que cet étonnant découplage morphologique s'est fait assez radical pour permettre la naissance d'une concurrence qui peut s'observer en synchronie et qui illustre de manière particulièrement spectaculaire la fluence sémantico-morphologique de la catégorie adverbiale. D'ordre moins lexicologique mais plus morphologique sont les études jumelles dévolues chacune aux adverbes en *-tim*. Dans une perspective diachronique, Monique Crampon (p. 207-222) propose une analyse diachronique où la sémantique s'oriente vers la stylistique. Elle fait valoir une productivité continue que la moderne création de la forme *uerbatim* par un familier du paradis élyséen semble prolonger jusqu'à nos jours. Danielle Molinari-Carlès (p. 223-239) offre sur le même sujet une étude beaucoup plus proche de la *Wortforschung* : on y reconnaît la probable origine casuelle de la désinence en *-im*, puis on en suit les développements en *-tim* puis en *-atim*. Le résultat de ce travail est un véritable chapitre de manuel, austère et utile. Deux études de textes offrent une stratigraphie adverbiale dans une synchronie tardive, mais de diastratismes distincts. Olga Álvarez-Huerta (p. 167-180) constate, sur le vaste corpus de la *Peregrinatio Egeriae*, l'emploi désormais populaire des adverbes en *-ter* ainsi que l'état de création déjà fortement engagé de l'adverbe roman par syntagmatisation (*ad tunc* «alors») et remotivation (*sic temporel*). Les *Res Gestae Alexandri Macedonis* de Julius Valérius fournissent à Frédéric Foubert (p. 241-250) un corpus de contraste. Contemporain mais librement adapté du grec par un auteur qui se conçoit en littérateur, ce texte permet d'apercevoir le modèle apuléien en frein d'une évolution qui se dessine pourtant déjà assez clairement. Nettement sémanticien, Paulo De Carvalho (p. 149-164) est le seul à risquer l'affirmation taxinomique. Examinant la *uxata quaestio* de la signification des désinences alternantes en *-ter* et en *-e*, il rejette l'allomorphisme, et penche pour une motivation spécifique. Toujours original, guillaumien revendiqué

et affirmé métaphysicien, il distingue une désinence en *-e*, dénotative de «l'actualisé, de la Présence», qu'il oppose à une désinence en *-ter*, dénotative du «virtuel, de l'Existence» (p. 162). — On quittera ce livre certes impressionné par l'excellence des travaux qu'il réunit, enrichi par l'abondance des résultats qu'il propose, mais, et c'est là sans aucun doute ce qui le distingue, contraint à repenser le champ adverbial comme le lieu exemplaire de la grammaticalisation. En effet, le mécanisme de qualification circonstancielle adverbiale a été le champ du libre exercice de la cristallisation linguistique telle que pouvaient l'opérer des locuteurs soucieux de la seule efficacité communicationnelle du *dictum*. De la remotivation à l'agglutination, tout a été non seulement tenté, mais aussi souvent utilisé, et cela dans des situations de concurrence non éliminante que le diachronisme et le diastratisme n'explicitent pas entièrement. La contribution de Colette Bodelot, et surtout celle de Michèle Fryntz, éclairent crûment le phénomène. Michèle Fryntz (p. 63) évoque avec raison une grammaticalisation bidimensionnelle. L'entier de ce livre prouve le bien-fondé de son affirmation, et devrait même amener à penser la grammaticalisation de l'adverbe dans une multidimensionnalité sans doute encore bien plus riche. En effet, à chaque étape de la diachronie, mais aussi en synchronie, se détachent de nouvelles ramifications de sens et de forme. La richesse de cette arborescence évoque si irrésistiblement la fractalité et la récursivité par autosimilarité que l'on pourrait en arriver à se demander si l'adverbe ne sollicite pas la notion de grammaticalisation jusqu'à sa remise en question, à tel point son étude la montre partielle, momentanée, locale, instable. Et là réside sans doute le véritable intérêt de ce livre, dans ce portrait de l'adverbe en marqueur de l'inévitable victoire du locuteur naïf sur le grammairien et l'artiste, de la sémantique sur tout ce qui n'est pas elle, de l'anomalie sur l'analogie, de l'efficace sur le correct, de la parole sur la langue.

Carole FRY.

Mariona VERNET I PONS, *La segona conjugació verbal llatina : Estudi etimològic i comparatiu sobre l'origen protoindoeuropeu de la formació dels seus tems verbals*, Barcelone, PPU-Món Juïc, 2008 (Cum laude, 1), 24,5 × 17 cm, xiv-627 p., ISBN 978-84-477-1030-0.

Cet ouvrage, rédigé en catalan, est le premier volume d'une collection créée par l'Institut Món Juïc de l'Université de Barcelone, dont la volonté, exprimée dans la présentation du volume, est de promouvoir la publication scientifique en catalan. De lecture aisée et de présentation soignée, l'ouvrage s'intéresse à la deuxième conjugaison latine. L'objectif est de donner une vue d'ensemble à la fois détaillée et générale des origines de la deuxième conjugaison latine, d'en commenter les particularités et d'évaluer l'ancienneté des formations. Il comporte 5 parties principales, auxquelles s'ajoutent en fin de volume une liste d'abréviations et une bibliographie très complète sur le sujet. Les deux premières parties servent de préliminaires à l'étude: une brève introduction donne le plan général et l'organisation des chapitres. Le chapitre suivant reprend la classification du *Lexikon der indogermanische verben* de Rix. En lui-même, ce chapitre fournit une présentation claire du système verbal indo-européen et des formations verbales telles qu'on les reconstruit actuellement, selon une approche à la fois synthétique et critique, notamment sur les formations en *-eh₁- et en *-(e)h₁-yé/ó- dans les différentes langues indo-européennes et la valeur du point de vue de l'Aktionsart qu'on leur attribue. Le système verbal latin est une première fois abordé selon l'angle indo-européen : archaïsmes conservés, perspective diachronique de la constitution des différentes conjugaisons latines, formations de parfait. Le troisième chapitre reprend dans le détail les descriptions générales et les traits caractéristiques des formations constitutives de la deuxième conjugaison latine : formations athématiques en *-eh₁, causatifs et intensifs à degré 0 radical en *-eye/o-, statifs et dénominatifs en *-eh₁, *-eh₁-ye/o-. Le quatrième chapitre forme le cœur de l'étude. Il est consacré à l'étude étymologique des verbes de la deuxième conjugaison latine. Cette par-

tie reprend les quelque 150 verbes qui composent cette classe. On trouve là une synthèse très utile, un catalogue alphabétique des verbes, qui expose de façon claire l'essentiel des données intéressantes. Chaque entrée donne ainsi les formes du verbe, les composés et dérivés, le cadre chronologique des attestations et offre une discussion sur l'étymologie du verbe concerné. Celle-ci doit, au final, permettre une image plus précise des origines de la deuxième conjugaison. Ce catalogue exhaustif doit, en effet, aboutir à une réelle vue d'ensemble sur cette conjugaison, dans une perspective historique globale, ainsi que le souligne l'auteur dans les premières lignes de la conclusion, cinquième partie de l'ouvrage. L'examen aboutit à une classification présentée sous forme de tableaux commentés, reprenant les différents types de formations ainsi que leur représentation donnée en pourcentage. On a ici un ouvrage intéressant, utile et présenté de façon extrêmement claire, qui offre un éclairage neuf sur le système verbal latin.

Sylvie VANSÉVEREN.

Dialogues d'histoire ancienne. 33/1 et 33/2. 2007, Besançon, Presses Universitaires Franc-Comtoises, 2007, 22 × 16 cm, 224 et 228 p., fig.

C'est toujours avec plaisir que l'on reçoit les fascicules des *Dialogues d'histoire ancienne*. Cette fois-ci encore, ils ne manquent pas d'intérêt. Comme d'habitude, je m'en tiens aux articles qui relèvent du domaine de *Latomus*. — 33/1. Reprenant de manière plutôt neuve l'étude des testaments de Ptolémée Évergète II, Attale III Philométor et Nicomède IV de Bithynie, Karin Mackowiak arrive à la conclusion que «l'ambiguïté et la complexité de tels actes royaux doivent être davantage mises en lumière de même que celle de l'impérialisme romain.» (*Les testaments royaux hellénistiques et l'impérialisme romain: deux cultures politiques dans la marche de l'histoire*, p. 23-46). Au départ du fragment 39, 1 de Dion Cassius, Ghislaine Stouder s'attache à l'étude de l'ambassade de C. Fabricius Luscinus auprès des cités alliées de Rome à la suite d'une menace tarentine et arrive à la conclusion, parmi d'autres, que cette ambassade doit être datée de 285/284 av. n. è. (*Déconvenues diplomatiques et philologiques de Fabricius. Les rapports de Rome avec les peuples et cités d'Italie entre 285 et 280 av. J.-C. à la lumière d'un fragment de Dion Cassius*, p. 47-70). Sur les sept jeux de billes (ou de «noix») évoqués par le pseudo-Ovide dans le poème *Nux*, on en connaît encore, deux mille ans plus tard, quatre selon les encyclopédies, mais six en Franche-Comté, sous dix-sept noms différents (Noëlle Bourgeois, Marie-Françoise Chauve, Jean-Yves Guillaumin, *Jeux de noix de la Rome antique et jeux de billes de Franche-Comté*, p. 71-84). Objet de convention ou simple agent *in rebus* du maître, l'esclave apparaît dans le *ius obligationum* romain sous ces deux aspects forts différents qui traduisent l'évolution du droit, mais aussi des mentalités. Sur les vices cachés de la chose vendue, le lecteur intéressé consultera avec profit l'ouvrage d'Éva Jakab, *Praedicere und cavere beim Marktauf : Sachmängel im griechischen und römischen Recht*, Munich, 1997 (Aimé Mignot, *La place de l'esclave dans le ius obligationum romain*, p. 85-98). Dans les textes tardifs gromatiques, l'expression *modus iugerationis* désigne le *modus* ou «mesure» de terre attribuée par le fondateur à chaque parcelle. Ce *modus* est donné en jugères (Jean-Yves Guillaumin, *Le modus iugerationis dans les textes gromatiques romains*, p. 99-113). Les notices sur le Picenum et la Valeria du *Liber coloniarum* sont rédigées après le 1^{er} décembre 399 et avant le 19 novembre 400 (Stéphane Ratti, *L'Histoire Auguste (tri. tyr. 24, 5) et la date de deux notices du Liber coloniarum I*, p. 115-124). — 33/2. L'utilisation du concept de transfert culturel gagne du terrain en histoire ancienne. Marie-Laurence Haack voit un double transfert culturel dans l'utilisation de la bulle. Un premier transfert s'effectue quand les Romains empruntent la bulle aux Étrusques pour en faire un attribut des futurs citoyens. Un second va dans l'autre sens, à partir du 2^e s. av. n. è. : la bulle, qui réapparaît dans les représentations votives d'Étrurie, sert à protéger les enfants (*Boules et bulles. Un exemple de transfert culturel*, p. 57-67). Guy Labarre et Mehmet Özsait donnent une nouvelle édition de *Corpus*

Monumentorum Religionis Dei Menis I 255 et en livrent un commentaire approfondi (tables de Men, les *Volumnii* d'Antioche, correction de diverses inscriptions dont *AE*, 1941, 142) (*Une salle de banquet pour Men et les Volumnii d'Antioche de Pisidie*, p. 91-114). Enfin, Federico Santangelo consacre un article à *Prediction and divination in Diodorus* (p. 115-126). L'un et l'autre fascicule contiennent les rubriques traditionnelles susceptibles d'intéresser le lecteur de *Latomus : Paysages et cadastres de l'Antiquité* et *Des amphores et des hommes* (1, p. 145-168 et p. 169-184) ainsi que *Esclavage et dépendance dans l'Antiquité* (2, p. 155-174). Ils se terminent par une rubrique *Actualités* qui rassemble des comptes rendus d'ouvrages récents.

Jean A. STRAUS.

Jacques DEBERGH et Yann LE BOHEC, *Bibliographie analytique de l'Afrique antique XXXV (2001)*, Rome, École Française de Rome, 2007, 27 × 21 cm, 118 p., ISBN 978-2-7283-0806-4.

Le recensement des travaux portant sur l'Afrique du Nord antique se poursuit de façon méthodique sous la direction collégiale et désormais bien rodée de J. Debergh et Y. Le Bohec. Déjà soulignée, la tendance inflationniste de la bibliographie sur cette partie du monde antique se trouve confirmée avec 932 entrées pour l'année 2001 (à comparer aux 735 titres pour 1999 et aux 780 pour 2000). De tels chiffres donnent le vertige, d'autant qu'il s'agit pour 2001 d'une année impaire qui n'a pas vu la parution bisannuelle du volumineux colloque de *L'Africa Romana* (il faudra ainsi enregistrer pour l'année 2002 les 2 500 pages de *L'Africa Romana* tome 14 !). Ils s'expliquent en partie, comme j'ai eu l'occasion de le préciser dans un précédent compte rendu (*Latomus* 66, 2007, p. 270), par l'internationalisation d'une recherche scientifique qui se caractérise par une augmentation sensible du nombre de travaux publiés en anglais. Ces remarques liminaires rendent indispensable la livraison annuelle de la *B.A.A.A.*, d'autant que les deux auteurs sont à l'affût des titres qui ont pu passer inaperçus, quitte à annoncer une ou plusieurs années après sa parution une étude qui a été publiée dans une revue confidentielle ou non spécialisée dans le domaine de l'Afrique antique et dont ils ont eu connaissance par la suite. Il faut préciser que conformément à une bonne habitude, l'agencement de cette bibliographie analytique a été conçu de manière à faciliter pour les utilisateurs les recherches futures. La bibliographie est répartie dans six grands chapitres qui suivent pour l'essentiel un canevas chronologique depuis la préhistoire jusqu'à l'époque byzantine et qui présentent toujours les sources (déjà connues ou nouvelles). Chacune des 932 études recensées est présentée brièvement par la force des choses et de façon plus ou moins critique ; ont été intégrés en fin de volume de précieux *indices* comprenant les noms des auteurs (anciens et modernes), des personnages de l'Antiquité et des divinités, ainsi que les lieux et les noms communs. Il n'est pas possible dans ce cadre de présenter un résumé d'un ouvrage qui par définition ne se résume pas, mais se consulte. Il faut rappeler que parmi les travaux universitaires importants, l'année 2001 a vu la publication de la thèse de S. Aounallah, qui est une solide monographie régionale sur *Le Cap Bon, jardin de Carthage. Recherches d'épigraphie et d'histoire romano-africaines (146 a.C. - 235 p.C.)*, Bordeaux, Ausonius, coll. Scripta Antiqua 4. À signaler également la parution de l'étude indispensable de Cl. Kleinwächter sur l'urbanisme et l'architecture de huit cités africaines : Carthage, Djemila, Mactar, Pheradi Maius, Guelma, Aïn Rchim, Lepcis Magna et Thubursicu Numidarum (*Platzanlagen Nordafrikanischer Städte. Untersuchungen zum sogenannten Polyzentrismus in der Urbanistik der römischen Kaiserzeit, Beiträge zur Erschließung hellenistischer und kaiserzeitlicher Skulptur und Architektur*, Mayence, XIV et 386 p., 120 pl., 5 plans, 2 tabl.). Au nombre des ouvrages de synthèse parus en 2001, on mentionnera le beau livre de A. Laronde, avec les dessins de J.-Cl. Golvin, *L'Afrique antique. Histoire et monuments, Maroc, Algérie, Tunisie, Libye*, Paris, Tallandier, 224 p. Pour les sources épigraphiques, peu de nouvelles inscriptions ont été

publiées en 2001 (elles proviennent essentiellement d'Algérie) et on enregistrera diverses propositions de relecture ou nouvelles analyses ; la partie sur la mosaïque est en revanche plus fournie (n° 18 à 22 et 318 à 356) en raison de la publication de plusieurs ouvrages collectifs sur ce type de document (dont la journée d'étude publiée dans les *CRAI*). On notera enfin la parution d'un recueil des principaux articles de Cl. Lepelley, *Aspects de l'Afrique romaine. Les cités, la vie rurale, le christianisme*, Bari, Edipuglia, coll. Munera. Une livraison de la *B.A.A.A.* est l'occasion de souligner les permanences et les inflexions bibliographiques dans le domaine de l'Afrique antique. Si l'état de nos sources explique le relativement petit nombre de travaux portant la période qui précède l'époque impériale (à peine 13 titres pour les royaumes africains, 15 entrées pour l'Afrique romaine à l'époque républicaine), l'Afrique du Nord durant les cinq premiers siècles de notre ère continue à faire l'objet de la très grande majorité des études (n° 225 à 910). Dans le cadre chronologique de l'Empire romain, c'est toujours la figure de saint Augustin qui domine : lui ont consacrées plus de 150 entrées, qui traitent entre autres de sa biographie, de sa production littéraire, des questions philosophiques et théologiques (n° 603 à 615, 617 à 639 et 717 à 873). Ultime remarque, on voit peu à peu s'étoffer une rubrique, celle de l'historiographie, qui compte pour 2001 une vingtaine de titres (n° 44 et 54 à 73). Il y a là un filon encore largement inexploité dont on devine qu'il donnera lieu dans un futur proche à des études susceptibles de faire mieux connaître les destins et travaux des principaux africaniens, la longue histoire des monuments antiques et le contexte politique, culturel ou épistémologique dans lequel s'est inscrite la redécouverte de l'Afrique antique entamée il y a déjà plusieurs siècles.

Frédéric HURLET.

Michel MOLIN, *Les régulations sociales dans l'Antiquité. Actes du colloque d'Angers. 23 et 24 mai 2003*. Sous la direction de M. M., Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2005 (Histoire), 24 × 15,5 cm, 422 p., fig., cartes, 20 €, ISBN 2-7535-0138-6.

Ce colloque avait pour ambition l'approfondissement de la réflexion entamée avec les colloques de Rouen des années quatre-vingt et quatre-vingt-dix sur la sociabilité ou avec celui de Strasbourg sur la mobilité sociale (Introduction p. 16). Plus que des «épiphenomènes» par rapport à elles, ces deux aspects des relations sociales me semblent être partie intégrante de ces régulations sociales que M. Molin définit comme «l'ensemble des processus qui à la fois maintiennent et renouvellent, détruisent ou créent, et donc font «vivre le lien social» (En citant J. D. Renaud, *Les règles du jeu. L'action collective et la régulation sociale*, Paris, 1993²). Voir la définition de J. Boeldieu-Trevet, p. 22 : «l'ensemble des processus qui obligent un individu ou un groupe à se conformer aux conduites que la société dans son ensemble attend de lui, et que l'on peut obtenir, soit par force, soit par persuasion»), en insistant sur leur rapport au temps. Plus difficiles à manier pour l'étude d'une société antique apparaissent les notions d'«autorégulation» et de «dérégulation», la seconde étant de plus très connote dans l'actualité économique et politique contemporaine. — Les communications ont été rassemblées en sept rubriques. La première, intitulée «Réflexions antiques», ouvre le volume sur des communications consacrées à des auteurs aussi différents qu'Énée le Tacticien (Jeanne Boëldieu-Trevet et Kalomira Mataranga, *Étrangers et citoyens : le maintien de l'ordre dans une cité assiégée selon Énée le Tacticien*, p. 21-41), Hérodote et Agatharchide de Cnide ((Pierre Schneider, *L'élimination des vieillards et des malades, regards grecs sur les sociétés des confins de l'oikouméné*, p. 43-53), pour le monde grec, Sénèque (Stéphane Benoist, *Les rapports sociaux dans l'œuvre de Sénèque : l'homme dans la cité*, p. 55-70) et Tacite (Christophe Badel, *Pars populi integra : clientèle et régulation sociale chez Tacite*, p. 71-82), pour le monde romain. Énée «subordonne le politique à la guerre» et l'instrumentalise ; il ne recherche pas vraiment l'harmonie sociale, mais plutôt comment faire régner l'ordre dans une période dangereuse. Toutes autres sont les réflexions d'Hérodote et

d'Agatharchide sur les pratiques d'élimination des plus faibles dans des sociétés des confins : leur comparaison montre le passage de la répulsion vis-à-vis d'un code social et religieux à la rationalisation comme nécessaire à la survie de la communauté. — Sous le Haut-Empire romain, Sénèque décrit une société hiérarchisée, que doivent tempérer la sagesse et la vertu. Chr. Badel reprend l'analyse de la clientèle sous l'aspect de l'enjeu social qu'elle représente aux yeux de Tacite ; pour lui, le *populus integer* et le *sordidus* ne sont pas des groupes sociaux différents, mais deux incarnations de deux institutions de régulation sociale, la clientèle, d'une part, les spectacles de l'autre. — Sous le titre «Dérégulation ou régulation ?» sont regroupées trois communications : Pierre Grandet, *Les grèves de Déir el-Medineh*, p. 87-96, Évelyne Scheid-Tissinier, *Les revendications de la vengeance dans les plaidoyers attiques*, p. 97-113, et Catherine Wolff, *Le phénomène d'autodéfense sous le Haut-Empire à travers deux inscriptions de Dacie*, p. 115-128. Le point d'interrogation est ici plutôt rhétorique, car il serait difficile de trouver dans ces trois exemples des formes d'une quelconque «dérégulation», ce qui ne retire rien à leur intérêt, P. Grandet inclinant à conclure non à un début de désorganisation globale du système, qui aurait conduit à une autre forme de régulation, mais à attribuer une cause épisodique à ces grèves, Évelyne Scheid-Tissinier mettant en évidence un aspect important du système judiciaire attique, et C. Wolff inscrivant les deux témoignages commentés dans une réalité permanente de l'Empire romain. — La troisième partie, «Associations et solidarités», nous fournit trois témoignages de solidarité et d'entraide. Les stèles qui témoignent au Sinaï et à Dahchour (région de Memphis) de la présence d'équipes d'ouvriers de chantiers royaux en Égypte du Moyen-Empire, envoyées aussi en expédition à la recherche de matières premières, les placent sous le patronage du roi Snéfrou divinisé. Les documents commentés permettent de démontrer l'existence de «véritables solidarités horizontales» (P. Tallet, *Les équipes d'ouvriers royaux en Égypte au Moyen-Empire*, p. 129-137). Une autre forme de solidarité, celle des marchands mésopotamiens pratiquant les échanges de longue ou de moyenne distance, qui développent des mécanismes informels de réputation permettant de limiter les risques, est décelable dans la documentation mésopotamienne (L. Graslin, *Les modes de régulation des marchands mésopotamiens au premier millénaire avant J.-C.*, p. 139-153). Enfin M.-Fr. Baslez (*Entraide et mutualisme dans les associations à l'époque hellénistique*, p. 157-168) étudie les associations des cités grecques du monde hellénistique sous l'angle de la régulation sociale. Celles-ci, même si elles ne fonctionnent pas sans tensions, voire sans violences, peuvent aussi jouer un rôle en matière d'assistance, le plus souvent à l'occasion de décès, mais aussi de procès et d'accueil (avec aménagement de locaux). Cela nécessite des moyens financiers, acquis au moyen de cotisations ou de prêts. — L'idée de régulation est liée à celle d'un équilibre, assuré sur la durée, soit par des mécanismes internes au groupe concerné, soit par un pouvoir, une autorité qui lui sont extérieurs, et qui interviennent pour éviter conflits et crises, assurer «la stabilité civique et sociale». C'est le thème abordé par les communications de la quatrième partie, intitulée «Encadrement et ordre social». La question de la législation archaïque est abordée par Fr. Ruzé (*En Grèce archaïque : la législation au secours des plus faibles*, p. 171-188). Si les cités grecques en effet ont cherché à «éviter la déchéance» des populations les plus menacées (femmes et orphelins, pauvres) par des législations adaptées, sur la famille, l'héritage, sur les dettes, il est difficile d'en mesurer la portée réelle. Une communication de Cl. Vial est centrée sur l'épiclérat (*Épiclérat, facteur de régulation sociale ?*, p. 189-194), connu pour un petit nombre de cités. Pour le monde romain, G. Fabre analyse l'évolution des cadres de la vie collective pyrénéenne, la récupération de la communauté pré-romaine sous la forme du *pagus*, et le développement des cités auquel est liée l'implantation de vastes propriétés privées. Ch. Hugoniot se pose, à propos des banquets publics africains, la question un peu formelle de la pertinence d'une «lecture purement sociologique de l'évergétisme», le corps civique restant au centre des

distributions. — L'exercice de l'autorité, qu'elle soit judiciaire, politique ou religieuse, est le sujet de la cinquième partie, «Le règlement des conflits et des désordres». Des exemples d'appels judiciaires au gouverneur de province, en Arabie et en Égypte, pour la défense de veuves et d'orphelins éclairent un aspect de sa responsabilité, déjà souligné par Cicéron (Agnès Bérenger-Badel, *Le gouverneur de province, la veuve et l'orphelin*, p. 239-250). Autre question soulevée, celle des moyens à utiliser pour endiguer l'agitation et la violence. Les sources commentées par Hélène Ménard, *Corrigere et mollire : les autorités face à l'émeute, dans le monde romain, à l'époque impériale*, p. 251-260, montrent que les détenteurs de l'autorité n'arrivaient pas toujours à mesurer à bon escient jusqu'à quel point et comment ils pouvaient choisir entre la persuasion, la parole d'autorité, et le recours à la répression. Enfin Jacques Biarne (*Coercition et punitions dans la vie monastique occidentale des origines au vi^e s.*, p. 261-271) décrit l'évolution des règles monastiques vers l'apparition d'une «sorte de code pénal, qui deviendra un pénitentiel», qui contient les germes d'une déviation vers l'enfermement non seulement de clercs, mais aussi de laïcs. — Les trois interventions groupées dans la sixième partie sous la rubrique «Des processus d'autorégulation» concernent en réalité la fonction de l'idéologie dans la régulation sociale. Stéphane Lebreton (*Les enjeux de la mémoire. Le passé dans les légendes ou les mythes de fondation : une forme de régulation sociale ? Quelques exemples pour l'Asie Mineure*, p. 303-318) analyse la réactualisation et le contrôle des mythes de fondation par les classes dirigeantes des cités, en réponse aux crises internes ou «au service du fonctionnement ordinaire de la cité». Françoise Gury (*Des héros vaincus par l'amour sur les peintures de Campanie : la régulation des rapports entre les sexes, modèle de la régulation sociale en un moment privilégié*, p. 319-346) analyse l'ambivalence des représentations de héros vaincus par l'amour. Le répertoire iconographique utilise un ensemble de conventions pour figurer cet homme dévirilisé ; aboutissement de l'échange des rôles masculin et féminin, la figure de l'hermaphrodite exprime un certain idéal de fusion sexuelle ou de retour à l'unité platonicienne de l'origine, de retour à l'âge d'or. Cependant, certaines représentations relativisent cet abandon, et le plus souvent ceux qui gardent leur *virtus* sont ceux qui sont liés à l'histoire des origines de Rome. Sur ce plan du décor domestique, la distinction entre le masculin/actif et le féminin/passif est relativisée, une nouvelle harmonie est instaurée, dans l'ambiance de paix et de prospérité apportée par l'instauration de l'Empire. La participation de personnes privées à la construction d'édifices de culte dans l'Égypte lagide, qui accompagne le mouvement d'édification de temples de tradition indigène lancé par le clergé égyptien, est, selon Christophe Thiers (*Égyptiens et Grecs au service des cultes indigènes. Un aspect de l'évergétisme en Égypte lagide*, p. 275-302), une pratique qui pallie les déficiences du clergé ou du pouvoir dans des régions comme le Fayoum, où se sont installés nombre de Grecs, et qui s'inscrit très probablement dans une tradition grecque. Des aristocrates indigènes, des militaires, quelques détenteurs de charges sacerdotales agissent en associant des membres de leur famille, s'adressant le plus souvent à des dieux secondaires égyptiens, mais aussi à Sérapis, Isis et Amon. Cette initiative privée n'a évidemment pas l'importance des grands programmes officiels. — La septième et dernière partie, «Une mobilité sociale régulée», regroupe des communications prenant en compte régulations démographiques (Jean-Nicolas Corvisier, *Régulations démographiques et régulations sociales dans le monde grec antique*, p. 349-364), ouverture de la cité aux étrangers (Thierry Piel, *Rome ville ouverte. Promotion sociale et ascension politique des étrangers dans la Rome Archaique de Tarquin l'Ancien à Appius Herdonius. L'exemple de Gnaeus Marcius Coriolan*, p. 365-388) et structures civiques d'intégration (Nicolas Tran, *Les affranchis dans les collèges professionnels du Haut-Empire romain : l'encadrement de la mobilité sociale*, p. 389-402). À partir des échantillons d'importance très inégale fournis par Athènes du v^e au iii^e s., Délos indépendante, Cyrène hellénistique et Rhodes au i^r s., le pre-

mier conclut à l'inexistence de régulations démographiques «directes» et énumère les raisons éventuelles de la disparition de familles liturgiques, soulignant la rapidité de leur cycle de renouvellement. Le second met en évidence la fermeture de l'accès aux responsabilités politiques des étrangers dans la Rome archaïque, confrontant les difficultés de Coriolan avec, d'une part l'installation réussie à Rome du Sabin Appius Claudius et de l'autre l'échec d'un autre Sabin Appius Herdonius. Le troisième souligne la trajectoire de mobilité sociale intergénérationnelle des M. M. Cornelii à Ostie : des affranchis accèdent à l'honneur d'être membres d'un collège qui ne comprend pas d'esclaves, étape d'une intégration à un ordre social accepté. — Sur un champ notionnel et chronologique aussi large, les intervenants ont proposé des analyses diverses et nouvelles, aussi bien en ce qui concerne les formes d'association, de solidarité, d'encadrement et de contrôle des individus et des groupes sociaux à différents niveaux, que celles de leur relation à l'autorité, qu'elle soit politique ou religieuse, et des normes qu'elles mettent en jeu. On regrettera cependant le peu de place réservé à un phénomène pourtant très important du monde antique, et souligné comme tel dans l'introduction, celui de l'esclavage (p. 17. Le thème plus large de la dépendance n'a pas été abordé, comme le montre l'absence du terme dans l'index terminal). Un tel angle de vue privilégie surtout les formes de la conservation des organismes sociaux et politiques. S'il a aussi permis de développer la réflexion sur les limites ou les impossibilités des régulations sociales dans une société antique, à partir d'une documentation variée et inégale, la question de la transition ou de la rupture conduisant à de nouveaux équilibres, en revanche, n'a pas été posée, excepté dans les remarques de conclusion proposées par P. Leroux (p. 405). En dépit de ces absences, il faut souligner l'intérêt de cette recherche collective de tout ce qui peut apporter une plus grande finesse dans la connaissance des sociétés antiques.

Élisabeth SMADJA.

Heinz HEINEN, *Vom hellenistischen Osten zum römischen Westen. Ausgewählte Schriften zur Alten Geschichte*. Herausgegeben von Andrea BINSFELD und Stefan PFEIFFER, Stuttgart, Fr. Steiner, 2006 (*Historia Einzelschriften*, 191), 25 × 17,5 cm, xxviii–553 p., fig., 1 carte, 1 front., 80,00 €, ISBN 3-515-08740-0.

À l'occasion de son 65^e anniversaire, les *Historia Einzelschriften* ont pris l'heureuse initiative de publier un recueil des *scripta minora* de Heinz Heinen. Né à Saint-Vith, Heinen a fait ses études à l'UCL avant d'entreprendre une brillante carrière scientifique en Allemagne. Professeur ordinaire à Trèves, il participe à de nombreux projets scientifiques internationaux et collabore activement à plusieurs revues prestigieuses, dont *Historia*. Le présent ouvrage rassemble vingt-neuf articles publiés entre 1968 et 2002, répartis dans quatre parties selon ses sujets de prédilection : l'Égypte gréco-romaine ; le royaume du Bosphore et la Mer Noire ; le christianisme et l'Antiquité tardive ; l'esclavage. On y trouve des recherches historiques : sur Mithridate VI Eupator ; l'identité discutée du père de Césarion ; les rapports politiques qu'entretenaient Rome et le royaume des Ptolémées entre 273 et 168 av. n. è. ; l'hypothèse d'une identification de Seleucus Cybiosactès (Strabon 17, 1, 11 et Dion Cassius 39, 57, 1) avec le frère d'Antiochos XIII ; – idéologiques : sur Ptolémée VIII décrit comme un dégénéré par Scipion Émilien en 139, alors qu'il s'agit plus probablement de la part de ce monarque d'une volonté de manifester son adhésion à «l'idéologie dionysiaque» ; l'introduction du culte impérial en Égypte dont le succès s'explique en partie parce qu'il reprend à son compte des pratiques ptolémaïques antérieures ; – onomastiques : sur le nom Eiras de la femme de chambre de Cléopâtre dont il n'est pas sûr qu'il soit, comme on l'a souvent pensé, d'origine juive ; – sociales : sur les rapports entre l'armée et la société dans l'Égypte hellénistique ; l'esclavage en Égypte ptolémaïque (problèmes de terminologie) ; les *serui Venerii* dont il est fait mention dans les *Verrines* ; l'esclavage au nord de la Mer Noire (état de la question) ; – papyrologiques et épigraphiques : sur *P.Oxy XII*, 1449 ; *SB III*, 6154 = *IG Fay II*, 135 ;

AÉ 1994, 1538 ; – culturels : sur les rapports entre Grecs et Égyptiens à l'époque ptolémaïque à travers l'exemple de Hérode de Pergame, fonctionnaire mais aussi prêtre d'un culte égyptien ; les rapports entre Grecs, Iraniens et Romains sur les côtes septentrionales de la mer Noire depuis le VII^e s. av. n. è. jusqu'au IV^e s. : la présence grecque dans cette région constituait le début d'un long processus qui devait mener plus tard (par le biais de la christianisation) à l'eurocéanisation de la Russie ; – philologiques : sur César (*Bell. Alex.* 78) ; Ausone (*Eph.* 8, 14-15) ; Salvien (*Gub.* 6, 72-82) ; – le christianisme : sur les persécutions de Lyon en 177 assimilées à un pogrom ; la tradition de l'invention de la croix au IV^e s. ; *les laudes regiae carolingiennes* qui pourraient avoir des origines paléochrétiennes. Par ailleurs, Heinen rend hommage à l'œuvre de Rostovtzeff dont il souligne l'importance et l'actualité pour notre connaissance de la Russie méridionale dans l'Antiquité. Enfin, il s'est également beaucoup intéressé à l'historiographie soviétique, si mal connue de ce côté-ci de l'ancien rideau de fer. L'ouvrage est fort opportunément complété par un index, ce qui devient malheureusement assez rare dans ce genre de publications.

Paul SIMELON.

Giovanni BRIZZI, *Le guerrier de l'antiquité classique. De l'hoplite au légionnaire*, Paris, Éditions du Rocher - Jean-Paul Bertrand, 2004 (L'art de la guerre), 24 × 15,5 cm, 258 p., 13 fig., 21,90 €, ISBN 2-268-05267-2.

La série «L'art de la guerre» compte jusqu'à présent seize titres qui couvrent tous les continents et toutes les époques. Trois autres ouvrages portent déjà sur l'antiquité classique: *Les Grecs et la Guerre* de Michel Debodour, *Histoire militaire des guerres puniques* et *César, chef de guerre* tous deux écrits par Yann Le Bohec. G. Brizzi avait initialement pensé rédiger un manuel d'histoire militaire romaine mais avait renoncé «en raison des dimensions qui [lui] avaient été imparties pour cet ouvrage». En expliquant qu'il «vaut mieux, dans ces conditions, procéder en quelque sorte par échantillons et suivre un fil rouge», il a choisi de laisser de coté les étapes progressives et leur contexte historique à Rome même, mais d'intégrer, en contre partie, l'art de la guerre en Grèce. L'A. n'a cependant pas réussi à masquer son projet initial : la Grèce n'occupe que 26 pages (p. 15-41) contre 209 pour Rome (p. 43-252) et la conclusion (p. 253-56) ne traite que du monde romain. Par ailleurs, le premier chapitre dédié au guerrier grec contient quelques fautes et inexactitudes. Si l'on s'en tient à l'étude sur l'armée romaine, l'ouvrage est en revanche riche en observations très intéressantes. On regrettera toutefois l'absence de renvois systématiques à la littérature moderne et aux controverses autour des différentes thématiques. Des tournures telles que «comme l'a montré une étude récente» (p. 15) sans référence à l'auteur ou «avec de Sanctis» sans référence au titre (p. 156) sont trop nombreuses et quand les renvois bibliographiques sont mentionnés, ils manquent de clarté. Ainsi il m'a été impossible de trouver le titre exacte de «Tarn (*Development* cit., en particulier p. 29)» [p. 170].

Bjørn PAARMANN.

Edward DABROWA, *Roman Military Studies*. Edited by Edw. D., Cracovie, Jagiellonian University Press, 2001 (Electrum, 5), 24 × 17 cm, 192 p., 1 pl., ISBN 83-233-1422-5.

Ce cinquième volume d'*Electrum*, édité par Edward Dabrowa et consacré aux études militaires romaines, est composé de huit articles plus ou moins longs, qui sont tous suivis d'une bibliographie, et de trois comptes rendus rédigés par E. Dabrowa. — A. R. Birley, *A Band of Brothers : Equestrian Officers in the Vindolanda Tablets* (p. 9-30), présente la prosopographie des officiers équestres qui apparaissent dans les tablettes de Vindolanda pendant la période 85-125 et qui s'appellent entre eux «frères». Il les classe en trois catégories : les cas sûrs (au nombre de vingt et un), les autres officiers possibles (ils sont treize), les cas rejetés (l'auteur en détaille un et en cite cinq). Dans un bref commentaire, il

souligne la citoyenneté récente (sous les Flaviens) d'un groupe d'officiers. Les autres viennent peut-être pour partie, comme leurs hommes, du Rhin, d'autres ont une origine italienne ou ibérique ou encore occidentale. — M. W. Baldwin Bowsky, *When the Flag Follows Trade : Metellus, Pompey and Crete* (p. 31-72), revient sur la suggestion de P. A. Brunt, faite en 1971, selon laquelle Metellus a licencié et installé des vétérans en Crète à la fin de sa campagne, des vétérans utilisés par Pompée lorsqu'il a recruté une légion pour Pharsale. Pour elle, l'onomastique montre qu'il n'y a pas vraiment de preuves d'une colonisation militaire à la fin de la conquête de Metellus. Elle souligne en revanche l'importance des intérêts commerciaux. Ce sont eux, ainsi que l'installation en Crète de commerçants romains après le déclin de Délos, qui ont donné à la Crète une population romaine susceptible d'être recrutée par Pompée. Si des vétérans de Metellus se sont installés en Crète, il s'agit de gens qui avaient des liens avec les familles qui entretenaient des relations commerciales avec l'Orient grec et la péninsule italienne, surtout la Campanie. Son étude est suivie d'un appendice prosopographique important, contenant les noms qu'elle a utilisés. — E. Dabrowa, *Les légions romaines au Proche-Orient : l'apport de la numismatique* (p. 73-85), se demande si les sources numismatiques permettent de compléter nos connaissances sur les légions romaines qui stationnaient au Proche-Orient et quelles sont les informations qu'elles fournissent. Il montre que les témoignages numismatiques sont souvent nos seules sources d'informations concernant la colonisation militaire, la dissolution des légions et les campagnes militaires et souhaite donc un catalogue de ces sources, ce qui permettrait de revenir sur de nombreuses études, dont celle concernant la pratique de la colonisation militaire. — R. Frei-Stolba, *Les témoins dans les premiers diplômes militaires : reflet de la pratique d'information administrative à Rome ?* (p. 87-109), présente trois nouveaux diplômes militaires qui comportent tous une liste de témoins. C'est pour elle l'occasion de s'interroger sur l'identité de ces témoins, leur nombre et la façon dont ils étaient choisis avant les changements apportés par la réforme de Vespasien entre 73 et 76. En annexe, elle donne en partie le texte des diplômes militaires de la première période, avec des remarques sur les témoins. — M. Sartre, *Les colonies romaines dans le monde grec. Essai de synthèse* (p. 111-152), étudie les raisons qui ont poussé les Romains à choisir ce type d'implantation «à la romaine» dans un monde grec largement urbanisé et l'évolution de ces créations dans un environnement hellénophone très majoritaire. Il y a eu de la part des autorités romaines, pour des raisons économiques, sociales et militaires, volonté de réorganiser l'espace par un apport de populations extérieures auxquelles convenait mieux la structure «colonne» que la structure «polis», mais les fondations coloniales n'ont contribué que de façon marginale à modifier le paysage urbain et culturel dans la partie grecque de l'Empire. Les colonies romaines, tout comme ce qu'elles représentaient, ont évolué, et au III^e siècle ap. J.-C., accéder au statut de colonie est pour les cités grecques un honneur comme un autre. — M. A. Speidel, *Legio operosa felix* (p. 153-156), étudie les deux épithètes attribuées à la légion IV *Scythica* dans une inscription retrouvée dans une carrière. *Felix*, qui apparaît avec Vespasien, n'a jamais été donné à cette légion, et *operosa* n'est pas particulièrement laudatif. Il s'agit sans doute ici d'un sarcasme de la part de soldats qui n'aimaient pas travailler dans les carrières et qui ont dû tailler des pierres pour construire (si l'inscription date de Vespasien) ou réparer (si l'inscription est plus tardive) le pont proche. — G. Wesch-Klein, *Der politische Hintergrund der Mission des jüngeren Plinius in Pontus (et) Bithynia* (p. 159-168), revient sur les raisons qui ont motivé l'envoi de Pline le Jeune dans la province du Pont-Bithynie. Elle reprend l'opinion exprimée déjà par O. Cuntz en 1926 : les difficultés, en particulier financières, de la province ne sont pas la seule raison. Il faut y ajouter la perspective, envisagée très tôt par Trajan, d'une guerre contre les Parthes. Pline n'était pas là pour préparer la guerre, mais pour assainir les finances des cités, afin qu'elles puissent verser leur contribution en cas de guerre, et pour éliminer les

problèmes qui auraient pu devenir gênants, toujours en cas de guerre. Dans un appendice, G. Wesch-Klein montre que tous les gouverneurs des provinces importantes pour les guerres parthiques de Trajan entre 110/111 et 114/115 sont des amis personnels ou des familiers de Trajan et appartiennent au même cercle que celui de Pline. — E. L. Wheeler, *Firepower : Missile Weapons and the "Face of Battle"* (p. 169-184), revient, pour les critiquer, sur les études menées par J. Keegan et d'autres chercheurs concernant le «visage de la bataille». À propos de la puissance de feu, il montre que les Anciens cherchaient moins à causer des blessures chez l'ennemi qu'à rendre son attaque moins efficace en le forçant à ralentir et à chercher le couvert, et que c'est à cela que se mesure l'efficacité de leurs tirs. — Les sujets abordés par ces huit articles sont très différents, même s'ils se rattachent tous, plus ou moins lâchement, aux questions militaires. Leur intérêt n'est pas non plus le même : les uns présentent une synthèse, d'autres reviennent des questions controversées, d'autres enfin présentent des pistes de recherche possibles. Ce recueil n'en présente pas moins un intérêt incontestable, dont le premier (et non le moindre) est de susciter questions et objections.

Catherine WOLFF.

Claude LEPELLEY, *Rom und das Reich in der hohen Kaiserzeit 44 v. Chr. - 260 n. Chr.* Band 2. *Die Regionen des Reiches.* Herausgegeben von Cl. L., Munich-Leipzig, Saur, 2001, 24 × 16 cm, xvi-529 p., cartes, 120,00 €, ISBN 3-598-77449-4.

En 1998 paraissait dans la *Nouvelle Clio* sous la direction de C. Lepelley le volume deux de *Rome et l'intégration de l'Empire 44 av. J.-C. - 260 ap. J.-C.* intitulé *Approches régionales du Haut-Empire romain*. Dans cet ouvrage collectif, P. Cabanes, J. Mélèze Modrzejewski, D. Nony, M.-Th. Raepsaet-Charlier, M. Sartre, P. Southern, M. Tarpin et J. Wilkert exposaient les résultats de leurs recherches sur la romanisation de l'Empire romain province par province et peuple par peuple. L'ampleur du sujet traité, l'abondance des documents analysés, la rigueur scientifique dont ils firent preuve ainsi que le caractère toujours nuancé de leurs conclusions ont immédiatement fait de ce livre remarquable un instrument de travail d'une valeur inestimable. Il est donc tout à fait compréhensible que la maison d'édition Saur ait jugé utile d'en offrir une traduction allemande (due à Peter Riedlberger) aux chercheurs d'outre-Rhin. Dans la mesure où cette édition n'apporte aucune information nouvelle, je renvoie le lecteur au compte rendu de l'original que publia L. Foucher dans *Latomus* 60, 1, janvier-mars 2001, p. 260-263. Paul SIMELON.

Marjeta ŠAŠEL Kos, *Appian and Illyricum*, Ljubljana, Narodni musej Slovenije, 2005 (Situla. Dissertationes Musei nationalis Sloveniae, 43), 24 × 17,5 cm, 671 p., 132 fig. et cartes, ISBN 961-6169-36-X.

Spécialiste slovène de l'Illyrie antique, Maryeta Šašel Kos a publié en 2005 un gros ouvrage (670 p.) intitulé *Appian and Illyricum*. Il consiste en une synthèse des travaux antérieurs et en des recherches complètes sur un sujet qui dépasse en fait largement les *Illyrica* d'Appien. En effet le texte grec de cette partie de l'œuvre d'Appien et sa traduction anglaise en regard occupent moins de trente pages de l'ouvrage de Madame Šašel Kos (p. 52 à 81). Se fondant sur l'édition Viereck-Roos (K. G. Saur Verlag, München) et ayant bénéficié des renseignements fournis par K. Brodersen qui prépare une nouvelle édition des *Illyrica*, l'auteur a voulu en fournir un commentaire aussi complet et aussi vaste que possible. C'est pourquoi elle présente d'abord, dans une longue introduction, Appien, sa vie, son œuvre, ses sources, sa méthode, en faisant la synthèse des avis des critiques modernes sur cet historien (Dobiás, 1930 ou Gowing 1992 par exemple). À la suite du texte et de sa traduction, elle procède ensuite à un commentaire géographique et historique extrêmement détaillé des trente paragraphes du texte d'Appien. Ainsi, pour le très court premier paragraphe (6 lignes de grec), nous avons un commentaire de 17 pages qui

reprend d'abord le texte d'Appien et sa présentation de l'Illyrie du point de vue géographique (*longitude et latitude*) puis compare ses données à celles des cartes anciennes, de Strabon, de Pline et de Tite-Live, avec de nombreuses références à l'abondante bibliographie moderne sur la région. Pour le paragraphe 6 (10 lignes de grec), consacré à la définition ethnologique des Illyriens, Madame Šašel Kos fournit 28 pages très riches dans lesquelles, après avoir repris les idées du texte d'Appien, elle expose les points de vue des auteurs anciens et modernes sur ce peuple, ses rapports avec les Grecs et les Romains, avant et après la conquête jusqu'à l'antiquité tardive, pour retrouver le substrat ancien masqué par les différentes invasions ultérieures. Cette méthode est appliquée naturellement aux différentes guerres décrites par Appien et je n'en donnerai qu'un exemple, celui des campagnes d'Octavien qui occupent les paragraphes 15 à 28 du texte d'Appien et près de 80 pages de l'ouvrage de Maryeta Šašel Kos. En étudiant les sources d'Appien, parmi lesquelles sans aucun doute, selon elle, les *Commentarii* d'Auguste, et en rapportant les avis modernes sur la question, l'auteur recense les forces en présence et notamment les différentes peuplades, citées ou non par Appien, engagées dans la guerre. Parmi ces peuplades, les Iapodes par exemple font l'objet d'un développement particulier qui s'appuie sur les données de Strabon, distinguant Iapodes transalpins et Iapodes cisalpins, et la localisation de Metulum, dont le siège est mentionné par Appien, est minutieusement étudiée, comme d'ailleurs la date controversée de l'expiration du triumvirat (ce qui n'a cependant qu'un très lointain rapport avec l'Illyrie). À ce propos, comme à propos des campagnes d'Octavien on peut regretter l'absence de bibliographie française (dont l'édition des livres correspondants de Dion Cassius dans la Collection des Universités de France). On notera enfin la mention de la (courte) lacune, regrettée par l'auteur, du paragraphe 28, qui aurait pu livrer encore quelques noms de peuplades... sans pour autant révolutionner l'issue de la guerre ! Le dernier chapitre de l'ouvrage (40 pages) est consacré aux mentions de l'Illyrie dans les autres œuvres d'Appien, les passages y sont cités en grec, traduits en anglais et commentés. Suivent une très abondante et très complète (malgré la réserve fort marginale émise plus haut) bibliographie de 90 pages et un index général très utile pour qui veut tout savoir sur les *Liburni* et les *liburnae* par exemple. L'ouvrage comporte en outre 132 cartes et illustrations. On l'aura compris, cet ouvrage rassemble, à partir du très court traité d'Appien, une masse impressionnante de connaissances érudites en histoire, géographie et ethnologie du passé antique d'une région encore peu étudiée spécifiquement jusqu'ici. Il est heureux que ce travail soit fait par une spécialiste slovène.

Marie-Laure FREYBURGER-GALLAND.

Cécile BERTRAND-DAGENBACH, Alain CHAUVOT, Jean-Marie SALAMITO et Denyse VAILLANCOURT, *Carcer II. Prison et privation de liberté dans l'empire romain et l'occident médiéval. Actes du colloque de Strasbourg (décembre 2000)* édités par C. B.-D., A Ch., J.-M. S. et D.V., Paris, De Boccard, 2004, Collections de l'Université Marc Bloch — Strasbourg. Études d'archéologie et d'histoire ancienne), 24 × 16 cm, 292 p., 10 fig., 45,00 €, ISBN 2-7018-0176-1.

Cet ouvrage regroupe, en trois parties (1) *formes juridiques et lieux d'enfermement*, (2) *vivre souffrir, penser en prison* et (3) *christianisme et emprisonnement* seize études, dont quatre en italien, une en espagnol. Il fait suite à un premier volume édité à Paris, en 1999 par C. Bertrand-Dagenbach, A. Chauvot, M. Matter et J.-M. Salamito, fruit d'un colloque tenu en décembre 1997 à Strasbourg, dont le sujet était la privation de liberté sous la République et au début de l'empire. — La première de ces études, signée de B. Santalucia, qui analyse *La situazione patrimoniale dei deportati in insulam*, critique l'exposé de Mommsen sur ce sujet. La confiscation des biens (*publicatio bonorum*) ne fut associée à l'exil (*interdictio igni et aqua*) que secondairement. À l'origine les *interdicti* gardaient leur patrimoine intact et le transféraient dans leur nouveau séjour. L'impossibilité de tes-

ter finit par être cependant l'un des effets de *l'interdictio igni et aqua* ainsi que de la *deportatio* (qui limite le nombre des endroits où peut résider le proscrit : ce sont généralement des îles) et ne se confond pas avec la *relegatio*, où l'on assigne le condamné à résidence (réformes d'Auguste et de Tibère). — H. Hutzinger, dans *Incarcération et travaux forcés*, place les travaux forcés, sur l'échelle des sanctions (*opus publicum*), entre la mise au ban de la cité et la torture (travaux forcés dans les mines, *metallum*). Les *uinacula* (habituellement «entraves», *compedes*) sont infamans et constituent une peine à part. Description des prisons d'Albe et de Rome, *Tullianum*. — A. Chauvet, dans *La détention chez Ammien Marcellin, Images littéraires et problèmes juridiques*, étudie l'expression ambiguë *poenalia claustra* (détention pénale ? préventive ?) et campe les portraits de Constance II, «geôlier d'un empire enchaîné», et de *Paulus Catena*, Paul «la Chaîne», antithèses de Julien. — A. Marcone, *La carcerazione nell'Egitto tardoantico*, exploite principalement des *papyri* égyptiens. Sous l'influence de l'Église, après avoir été le lieu de la détention préventive, la prison devient le lieu où l'on purge une peine. Les femmes, impliquées fortement dans la gestion des domaines agricoles, peuvent encourir elles aussi des peines de prison (*P. Abinn.*), pour des dettes ou des impôts impayés, éventuellement à la place de leur mari. Ce sont ou des unités militaires ou l'administration civile qui interviennent pour rechercher les coupables, ou même des *leptopiastai*, milices paramilitaires (= «chasseurs de brigands»). Divers documents donnent des indications sur la *uexata quaestio* des prisons privées, fournissent des listes de prisonniers, les registres des cautions. On appréciera cette étude entre autres pour sa richesse en exemples et en citations. — M. Matter, *Libanios et les prisons d'Antioche*, se livre à l'analyse des discours 33 et 45 de Libanios ; ce païen, sans jamais s'en prendre à Théodore dont il vante l'humanité, dénonce la cruauté du personnel administratif, la mauvaise tenue des prisons... et appelle, semble-t-il, à une réforme du système pénitentiaire. L'auteur rassemble les renseignements généralement maigres dont nous disposons sur l'emplacement des prisons d'Antioche, sur leur dramatique insuffisance... Surtout il commente la bordure d'une grande mosaïque trouvée à Yakto et publiée en 1934 qui représente peut-être, en une sorte de plan illustré et dans la mesure où elle est conservée, les monuments d'Antioche et de Daphné, c'est-à-dire la ville antique. — A. Lovato, *Sulla Novella 134 di Giustiniano*, commente les treize chapitres de ce texte juridique dont les lignes de force sont la réforme de l'administration, la punition de crimes privés, la sanction du divorce, très difficile à obtenir, celle de l'adultère : A. L. constate que la peine de la femme adultère (son enfermement dans un couvent) est conçue de telle façon que le mari puisse reprendre sa femme s'il le désire et que le retour à l'ordre soit facilité au maximum. — G. Traina propose une étude très erudite sur «*La Forteresse de l'Oubli*», célèbre prison du Xusistan (Susiane), à l'intérieur de la Médie, où ont été inventées des tortures raffinées et où furent enfermés au secret rois et princes dont il était interdit même de prononcer le nom. — P. Pavon, dans un exposé solidement construit, *Las «poenae carceris» durante el siglo IV*, décrit l'évolution de l'expression *poenae carceris* (d'abord «compensation accordée à la victime», puis «sanction imposée au coupable», *poenae* signifiant «souffrances»), analyse brièvement les écrits de Libanios réclamant l'amélioration du sort des prisonniers, traite des souffrances physiques et morales et signale l'institution d'une *uelox poena*, cour de justice expéditive, destinée à supprimer l'attente interminable du jugement pour certains procès. — É. Wolf, *Poeta inclusus: le cas de Dracontius*, tente d'élucider les deux incarcérations de Dracontius et traque pas à pas l'inspiration ovidienne chez le poète dans une page d'une précision très convaincante. — On trouvera dans *Captivité et liberté chez Boèce d'après la Consolation de la Philosophie*, de V. Zarini, une brève biographie du poète qui, né dans une famille prestigieuse et devenu *magister officiorum*, est démis de ses fonctions brutalement, incarcéré pour un crime inconnu, proscrit et condamné à mort. Dans sa prison, le poète dialogue avec «Philosophie» sur la captivité physique et morale,

énonçant des idées plus proches de la pensée platonique, cicéronienne ou augustinienne que des convictions chrétiennes qui sont pourtant celles de sa famille. — C. Bertrand-Dagenbach, dans *La liberté dans la prison*, oppose le Socrate du Phédon (qui refuse de s'évader pour rester libre), à son pitoyable pastiche des *Métamorphoses* d'Apulée. Elle exprime l'horreur qu'inspire à tout Romain la perte de la liberté (ainsi Pétrone, qui «met en scène» son suicide). Elle souligne ce que doivent à Socrate, et à Boèce plus qu'à Rome la pensée chrétienne et l'hagiographie des martyrs. — Pour B. Morel, *La prison et son image en France du XIII^e au XV^e siècle*, la prison a servi à cette époque, outre à punir les criminels de droit commun, à écarter provisoirement d'importants et encombrants personnages. On distingue du cachot banal («chartre» = *carcer*) le cul de basse fosse, qui n'a qu'un seul accès, au sommet, sans air ni lumière : les sources de B. Morel sont les écrivains (J. Régnier, François Villon), mais aussi les enluminures du Moyen-Âge dont elle nous propose plusieurs belles reproductions. — Selon J. M. Salamito, *L'expérience carcérale de l'apôtre Paul et l'invention de la souffrance chrétienne*, la pensée antique estimait que la souffrance était un châtiment divin. Paul la valorise, pour la première fois dans l'histoire de la pensée : il définit ses amis détenus comme «prisonniers de guerre», tandis que lui n'est que le «captif de Jésus Christ» (*desmios Christou Iēsou*). — J. M. Prieur, *La prison et l'emprisonnement dans les Actes apocryphes des Apôtres*, s'intéresse aux *Actes* d'André, de Jean, de Paul, de Pierre et de Thomas, considérés «pour l'essentiel comme des textes de fiction», mais qui renseignent sur l'univers carcéral (emprisonnement, torture etc.) et l'idéologie de leur temps (le lieu de souffrance et de ténèbres devient lieu de joie et de lumière). L'image de Socrate est très présente dans les *Actes d'André* (André est le nouveau Socrate) ; elle l'est moins dans les *Actes de Thomas*. L'image de la prison se transforme ; les personnages y vivent comme le moine dans sa cellule, «la prison est une Église du dieu vivant». — Y. Rivière, *L'État romain, les chrétiens, la prison, lecture élargie d'un fragment de loi daté du 30 juin 320*, dans une étude ample et riche, analyse les textes législatifs de Constantin et de ses successeurs (protection des condamnés, devoirs des geôleurs, fréquentation des incarcérés...) Il s'inspire de deux sources : 1) la littérature martyrologique ; 2) la législation conservée au Digeste et les textes du code justinien. Il constate que les prisons où ont souffert des chrétiens deviennent des lieux de culte, lieux d'initiation spirituelle, mais aussi lieux de mémoire. Une loi «illégale» de Licinius, entre autres cruautés, punit les visiteurs des prisons des mêmes peines que ceux qui sont incarcérés. Les mesures prises par les empereurs (lutte contre la corruption, les sévices, libérations annuelles — même si elles suivent le calendrier chrétien...) ne relèvent probablement pas d'une influence chrétienne. — Pour V. Neri, *Chiesa et carcere in eta' tardoantica*, on peut analyser la prison, d'une part comme instrument de répression d'un pouvoir hostile aux chrétiens ; de l'autre comme institution concrète et historique. La libération de Pierre, celle de Paul et de Silas (dans les *Actes des Apôtres*) dont les chaînes se rompent spontanément ont servi de modèle à beaucoup de vies de saints. On notera que ces libérations miraculeuses ne dépendent pas de la moralité des incarcérés qui en sont bénéficiaires ; que, par ailleurs, les gens redoutent la justice d'état et préfèrent l'intervention des prêtres et des évêques. — Cet ouvrage est clair, soigneux, divers. Il est enrichi d'*indices pratiques* (sources anciennes : littéraires, juridiques, papyrologiques ; mots grecs, latins), d'une dizaine de planches. Évidemment on trouvera dans plusieurs des articles des développements identiques sur les souffrances des prisonniers, le manque d'air et de lumière, la mauvaise hygiène des prisons, les tortures etc. Grâce à la diversité de ces approches, il réussit à rendre sensible une évolution dans le domaine législatif (réformes carcérales), dans le domaine conceptuel (passage de la notion de prison préventive à celle de prison-sanction), dans les relations avec le christianisme (prison des saints devenue lieu de joie et de lumière, petite église)...

Bernadette LIOU-GILLE.

Arnaldo MARCONE, *Di Tarda Antichità. Scritti scelti*, Florence, Le Monnier, 2008 (SUS-MA, 6), 24 × 17,5 cm, x-257 p., fig., 19,00 €, ISBN 978-88-00-20794-2.

Vingt articles et sept comptes rendus sont ici réédités, avec de rares corrections ou mises à jour. L'accent est mis sur la coexistence d'éléments païens et chrétiens tandis que l'Antiquité tardive est présentée comme une période où le monde social et politique a évolué, où l'individu manifeste une nouvelle sensibilité. L'empereur Julien, Symmaque, Stilicon, Ausone, Paulin de Pella, Constantin, saint Augustin, Orose et l'*Histoire Auguste* sont ainsi mis tour à tour à l'honneur, parfois au cours de plusieurs contributions. Bien que l'historiographie ne constitue pas le centre d'intérêt de ce recueil, on ne peut en écarter certains éléments : ce n'est pas par hasard que la *Moselle*, tout d'abord *locus amoenus*, devient *invidus amnis* (p. 80). L'autobiographie devient-elle un genre très à la mode ? C'est là un des «ils rouges» de ce livre, comme on le voit notamment dans l'intérêt porté aux *Confessions* de saint Augustin par Paulin de Pella (p. 88 entre autres) ainsi qu'à divers recueils de *Correspondances*. Chaque étude constitue un ensemble en soi, avec sa propre bibliographie en note. Il n'y a donc pas de conclusion tandis qu'un index, bref mais utile (p. 255-257), aide le lecteur à voir les liens entre divers articles. Pol TORDEUR.

Dietrich BOSCHUNG und Werner Eck, *Die Tetrarchie. Ein neues Regierungssystem und seine mediale Präsentation*, Herausgegeben von D. B. und W. E., Wiesbaden, L. Reichert, 2006 (ZAKMIRA-Schriften 3), 24 × 17 cm, 419 p., fig., cartes, 39,90 €, ISBN 3-89500-510-X.

Questo volume, che raccoglie i contributi di un convegno svoltosi nell'Università di Colonia il 13 e 14 febbraio del 2004, presuppone una problematica originale e moderna rispetto a una questione di notevole rilievo : come i mezzi di comunicazione antica abbiano recepito e trasmesso al pubblico le trasformazioni introdotte nell'organizzazione dello Stato romano da parte di Diocleziano. Si tratta, ovviamente, di propaganda, ma non solo, dal momento che i cittadini dovevano essere in grado di ricevere, in modo sintetico ed efficace, il tema forte che era alla base di un'ardita riforma istituzionale: il passaggio alla tetrarchia, un sistema di governo che presupponeva due imperatori e due vice destinati a subentrar loro. L'enfasi data alla *concordia* a livello figurativo ha un esito sorprendente (a quest'argomento è dedicato specificamente il saggio di D. Boschung, *Die Tetrarchie als Botschaft der Bildmedien. Zur Visualisierung eines Herrschaftssystems* ; per l'aspetto più strettamente propagandistico e ideologico si veda quello di P. Brosch, *Zur Präsentation der Tetrarchie in den Panegyrici Latini*). Nel corso del tempo i singoli tetrarchi tendono sempre più spesso a essere rappresentati con sembianze quasi identiche : i loro ritratti perdono progressivamente i tratti individuali. Tra le tante rappresentazioni della *concordia* tetrarchica la più famosa è probabilmente quella del gruppo in porfido che è inserito sul fianco meridionale della basilica di san Marco a Venezia. L'identità delle due figure che abbracciano le altre due è pressoché perfetta. Esse possono essere identificate solo sulla base del significato complessivo che si attribuisce al gruppo nel quale sono chiaramente i due Augusti che abbracciano i due Cesari. Anche la barba, visibile solo sul volto dei primi, non è un elemento individualizzante ma un simbolo di rango, di precedenza gerarchica. L'esaltazione della concordia è funzionale allo scongiuramento del pericolo maggiore per la stabilità dello Stato : l'usurpazione militare. — I saggi fondamentali rispetto al tema del convegno sono quelli di W. Eck (*Worte ohne Bilder. Das Herrschaftskonzept Diocletians im Spiegel öffentlicher Monuments*) e di H. von Hesberg (*Residenzstädte und ihre höfische Infrastruktur- traditionelle und neue Raumkonzepte*). In particolare il contributo di quest'ultimo si segnala per una raccolta e una puntuale interpretazione degli elementi caratterizzanti le residenze imperiali tetrarchiche che risulta di grande utilità. E' interessante come la politica edilizia di Massenzio si distingua proprio per essere cen-

trata su Roma e, dunque, si connoti per una ideologia che si può considerare “antitetrarchica” (così V. Oenbrink, *Maxentius als conservator urbis sue. Ein antitetrachisches Herrschaftskonzept tetrarchischer Zeit*). — Alcuni contributi meritano considerazione perché raccolgono e analizzano classi specifiche di materiali. Si segnalano : W. Thiel, *Die ‘Pompeius-Säule’ in Alexandria und die Viersäulenmonumente Ägyptens. Überlegungen zur tetrarchischer Repräsentationskultur in Nordafrika*, che si occupa di problemi di rappresentazione tetrarchica in un’area delimitata, l’Africa ; W. Weiser, che prende in esame le monete e i medaglioni (*Die Tetrarchie – Ein neues Regierungssystem und seine mediale Präsentation auf Münzen und Medaillons*) ; P. Weiß, che studia i sigilli in piombo (*Die Tetrarchie in Bleisiegeln der Reichsverwaltung*). Si aggiunga la puntuale analisi che K. Maresch fa del modo in cui i papiri di età tetrarchica presentano gli imperatori (*Die Präsentation der Kaiser in den Papyri der Tetrarchenzeit*) e quella di S. Corcoran sulla legislazione imperiale (*The Tetrarchy : policy and image as reflected in imperial pronouncements*). — In realtà, se si prescinde di raffigurazioni ideologicamente forti, come quella dell’arco di Galerio a Salonicco, è difficile parlare di “arte tetrarchica” in senso proprio. Si deve osservare come i temi dell’arte ufficiale tetrarchica non sembrino aver avuto un’effettiva risonanza nell’arte privata contemporanea : queste sono le conclusioni di K. Sporn, *Kaiserliche Selbstdarstellung ohne Resonanz ? Zur Rezeption tetrarchischer Bildsprache in der zeitgenössischen Privatkunst*. — Completano opportunamente il volume il saggio introduttivo di H. Leppin sugli studi recenti sulla tetrarchia (*Zur Geschichte der Erforschung der Tetrarchie*) e di H. Brandt sulla tetrarchia nelle fonti letterarie del IV secolo (*Die Tetrarchie in der Literatur des 4 Jhs. n. Chr.*).

Arnaldo MARCONE.

Marilena AMERISE, *Il battesimo di Costantino il Grande. Storia di una scomoda eredità*, Stuttgart, Fr. Steiner, 2005 (Hermes. Einzelschriften, 95), 24 × 17 cm, 177 p., ISBN 3-515-08679-X.

L’histoire nous apprend que Constantin, se rendant sur le front perse, mourut le 22 mai 337 dans les parages de Nicomédie, après avoir reçu le baptême des mains de l’évêque du lieu, l’arien Eusèbe. Quand son homonyme de Césarée relata la vie du défunt, il maintint le cadre spatio-temporel mais gomma les allusions à la guerre prochaine ainsi que le nom du baptiste : son propos était, à l’écart des débats doctrinaires, d’insister sur le désir de l’Empereur d’accéder au sacrement dans les eaux du Jourdain, en sorte que cet acte, point culminant de son existence, lui permit de s’éteindre en parfait chrétien, nécessairement libéré de toute souillure passée ou à venir. Effectivement, Eusèbe de Nicomédie, aussi puissant que défavorable aux décisions de Nicée, s’empara très vite du siège de Constantinople et déjà, à en croire le dissident Philostorge, qui soutient la thèse de l’empoisonnement, il aurait disposé directement du testament de Constantin. C’est donc l’ombre qui pouvait être portée sur la fin du règne. Aussi Rufin préfère-t-il ne pas s’attarder sur le baptême, à l’inverse de Jérôme qui dès sa «Chronique», en 380, écrivait explicitement : *Constantinus extremo uitiae suae tempore ab Eusebio Nicomedensi episcopo baptizatus in Arrianum dogma declinat*. Alors qu’Athanaïse, par opposition à Constance II, offrait une image positive de son père, que, de son côté, Hilaire de Poitiers identifiait Constantin à Abraham, qu’Ambroise, enfin, ne voyait aucune contradiction entre la conversion et une purification sacramentaire accomplie à l’article de la mort, Jérôme considère les hérétiques Constance II et Valens comme les bénéficiaires du retour symbolisé par les captations d’Eusèbe de Nicomédie ; il ne sera pourtant pas suivi par Sulpice Sévère, Orose, Augustin, lesquels préféreront se taire. En Orient, si Socrate et Sozomène connaissent la *Vita Constantini* et s’alignent sur elle pour ne pas évoquer la présence de l’évêque nicomédién, Théodore réussit à combiner l’activisme du prélat arien et l’indéfectible orthodoxie de celui qui rêvait du Jourdain. Malgré les pressions dudit Eusèbe, affirme-t-il, et ses tentatives de le convaincre du contraire, «Constantin ordonna que le grand

Athanase revint à Alexandrie». Allant plus loin, *ca* 480, Gérase de Cyzique avançait que le baptême était l'œuvre d'un nicéen. Il n'y avait plus désormais de problème. — Cependant, aux alentours de 473, s'ébauchait une première approche des *Actus Sylvestri*. Selon ce texte, à l'évidence diffusé avant 494 / 498, Constantin, atteint par la lèpre *post* 324, aurait reculé devant le bain de sang proposé pour le guérir par les *pontifices Capitolii*. Sur la suggestion de Pierre et Paul apparus en songe, il serait alors allé au Mont Soracte, le refuge du pape Sylvestre contre les persécutions, d'où un baptême au Latran, un retour immédiat à la santé et, en marque de gratitude, une reconnaissance de l'évêque de Rome comme chef de la Chrétienté. Devant l'alternative, certains, en Occident, aménagent l'épisode de Nicomédie, en échangeant les rôles de Constantin et de Constance II ; par d'autres, tel Cassiodore, fut adopté le compromis élaboré par Théodore. Il n'empêche que, grâce au *Liber pontificalis*, la légende sylvestrienne faisait son chemin. Elle rencontra toutefois les effets d'une contre-propagande païenne remontant à Julien l'Apostat : celui-là soutenait que, pas plus que la peste, n'étaient éliminés par l'eau baptismale les «crimes inexpiables» que constituait l'exécution de Crispus et de Fausta. Zosime, à l'orée du VI^e s., optant pour la même problématique avec de nouveaux interlocuteurs, Sopatros et Ossius, bloquait implicitement en cette année 326 une conversion et un baptême que, pour sa part, l'Église officielle plaçait respectivement en 312 et en 337. Sans que l'interférence soit claire, il reste que les «Actes de Sylvestre» et Zosime se focalisent ainsi sur un moment identique dans la vie de Constantin. Indiquant seulement les pistes que présente en outre la Syrie de Malalas, de Jacques de Sarug, de Zaccharias le Rhéteur, l'Auteur conclut sur la centralité de Rome véhiculée par ses évêques jusqu'à ce que le pape Adrien I^{er} en 787, fasse insérer les *Actus* dans le second concile de Nicée. La *Chronographia* de Théophane le Confesseur, au début du IX^e s., entérinera dans l'Empire byzantin l'authenticité du récit d'Occident. Il faudra attendre Lorenzo Valla, puis Luther pour que soit réhabilitée la réalité de l'événement de Nicomédie. Sont adjoints deux appendices à cette claire monographie: l'un reconstitue le chapitre 57 de la *Vita Constantini*, l'autre recense les baptêmes impériaux de Constant à Théodose II, en déduisant l'évolution qui se dégage des diverses circonstances.

Jean-Pierre CALLU.

Roberto MENEGHINI et Riccardo SANTANGELI VALENZANI, *Formae Urbis Romae. Nuovi frammenti di piante marmoree dallo scavo dei Fori Imperiali*, a cura di R. M. e R. S. V., Rome, «L'Erma» di Bretschneider, 2006 (Bullettino della Commissione archeologica comunale di Roma. Supplementi, 15), 29 × 22 cm, 212 p., fig., cartes, 140,00 €, ISBN 88-8265-405-6.

Les fouilles entreprises depuis une dizaine d'années dans la zone des *fora* impériaux modifient et complètent dans une large mesure notre connaissance de cette région à travers les âges. Les recherches ont permis la mise au jour de nouveaux fragments de la *Forma Urbis* accrochée par Septime Sévère au mur extérieur de la *Bibliotheca Pacis*, et d'autres appartenant à des plans antérieurs. Une journée d'étude leur a été consacrée à l'Institut allemand de Rome, en mars 2004, et ce volume en réunit les contributions. — La première fournit le catalogue des vingt-six fragments appartenant à la *Forma* sévérienne retrouvés en 1998-2002, auxquels sont venus s'ajouter sept autres en 2005 ; dix documents de provenances diverses, de Rome, de provenance inconnue, de la nécropole de Porto, de l'église San Secondo à Ameria, en Ombrie, font également l'objet d'une notice. Les entrées ont été rédigées par Elisabetta Bianchi, Monica Ceci, Antonella Corsaro, Stefania Fogagnolo, R. Meneghini et Beatrice Pinna Caboni (p. 13-39, 50 fig.). — Laura Ferrea, *Documentare la Forma Urbis marmorea* (p. 41-51, 13 fig.), rappelle l'évolution de l'analyse du plan, depuis le XVI^e siècle jusqu'à la numérisation de la totalité des fragments par les soins de l'Université de Stanford, thème dont traitent plus en détail David Koller et Marc Levoy, *Computer-aided Reconstruction and New Matches in the Forma*

Urbis Romae (p. 103-125, 29 fig.) : les résultats obtenus sont disponibles sur le site <<http://formaurbis.stanford.edu/index.html>>. R. Santangeli Valenzani, *Distruzione e dispersione della Forma Urbis severiana alla luce dei dati archeologici* (p. 53-59, 5 fig.), met en lumière les temps et les modes du démantèlement du grand plan sévérien : après un incendie, peut-être celui dont Procope s'est fait l'écho, avec l'abandon consécutif du Temple de la Paix, la spoliation de la plus grande partie de la paroi doit être liée à l'activité édilitaire de la première moitié du ix^e siècle, date suggérée par le nombre de tessons de céramique présents dans les déblais contenant les débris récemment retrouvés. L'histoire des recherches est également abordée par Tina Najbjerg et Jennifer Trimble, *The Severan Marble Plan since 1960* (p. 75-101, 9 fig.). Parmi les noms qui balisent l'évolution de la spécialité émergent ceux des pionniers, G. Caretoni, A. M. Colini, L. Cozza, G. Gatti et E. Rodríguez Almeida, dont les travaux fondateurs sont scrutés. Ce compte rendu se penche en particulier sur les méthodes adoptées pour rapprocher les fragments et restituer la carte par l'image, procédés qui ne sont pas exempts de conséquences sur les interprétations proposées et sur le devenir des recherches. Ces pages précieuses sont dotées d'une riche bibliographie qui dépasse le cadre annoncé, 1960-2005. — Plusieurs contributions plus ponctuelles se penchent sur des monuments dont l'étude des nouveaux fragments a contribué à améliorer la connaissance. Les fouilles ont éclairé l'articulation du temple de la Paix proprement dit, qui n'était jusqu'ici connue que par deux fragments de la *Forma* (15 a-b). St. Fogagnolo, *Lo scavo del Templum Pacis : concordanze e novità rispetto alla Forma Urbis* (p. 61-74, 10 fig.), met en évidence ces apports. Outre une définition des phases édilitaires post-antiques, on notera la mise au jour d'un podium haut d'1 m 80, sur lequel reposait la base de la statue de culte, massif de 3 m 81 x 3 m 25 et d'au moins 3 m 85 de haut, en briques et originellement revêtu de plaques de marbre. De part et d'autre et légèrement à l'avant de la base, étaient insérés deux blocs de travertin, percés chacun d'une cavité destinée à recevoir un élément vertical qui supportait peut-être, estime l'auteur, des trophées ou des éléments du butin arraché au temple de Jérusalem. Trois bassins contigus (auxquels trois autres devaient répondre de l'autre côté de la base, au-delà de la limite de la fouille) bordaient le podium. La base de la statue, le mur du podium et le pavement en *opus sectile* qui s'étend au-delà correspondent aux importants travaux de restauration réalisés par Septime Sévère, suite à l'incendie de 192. Le schéma et l'articulation du forum et du temple sont alors mis en relation avec des exemples provinciaux proches : la bibliothèque d'Hadrien à Athènes, le forum de Tarragone, le sanctuaire du Cigognier à Avenches. Quelques lignes sont enfin consacrées à la campagne de fouilles de 2005. — Paola Ciancio Rossetto, *Il nuovo frammento della Forma severiana relativo al Circo Massimo* (p. 127-141, 11 fig.), revoit d'abord la manière dont le cirque est figuré sur l'ensemble des fragments jusqu'ici identifiés, et la met en parallèle avec l'image des autres édifices de spectacle. Le nouveau fragment montre, longeant le cirque du côté du Palatin, une voie peinte en rouge. Cette caractéristique invite à s'interroger sur l'interprétation à lui donner : témoignage de la polychromie originelle du plan ou volonté de mettre en évidence un élément particulièrement important de la topographie de Rome ? L'absence de toute autre présence de couleur reconnue sur la *Pianta Marmorea* amène l'auteur à rejeter la première hypothèse, suivant en cela l'observation d'A. M. Colini, malgré une réflexion incidente de G. Gatti (toutes deux dans l'édition de 1960). Différentes hypothèses avancées (*pomerium*, *via triumphalis*, *decumanus* reliant les voies consulaires *Appia* et *Latina*) sont aussitôt repoussées, au bénéfice de celle qui y voit la matérialisation de la limite entre les régions augustéennes x (*Palatium*) et xi (*Circus Maximus*). Séduisante, cette supposition demande toutefois une confirmation que seuls pourraient apporter d'autres tracés semblablement colorés. — La topographie de l'Aventin est loin d'être assurée : ainsi, la localisation des temples voisins de Minerve et de Diane, qui apparaissent sur les fragments 22-22a, a-t-elle fait l'objet de propositions

diverses. Paola Quaranta, *La Forma Urbis marmorea come strumento di verifica della topografia di Roma antica : il caso di Diana in Aventino* (p. 143-156, 12 fig.), reprenant cette problématique, montre que les fragments 22-22a et 21 ont été abusivement considérés comme appartenant à deux plaques contigües, comme le prouvent les axes directeurs dont la carte archéologique de la colline fournit l'orientation. Il convient de faire pivoter le groupe 22-22a pour mettre les temples qui y figurent en conformité avec les alignements. C'est peu avant la rencontre des actuelles via di S. Sabina et via di Valle Murcia, qu'il faudra en chercher les vestiges, ceux du temple de Minerve sous les bâtiments de la congrégation des sœurs camaldules, ceux du temple de Diane dans le parc de San Alessio. Cette restitution toutefois, l'auteur le reconnaît, se heurte à deux obstacles. Les fragments 22 et 21 étaient considérés comme les bords de deux plaques, ce qui n'est plus le cas : P. Quaranta rappelle cependant que des traits de scie nets ne sont pas nécessairement originaux, qu'ils proviennent parfois de remplois, ce qui paraît bien être le cas ici. L'autre difficulté dérive de la position renversée que prend alors une inscription : on ne peut que constater la chose. — Le forum d'Auguste est reproduit sur le fragment d'une autre carte, découvert en 1999 dans le temple de la Paix. La gravure est incomplète : R. Meneghini, *La nuova Forma del Foro di Augusto : tratto e immagine* (p. 157-171, 11 fig.), en étudie l'échelle, met en évidence les erreurs de détail qui s'y manifestent, détermine les dimensions originelles de la plaque (trouvée en remplacement) (120 × 120 cm) et montre qu'il s'agit de la copie d'un document (sans doute cadastral), copie destinée à être affichée sur une paroi, à hauteur d'homme. Cette dalle appartient à une série de plans de monuments spécifiques, à dater à la charnière des I^e et II^e siècles de notre ère. Le relevé de l'extrémité nord de l'exèdre orientale est conservé. Elisabetta Carnabuci, *La nuova Forma del Foro di Augusto : considerazioni sulle destinazioni d'uso degli emicicli* (p. 173-195, 14 fig.), revient sur la fonction des hémicycles, dont les fouilles récentes ont montré qu'elles étaient à l'origine au nombre de quatre, les deux méridionales, plus petites, ayant été détruites respectivement lors de l'érection du forum de Nerva, puis de celui de Trajan. Leur rôle dans l'administration de la justice se trouve confirmé. Les absides septentrielles étaient le siège, l'une, du tribunal du préteur urbain, l'autre, du préteur pérégrin, comme en témoigne l'indication, sur le plan, de bases destinées à supporter des statues, celles-là mêmes mentionnées sur les tablettes juridiques de Pompéi et d'Herculaneum (citées en appendice, p. 193-195). On situera maintenant ces statues devant les colonnes du portique et non plus entre elles. Quant aux absides méridionales, elles étaient destinées à recevoir les archives des procès. Élargissant son propos, E. Carnabuci émet quelques réflexions relatives à l'exèdre sud-occidentale de l'enceinte extérieure des thermes de Trajan. On y reconnaît habituellement une bibliothèque ou un *auditorium*. L'édifice flavien sous-jacent récemment découvert, dont un des murs était décoré de la représentation peinte d'une ville, a été identifié par plusieurs chercheurs comme le siège de la Préfecture urbaine. Englobé dans le cryptoportique des thermes, il demeura accessible, bien que certains de ses murs fussent obturés. Mais c'est l'exèdre qui remplit dorénavant le rôle de dépôt des archives, tandis que les édits préfectoraux étaient affichés dans la *porticus thermarum Traianarum*, dont les colonnes ont été, elles aussi, récemment remises au jour. — M. Ceci, *Una Forma privata dal Foro di Nerva* (p. 197-200, 1 fig.), commente un fragment trouvé en remplacement dans la couche de mortier sur laquelle repose le pavement du forum de Nerva. Contrairement à l'éditeur du document, E. Rodríguez Almeida, qui songeait à la cour intérieure d'un édifice privé, M. Ceci reconnaît une construction du type des *horrea*, bordée, sur deux côtés, de *tabernae* ouvrant sur des portiques. Les inscriptions subsistantes permettent d'intégrer le document parmi ces copies privées de relevés cadastraux que faisaient réaliser les particuliers pour attester l'étendue de leur propriété. — Cet ouvrage met en évidence l'importance et la richesse des fouilles de la via dei Fori Imperiali. La prise en compte des fragments qui en sont issus force à poser un regard neuf

sur ceux précédemment connus et à revenir sur nombre de points que l'on croyait acquis. Certes, les hypothèses ne manquent pas et la démarche est parfois subtile. Mais le résultat est passionnant et fécond, et la poursuite de ces études magistrales est attendue avec impatience.

Jacques DEBERGH.

Annie SARTRE-FAURIAT, *Les voyages dans le Hawran (Syrie du sud) de William John Bankes (1816 et 1818)*, Bordeaux et Beyrouth, Ausonius et Institut Français du Proche-Orient, 2004 (Ausonius Mémoires, 11 et IFPO. Bibliothèque archéologique et historique, 169), 29 × 22,5 cm, 331 p., nombr. fig., XX pl., 2 cartes, 72 €, ISBN 2-912738-31-8 et 2-910023-39-7.

Par cette édition complète de l'exceptionnelle documentation graphique réunie par William John Bankes (1786-1855) au cours de ses deux voyages dans le Hawran, Madame A. Sartre-Fauriat, professeur d'histoire ancienne à l'Université d'Artois, fait la magistrale démonstration de l'intérêt des travaux historiographiques pour la recherche contemporaine. En effet, son ouvrage révèle le dossier constitué en Syrie par le voyageur britannique, et conservé en son château de Kingston Lacy, où Norman N. Lewis, chercheur spécialiste de l'Orient contemporain, en fit la découverte fortuite en 1987. Depuis le legs de la propriété au National Trust en 1992, les documents, composés d'aquarelles, de copies d'inscriptions et de notes, sont conservés aux Archives du comté de Dorset à Dorchester. La qualité des travaux réalisés par Bankes et les informations, qu'ils apportent sur des monuments et des sites aujourd'hui en partie disparus, ont convaincu de la nécessité d'une publication complète. C'est en 1815 que William John Bankes, propriétaire terrien et membre du Parlement, entame en Orient un séjour de cinq années, dont deux passées en Égypte, où il fait la connaissance de J. L. Burckhardt (1784-1817) et de L. Linant de Bellefonds (1799-1883), organisant avec ce dernier un voyage au Soudan et prélevant l'obélisque de Philae qui orne encore le parc de Kingston Lacy. Il consacre les trois années restantes à l'exploration de la Palestine, de la Syrie, de Chypre, de l'Asie Mineure et de la Grèce. Il est l'un des premiers voyageurs européens à se rendre dans le Hawran, où J. L. Burckhardt l'a précédé en 1810 et 1812 ; c'est d'ailleurs muni des informations que l'explorateur suisse lui fournit, qu'il accomplit ses deux voyages au printemps 1816 et au début de l'année 1818. Il est accompagné d'un compatriote britannique rencontré à Jérusalem, James Silk Buckingham, qui tient le journal de l'expédition alors que Bankes réalise dessins et relevés d'inscriptions. Cette répartition des tâches entraînera le conflit entre les deux hommes au moment de publier et explique que le dossier composé par Bankes soit resté inédit. Sa connaissance du grec ancien permet à Bankes d'écouter des relevés précis et exacts des inscriptions, alors que ses remarquables qualités de dessinateur confèrent à ses croquis une valeur documentaire exceptionnelle. Les 119 feuillets de ce dossier, correspondant pour une moitié à des brouillons et des esquisses exécutés sur le terrain et pour l'autre moitié à des documents achevés, aquarellés et pourvus de légendes, sont systématiquement présentées avec transcription, traduction et reproduction de l'original en un catalogue qui constitue la première partie de l'ouvrage. Le «commentaire des feuillets site par site» par ordre alphabétique, renforcé par les photographies réalisées par l'auteur, rend compte de l'état actuel des monuments relevés dans les cinquante-huit villages signalés, fournissant aux archéologues une riche documentation sur l'urbanisme et l'architecture du Hawran antique. Non seulement cette publication apporte une contribution importante à la recherche sur la Syrie antique, mais elle rend justice à W. J. Bankes qui retrouve sa place parmi les premiers et les plus grands «inventeurs» de l'Orient, aux côtés des voyageurs et savants qui, à partir de 1850, s'engageront à sa suite dans l'exploration du Hawran.

Ève GRAN-AYMERICH.

Monica PUGLIARA, *Il mirabile e l'artificio. Creature animate e semoventi nel mito e nella tecnica degli antichi*, Rome, «L'Ermà» di Bretschneider, 2003 (Le rovine circolari, 5), 24,5 × 17,5 cm, xxxii-268 p., 19 fig., 145,00 €, ISBN 88-8265-195-9.

Les figures anthropomorphes et zoomorphes ainsi que les objets animés par quelque mécanisme ou qui semblent se mouvoir d'eux-mêmes ont fasciné les hommes de l'Antiquité. Comme il en subsiste très peu d'images, c'est sur un corpus de textes que Monica Pugliara se fonde pour présenter une «galleria delle meraviglie» (p. xv). Ces créatures artificielles sont inégalement complexes : certaines de façon inexpliquée perdent momentanément leur immobilité ou produisent des sons, les automates fonctionnent grâce à un stratagème dissimulé, des statues sont dotées d'une telle vivacité expressive qu'elles semblent animées. — L'auteur examine d'abord les «effets spéciaux» obtenus grâce au progrès de la technique, de la géométrie et de la mécanique (p. 1-76) qu'exposent Aristote et un auteur pseudo-aristotélicien, Philon de Byzance, Vitruve, Héron d'Alexandrie. Un subtil équilibre de cordes et de roues anime le décor d'un petit temple de Dionysos (fig. 2) ; un système interne d'auto-destruction fait que l'Athéna Parthénos de Phidias s'effondrerait si l'on touchait le visage de l'artiste représenté au centre du bouclier ; un phénomène d'oscillation et d'attraction magnétique permet au Zeus colossal érigé par Lysippe à Tarente de résister aux plus fortes tempêtes alors qu'il se meut d'une poussée de la main ; les gestes conjugués de la statue de Nysa transportée sur un char lors de la *pompa* de Ptolémée Philadelphe sont obtenus par le mouvement rotatoire des roues du char transformé en mouvement rectiligne. Les êtres qu'Héraclito a forgés avec une extraordinaire habileté (p. 77-158) sont, eux, des instruments adaptés à une tâche : placés au centre d'intrigues narratives, les servantes d'or qui l'assistent, le géant de bronze Talos chargé par Minos de surveiller les côtes de la Crète (fig. 7-9), les chiens de garde immortels d'Alkinoos en or et en argent jouent le rôle d'esclaves. À un ordre supérieur appartiennent enfin les statues qui marchent, parlent, s'enfuient et donc ont besoin d'être liées à leur piédestal (p. 159-240). Parmi les réalisations mythiques sont le cheval qui abuse les Troyens par sa surprenante apparence, le Palladion aux propriétés magiques, la vache dans laquelle se glisse Pasiphaé imaginée par Dédaïle. «Eroe-artigiano per eccellenza» (p. 180), ce dernier, outre la sculpture, pratique l'artisanat, les arts mineurs, les installations défensives et hydrauliques, alliant la subtilité de la conception à la qualité de l'exécution : labyrinth en Crète, ailes d'Icare, cité inexpugnable près d'Agrigente, temple suspendu dans le vide à Erice. D'où le nom de δαιδαλοί qui dès l'*Iliade* désigne un «prodotto prezioso di un lavoro raffinato e complesso di abili mani» (p. 179) puis, appliqués par dérivation à Lysippe, les adjectifs δαιδάλεος et δαιδαλόχειρ pour qualifier «un modo di scolpire statua, un modo abile di lavorare la materia [...] , l'idea della sapienza e della pratica tecnica nel lavoro manuale» (p. 223). Toutefois ces *topoi* ne reposent sur aucun fait matériel, archéologique. Non sans incohérence, le théâtre grec évoque parfois l'archaïsme des statues «dédaliques» sur un ton comique et ironique, tandis que Diodore de Sicile esquisse quatre siècles plus tard une théorie évolutionniste : il compare le sculpteur légendaire à un «anello di congiunzione tra uno stato 'primitivo' e un livello più evoluto» (p. 198), entre les blocs figés des silhouettes géométriques et, apparu avec Phidias, Praxitèle, Lysippe, le rendu anatomique des yeux et des lèvres qui s'ouvrent, des bras et des mains détachés du corps, des jambes séparées. Après avoir rappelé les interprétations modernes relatives à la mobilité des statues – xoana de petite taille aisément transportables lors de célébrations (F. Frontisi Ducroux), œuvres pourvues d'un mécanisme élémentaire par celui qui aurait été le premier *ἀὐτοματοποιός (C. A. Faraone), conception nouvelle de l'image cultuelle à laquelle le dieu infuse son énergie (M. De Cesare) –, Monica Pugliara avance avec pertinence l'idée d'un mythe de création et de célébration d'un niveau élevé de l'art, mythe de la *mimesis* qui n'est pas lié à un moment précis : chef de file légendaire d'une lignée de sculpteurs, Dédaïle qui travaille la pierre et le bois est à

ranger aux côtés de Prométhée qui, lui, tire de l'argile les premiers hommes. — Par la qualité de l'analyse, l'attention au vocabulaire, la critique des sources, la diversité des perspectives – la technique au service de la propagande politique, le merveilleux et l'imaginaire, «l'atto sublime e divino che è il creare» (p. 240) – la lecture de cet ouvrage est donc très stimulante. Notre frustration rejoue celle de l'auteur, de ne pouvoir partager l'admiration des Anciens pour ces *thaumata* que par le truchement des mots.

Germaine GUILLAUME-COIRIER.

Etruscan Studies, vol. 10, 2004-07, Boston (MA), Etruscan Foundation, 2007, 26 × 18 cm, vi-253 p., nombr. fig.

Ce volume contient la seconde partie des interventions présentées lors de la réunion «Etruscans Now !» qui s'est tenue au British Museum en décembre 2002 (cf. ma notice de la première série parue dans *Latomus* 67, 2008, p. 291). Étant donné la date de ces communications qui annoncent parfois des publications en cours, je me limiterai à une brève présentation. Les communications ont été regroupées par thème. Le premier a été consacré à la céramique, à la technologie et aux ateliers. Sont réunies les interventions de M. Gleba, *Textile Production in Protohistoric Italy* (p. 3-9), qui annonce une étude sur le sujet à paraître en 2008 ; F. Napolitano, *Some Considerations on the Making and Use of Colours in Etruria during the Middle Orientalising Period* (p. 11-25), note que les couleurs jaune et rouge sont dominantes et que leur usage est un symbole du pouvoir ; Ph. Perkins, *The Collection of Bucchero in the British Museum* (p. 27-34), réexamine la collection ; Iefke Van Kampen, *A Workshop of Stone Sculpture Production in South Etruria : la Bottega del Gruppo di San Donato* (p. 35-46), présente des sculptures provenant de Vulci datées de la seconde moitié du VI^e siècle et annonce une étude plus approfondie ; A. Towle & J. Henderson, *The Glass Beard Game : Archaeometric Evidence for the Existence of an Etruscan Glass Industry* (p. 47-66) ; C. Berrendonner, *La società di Chiusi ellenistica e la sua immagine : il contributo delle necropoli alla conoscenza delle strutture sociali* (p. 67-78). Trois communications sont consacrées aux monnaies, un sujet relativement mal connu étant donné leur production limitée : A. Burnett, *Etruscan Numismatics. An Introduction* (p. 81-85) ; I. Vecchi, *Etruscan Numismatics : a Notorious Dating and Identification Problem* (p. 81-91), souligne les deux difficultés rencontrées à propos des monnaies étrusques : leur attribution et leur datation ; N. Vismara, *Etruschi : bibliografia numismatica : 1997-2001* (p. 93-116), présente une bibliographie commentée et des considérations conclusives à propos des travaux et des sites internet qui mentionnent des monnaies. Une communication fort bien illustrée traite de la musique connue uniquement par des représentations de musiciens : types et notoriété des instruments, comparaisons avec le monde grec et la Lucanie, Bo Lawergren, *Etruscan Musical Instruments and their wider Context in Greece and Italy* (p. 119-138). Un autre thème abordé fut celui des usages et rituels funéraires : C. Weber-Lehmann, *The Evidence for Wooden Sarcophagi in Etruscan Tombs* (p. 141-151). Les sarcophages en pierre apparaissent au milieu du IV^e siècle en Étrurie méridionale mais auparavant on pouvait déposer les corps dans des sarcophages en bois comme l'attestent dans plusieurs tombes de Tarquinia des cavités dans lesquelles prenaient place les pieds de ces sarcophages, D. Briquel, *Tages against Jesu : Etruscan Religion in Late Roman Empire* p. 153-161), présente un résumé de son ouvrage *Chrétiens et haruspices* (cf. *Latomus* 60, 2001, p. 802). J. Macintosh, *Turfa, The Etruscan Brontoscopic Calendar and Modern Archaeological Discoveries* (p. 163-173). Les recherches archéologiques récentes permettent de reculer les prédictions contenues dans le calendrier de P. Nigidius Figulus (conservé par une traduction byzantine de J. Lydus, VI^e s.) à une tradition orale datant de l'Âge du fer ; A. Rathje, *Murlo, Images and Archaeology* (p. 175-184), repose la question de l'interprétation de ce site exceptionnel. Le thème de la mythologie a été illustré par les interventions de D. Paleothodoros,

Dionysiac Imagery in Archaic Etruria (p.187-201) ; K. Lee Hostetler, *Serpent Iconography* (p. 203-209) ; W. L. Rupp jr., *The Vegetal Goddess in the Tomb of the Typhon* (p. 211-219) et celui de l'étruscologie par deux intervenants : V. Izzet, *Greeks make it ; Etruscans fecit : the Stigma of Plagiarism in the Reception of Etruscan Art* (p. 223-237), qui a examiné comment l'art étrusque a été (dé)considéré par d'éminentes personnalités comme John Beazley, Robert Cook et John Boardman ; S. Stoddart, *The Impact of Landscape and Surface Survey on the Study of the Etruscans* (p. 239-245), souligne – et s'en réjouit – que, depuis quelques années, les recherches ne concernent plus exclusivement les nécropoles mais aussi les sites urbains et les campagnes. Pol DEFOSSE.

- O. VON SARWEY, E. FABRICIUS et F. HETTNER, *Der obergermanisch-raetische Limes des Römerreiches* im Auftrag der Reichs-Limeskommission herausgegeben von O. V. S., E. F., F. H., Abteilung A. Band 1. *Die Strecken 1 and 2*, Remshalden, BAG-Verlag, 2007 [1936] (Ad fontes), 32 × 24 cm, 8-xvi-172 et 122 p., fig., 25 et 13 pl., 7 cartes repl., 65,00 €, ISBN 978-3-935383- 61-5.

Der obergermanisch-raetische Limes des Römerreiches, publié en 1937, sous la direction de Otto Von Sarwey, Ernst Fabricius et Felix Hettner, est aujourd’hui un ouvrage dont la lecture est un préalable indispensable à toute recherche entreprise sur le *Limes* germanique et rétique. Il présente un descriptif précis de tous les éléments fortifiés et des trouvailles archéologiques faites sur le *limes*. Or, la consultation des résultats des travaux menés depuis 1892 par Theodor Mommsen et ses successeurs et consignés dans ce recueil n’était jusqu’alors possible qu’en bibliothèques spécialisées. Bernhard Albert Greiner des éditions BAG a pris l’initiative d’une réédition de cet ouvrage en 2005 et a renforcé l’élán donné la même année par le classement du *limes* sur la liste du patrimoine mondial de l’UNESCO. Ce travail pour les deux volumes déjà parus a été accompli avec un soin particulier au niveau de la reproduction des textes par digitalisation, mais aussi en ce qui concerne la reliure et la présentation des cartes pliées en pochette séparée à la fin de chaque volume. L’ensemble de la réédition sera achevé en 2013, au rythme de deux volumes par an. Cette entreprise a été soutenue par le Römisch-Germanische Kommission des Deutschen Archäologischen Instituts et la Deutsche Limeskommision.

Nadine LABORY.

- Gabrielle KREMER, *Das Heiligtum des Jupiter Optimus Maximus auf dem Pfaffenberg/ Carnuntum*. Werner JOBST (ed.). G. K., *Die rundplastischen Skulpturen*, Vienne, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2004 (Der römische Limes in Österreich Heft 41. Sonderband 2), 39 × 28 cm, 125 p., 60 fig., 72 pl., 98,00 €, ISBN 3-7001-3299-9.

Cet ouvrage est le second volume d’une série consacrée au matériel du *mons Capitolinus* de *Carnuntum*, capitale de la Pannonie. Il s’agit ici d’un catalogue de sculptures en ronde-bosse qui complète un premier volume consacré aux inscriptions. Les prochaines publications de la série seront les suivantes : *Die Ausgrabungen* et *Die Fundmünzen* (3), *Reliefbasen und Weihaltäre* (4), *Kultgeschirr und Metallfunde* (5) et *Architektur und Rekonstruktion des Heiligtums* (6). Sauvé *in extremis* grâce à des fouilles de sauvetage menées entre 1970 et 1985, le site était connu depuis 1898. Il a été détruit dans le courant du IV^e siècle suite à un tremblement de terre et des attaques humaines avant d’avoir été totalement abandonné. L’auteur explique clairement les difficultés de localisation et de restitution de ces statues retrouvées en fragments épars. Le lecteur comprend vite l’immense travail effectué et apprécie la minutie avec laquelle l’ensemble est présenté. Excepté un Jupiter trônant en marbre, les autres sculptures (11 autres figurations de Jupiter trônant mais aussi de Junon, Minerve ainsi que de Victoire et d’empereurs) sont toutes en

pierre calcaire locale. Cet ouvrage est agrémenté de nombreuses photographies noir et blanc et couleur de bonne qualité ainsi que de dessins. Le seul petit reproche porte sur le format du livre peu pratique à la manipulation (39 cm × 28 cm). Sandrine DUCATÉ.

Anne MICHEL, *Les églises d'époque byzantine et umayyade de Jordanie (province d'Arabie et de Palestine) V^e-VIII^e siècle. Typologie architecturale et aménagements liturgiques (avec catalogue des monuments)*, Turnhout, Brepols, 2001 (Bibliothèque de l'Antiquité tardive, 2), 28 × 22 cm, xxii-471 p., 407 fig., 110,00 €, ISBN 978-2-503-51172-6.

La formation universitaire de l'auteur, ses nombreuses missions au Proche-Orient ainsi que ses études sous la direction du père Michele Piccirillo, spécialiste de la région, faisaient de l'auteur la personne *ad hoc* pour offrir au public savant cette synthèse rigoureuse. Deux préfaces et une introduction résument parfaitement à la fois les étapes des recherches sur le site et la manière dont l'auteur a appréhendé la matière ; dans la première préface, Noël Duval rappelle le remarquable travail du directeur de la Mission Archéologique du «Sudium Biblicum Franciscanum», sur le mont Nebo, le père Piccirillo ; celui-ci rend hommage, dans la seconde, à ceux qui depuis 1930 ont œuvré dans la région. Dans l'introduction, A. M. mentionne les voyageurs occidentaux qui, depuis le XVIII^e s., se sont intéressés à la Jordanie, résume les fouilles qui y furent menées, délimite son travail et en explique le plan. Les grandes villes mais aussi les bourgades de Jordanie sont riches en édifices religieux qui souvent recèlent encore de fort belles mosaïques, parfois datées par une inscription. Leur étude permet de suivre, de la fin du V^e siècle au VIII^e, l'évolution architecturale, mais aussi celle de la liturgie et des installations matérielles qui souvent l'accompagnent. L'ouvrage comporte deux parties : d'abord une présentation des monuments (p. 14-104), ensuite leur inventaire (p. 107-425). La première repose sur les données de la seconde où sont cataloguées les églises fouillées jusqu'en 1998 ; l'ordre suivi est celui des provinces ecclésiastiques (les trois Palestine et l'Arabie), puis celui des évêchés (du nord vers le sud). La présentation des notices est uniforme : nom du site (ancien, s'il est connu, et actuel) et coordonnées géographiques, souvent avec commentaires ; nom de l'édifice (avec n° d'ordre et renvoi aux figures) ; localisation du lieu et des bâtiments ; historique des fouilles et bibliographie ; description de l'architecture puis des installations liturgiques, enfin des décors ; transcription et traduction des inscriptions ; datation (sûre ou proposée). Cet inventaire particulièrement rigoureux de plus de 180 monuments permet à l'auteur d'en évoquer les spécificités. Elle analyse tour à tour, dans un premier chapitre consacré à l'architecture, la répartition géographique et typologique, puis les parties des édifices (façades et accès, *quadratum populi*, chevets, cryptes, fenêtres et autres moyens d'éclairage, couverture puis décors) ; elle envisage ensuite les constructions qui entourent l'église (chapelles annexes et baptistères). Dans un second chapitre, elle se penche sur les installations liturgiques (chancel, sièges, autel et ciborium, tables, reliques et reliquaires, ambon) dont elle mentionne d'abord les sources et les limites. Dans le dernier chapitre, elle analyse le statut des édifices, de l'église épiscopale à la chapelle rurale. Les informations recueillies sont résumées p. 103 et 104. À l'intérieur de cette première partie qu'éclairent, outre les photos, de nombreux plans et reconstitutions, les tableaux synoptiques des autels (p. 62-65), des tables annexes (p. 70-71), des reliquaires (p. 75-77) et des ambons (p. 84-85) mettent en lumière les particularités des installations liturgiques. Les illustrations, toutes de qualité, se doublent souvent d'un dessin qui les rend encore plus lisibles ; les complètent des élévations précises et des plans nombreux qui montrent clairement l'évolution des édifices. Ferment ce remarquable travail les listes épiscopales des évêchés (p. 426-433), avec indication des sources littéraires et épigraphiques, et une bibliographie nourrie ; cette dernière traite successivement des sources, des récits de voyage, des prospections, de l'histoire de l'église, des études générales,

puis spécialisées. Pour terminer, l'auteur offre également une orientation pour Israël, la Syrie et le Liban, Chypre, l'Illyricum, la Grèce et les Balkans, l'Égypte, l'Afrique et la Cyrénaïque. Bref c'est un remarquable outil de travail que nous procure l'Association pour l'Antiquité tardive ; on l'en remerciera vivement. Marguerite RASSART-DEBERGH.

Cäcilia FLUCK, Petra LINDSCHEID et Suzanne MERZ, *Textilien aus Ägypten. Teil I : Textilien aus dem Vorbesitz von Theodor Graf, Carl Schmidt und dem Ägyptischen Museum Berlin*, bearbeitet von C. Fl., P. L. und S. M., Wiesbaden, L. Reichert, 2000 (Spätantike, frühes Christentum, Byzanz. Kunst im ersten Jahrtausend. Reihe A. Band, 1.1), 32 × 23,5 cm, 257 p., nombr. Fig., 16 pl., 92,00 €, ISBN 3-8950-132-5.

Le présent ouvrage est l'œuvre de trois chercheuses allemandes, spécialistes dans l'étude, la restauration et la conservation de textiles ; c'est aussi le premier volume d'une série de catalogues des collections autrefois dispersées et actuellement réunies dans les musées réunis de Berlin. Il est consacré aux textiles provenant d'Égypte. Il comporte deux grandes parties : des généralités (p. 9-39) et le catalogue de trois collections (p. 43-239). Nous commencerons par ce dernier. Sa présentation est uniforme et classique ; on y retrouve, après le n° d'ordre et une identification, le n° d'inventaire, la provenance, les dimensions, la mention des matières et des techniques utilisées, puis celle des couleurs, celle de l'état de conservation, et, après une brève description avec indication de comparaisons, la datation si faire se peut. Les objets sont regroupés par grands types : vêtements complets ou fragmentaires (tuniques et manteaux surtout), bonnets, tissus d'usage domestique (coussins, tentures, nappes) et enfin les non identifiables. L'origine des textiles étudiés est triple : la collection de Théodore Graf, celle de Carl Schmidt et des acquisitions diverses. L'étude de chacune d'elles est précédée d'une brève notice présentant chaque ensemble : nombre d'objets, rappel des lieux de provenance ou d'achat, conditions et date d'entrée au musée, évocation de fragments analogues conservés en d'autres lieux. Les textiles rassemblés par Théodore Graf font l'objet de deux chapitres différents ; Petra Lindscheid se penche sur ceux du Kunstgewerbemuseums de Berlin (p. 43-124), tandis que Suzanne Merz étudie ceux de la Frühchristlich-Byzantinische Sammlung de Berlin-Dahlem (p. 125-174). Cet antiquaire viennois, fils d'un pasteur, naquit en 1840 ; il reçut le titre de chevalier en 1884 et décéda dans les premières années du xx^e siècle. Il séjourna durant de longues années en Égypte. Tout l'intéressait et était bon à acquérir : portraits et masques dans le Fayoum (il en organisa une exposition, à Paris, en 1889), tablettes d'Amarna, papyri notamment d'Arsinoé, monnaies et textiles. Ces derniers proviennent essentiellement d'Achmim-Panopolis et d'Arsinoé/Crocodilopolis, mais sa correspondance mentionne d'autres lieux. S'il prenait plaisir, comme bien d'autres à l'époque, à découvrir et réunir des antiquités, il était également un marchand ; il vendit donc une partie des collections qu'il avait constituées aussi bien à des privés (par exemple l'Archiduc Rainer de Vienne) qu'à des musées en Autriche, en Allemagne, en France, en Angleterre pour ne citer que les principaux. Comme c'était l'habitude alors, ces ventes dispersèrent des objets de même provenance. Le coptologue Carl Schmidt (1868-1938) mena une carrière universitaire ; il est connu surtout pour ses études et publications de manuscrits (dont certains furent édités par notre compatriote, Mgr Lefort). Il fit de nombreux séjours en Égypte (où il mourut), surtout dans le but d'acquérir des textes. Mais il s'intéressa aussi aux tissus et en ramena d'Antinoopolis (où se trouvait alors Gayet), d'Esna, de Sohag et d'Achmim. C'est sur eux que se penche (p. 175-197) Cäcilia Fluck ; elle signe également le chapitre consacré aux textiles de l'Ägyptisches Museum de Berlin (p. 200-239). À travers ces 173 pièces, les mêmes auteurs dégagent des généralités qui ont guidé l'ordre de présentation du catalogue ; toutes trois s'intéressent aux matériaux employés et aux techniques utilisées (p. 9-15) ainsi qu'à la fonction des tissus (p. 15-24) ; elles dressent un tableau des motifs et des thèmes (p. 24-27) ; Suzanne Merz y joint une étude mytholo-

gique particulière (p. 27-30). Enfin, elles s'interrogent sur l'évolution chronologique (p. 31-33). Achim Unger ajoute à cette vision d'ensemble une analyse des colorants (p. 33-39). Compétent cet ouvrage abondamment illustré de photos en noir et blanc mais aussi de dessins, un glossaire technique (qui est le bienvenu), une abondante bibliographie, ainsi qu'une table de concordance entre les n° du catalogue et ceux de l'inventaire du musée. Seize planches en couleurs d'excellente qualité ferment cet excellent catalogue. On ne peut qu'encourager les auteurs à poursuivre leurs recherches et à nous donner d'autres livres de ce genre.

Marguerite RASSART-DEBERGH.

Marie-Henriette QUET, *Journées internationales d'histoire monétaire des 20 et 21 octobre 2000. Autour de l'œuvre numismatique de Jean-Pierre Callu*. Communications réunies par M.-H. Qu., Paris, Société française de numismatique (diff. Les Belles Lettres), 2003 (Extrait de la Revue numismatique, 2003 [159]), 24,5 × 16 cm, 224 p., fig., 1 carte, ISSN 0484-8942.

Ce volume d'hommage offert à J.-P. Callu est paru dans la *Revue Numismatique* no. 159 dont il occupe la première moitié (p. 5 à 224). Il regroupe onze articles auxquels s'ajoutent l'«Avant-propos» de M.-H. Quet, une courte présentation de «Jean-Pierre Callu et son œuvre numismatique» par J.-P. Martin ainsi que les «Conclusions générales» dans lesquelles l'intéressé lui-même résume et condense l'apport de chaque contribution. Ces articles sont issus des deux journées de la table ronde tenues à Paris I et Paris IV à l'occasion du départ de l'École Pratique des Hautes Études de J.-P. Callu. Ils illustrent les différents aspects de la numismatique auxquels l'intéressé a touché durant 30 ans de carrière. Trois thèmes ont été choisis: 1) La circulation monétaire en Orient et en Occident, 2) Les différents aspects du système monétaire et 3) La place de la monnaie dans la vie économique. La nature internationale de la rencontre a été assurée par la participation de M. Alföldi, E. Arslan et M. Crawford qui écrivent respectivement en allemand, italien et anglais. Les domaines étudiés sont les trouvailles monétaires à Trèves (Alföldi, Francfort); la provenance des pièces du dépôt de la synagogue de Capharnaüm au v^e siècle (Arslan, Milan); les monnaies en bronze des v^e et vi^e siècles en Gaule (Brenot, Paris); les propriétaires d'*aurei* sous l'empire romain (Loriot, Paris); l'héritage hellénistique dans les monnayages de Syrie et d'Arabie après la conquête romaine (Augé, Paris); William Sherard et l'Édit du maximum de Dioclétien à Stratonicea (Crawford, Londres); la place du stock d'argent (Christol, Paris); les moules monétaires en terre cuite du iii^e siècle en Gaule, Germanie et Bretagne (Aubin, Paris); le *Code Théodosien IX*, 23, 1 (Delmaire, Lille); la vie monétaire en Province entre le iii^e et le vi^e siècle (Carrie, Paris) et les objets précieux dans le monde romain (Baratte, Paris). La collection est dans l'ensemble très riche, les articles sont très techniques, écrits par et pour des numismates. La décision de les publier comme partie intégrante dans la *RN* semble donc se justifier. Pour ceux qui chercheraient la bibliographie complète de J.-P. Callu (1959 à 2002), il faudra consulter un autre volume d'hommage : *Consuetudinis amor. Fragments d'histoire romaine (II^e-VI^e siècles) offerts à Jean-Pierre Callu*, édité par F. Chausson et É. Wolff, Rome, 2003 (Saggi di Storia Antica, 19).

Bjørn PAARMANN.

Hans-Christoph NOESKE, *Die Fundmünzen der römischen Zeit in Deutschland. Abteilung IV. Rheinland-Pfalz*. Band 3/3. *Stadt und Reg.-Bez. Trier, Münzen ohne Fundort und/ oder ohne Inventarnummer (3021, 1-2)* Zusammengestellt von H.-Chr. N. nach Vorarbeiten von Maria R. ALFÖLDI, Heinrich CHANTRAINE und Peter Robert FRANKE, Mayence, Ph. von Zabern, 2004, 27 × 19 cm, 275 p., 1 carte, 55 €, ISBN 3-8053-3427-3.

Voici le troisième volet consacré au Rheinland-Pfalz dans le corpus des monnaies découvertes en Allemagne à l'époque romaine. Cette œuvre monumentale, qui a com-

mencé en 1960, comprend déjà 40 titres et 12 sont en cours de préparation. Le présent volume contient plus de 8000 entrées.

Bjørn PAARMANN.

Sylviane ESTIOT, *Monnaies de l'Empire romain. XII.1 D'Aurélien à Florien (270-276 après J.-C.)*. Volume 1 et 2, Paris et Strasbourg, Bibliothèque nationale de France et Poin-signon Numismatique, 2004 (BNCMER, XII, 1), 31 × 22 cm, xvi-274 et 275-458 p., 116 pl., cartes, 180 € (les 2 vol.), ISBN 2-7177-2278-5.

Cet ouvrage consacré aux monnaies de l'Empire romain constitue le 4^e numéro paru dans la série de la BnF (les études précédentes couvraient les périodes allant d'Auguste à Néron et du soulèvement de 68 après J.-C. à Nerva). Le lecteur se réjouira du travail de fond effectué par S. Estiot, qui ne s'est pas contentée de présenter un simple catalogue, mais qui a également fourni, dans la première partie, une histoire de l'Empire romain à travers le commentaire des émissions monétaires. Ce récit est amplement documenté par de nombreux renvois à la littérature primaire et secondaire dans d'abondantes notes de bas de page (Vol. I, 7-152). S. Estiot aura également la charge des volumes suivants : *XII.2* : Probus (276-282) et *XII.3* : Carus, Carin, Numérien et les monnaies de la Tétrarchie avant la réforme (282-294). Le prochain ouvrage à paraître dans la série sera consacré aux monnaies émises sous Trajan (98-117) et dans lequel le catalogue sera lui aussi précédé d'une introduction historique. Les 1987 pièces (1396 d'Aurélien, 453 de Tacite et 138 de Florien) sont présentées dans la première partie (Vol. I, 153-270) avec leurs ateliers de productions et sont suivies ensuite d'un *Index du catalogue* ainsi que d'un *Index des légendes de revers* (271-74). La seconde partie comprend les tableaux d'émission (Vol. 2, 275-440) et les planches des 1998 pièces (y compris les 11 faux modernes) appartenant à la BnF (Pl. 1-72). L'auteur a ajouté 28 planches (Pl. 73-100) sur lesquelles «figurent 557 monnaies particulièrement rares ou significatives» provenant des autres grands médailliers, des publications de trésors, de catalogue de vente ou de collections privées, mais qui ne sont pas dans le catalogue. L'ouvrage est important non seulement parce qu'il remplit une lacune dans la publication des monnaies de cette époque, mais aussi parce qu'il s'agit d'une étude complète d'une des plus grandes collections qui soit. Bjørn PAARMANN.

Frank DAELEMANS, Jean-Marie DUVOSQUEL, Robert HALLEUX et David JUSTE, *Mélanges offerts à Hossam Elkhadem par ses amis et ses élèves*. Éditeurs Fr. D., J.-M. D., R. H., D. J., Bruxelles, Archives et bibliothèques de Belgique, 2007 (Archives et bibliothèques de Belgique, numéro spécial 83), 24,5 × 17,5 cm, 494 p., fig., 1 front., cartes, ISSN 0775-0722.

Ce volume est un volume de Mélanges offerts à Hossam Elkhadem (HE), comme l'indique le titre. À l'occasion de sa retraite, ses amis et collègues lui ont offert ce livre d'environ 500 pages. HE est né au Caire en 1939, après des études de philosophie, il est amené à s'exiler. Commence alors une vie difficile qui le conduit en Allemagne, puis au Canada, où il suit des cours de philosophie des sciences et soutient une thèse sur Spinoza. Il arrive en Belgique en 1970, et soutient en 1981 à l'ULB une thèse de philologie et d'histoires orientales sur le Tacuini sanitatis. En une vingtaine d'années à l'Institut de philologie et d'histoire orientales, il gravit tous les échelons, de chargé d'enseignement à Directeur de l'Institut. Sa bibliographie montre un savant qui s'est intéressé à tous les domaines de l'histoire des sciences et de la pensée depuis l'Antiquité, avec une prédilection particulière pour la cartographie, la matière médicale, et l'Orient, disons arabe pour faire simple : cinq livres personnels, cinq en direction, neuf en collaboration, pour ne parler que du principal. L'implantation belge d'HE dans l'ULB est aussi particulièrement claire, quand on considère l'ensemble de ses publications. — Au total, presque trente communications sont rassemblées, qui vont de l'alchimiste à ses fourneaux (R. Halleux) jusqu'à la restitu-

tion de la méridienne de Bruxelles en juin 2001 (A. Koeckelenbergh), de la cuisine de l'Antiquité Tardive à la cartographie de et dans diverses régions, et diverses époques, en passant entre autres par les mathématiques du XVII^e siècle et par le voyage d'un professeur belge en Écosse au XIX^e siècle. Les communications sont classées dans l'ordre chronologique, choix à peu près inévitable des éditeurs, mais qui a l'inconvénient de morceler les domaines. Avec un tel éclectisme, on ne court pas grand risque à dire que beaucoup, en fonction de leurs centres d'intérêt, trouveront à picorer quelque chose à leur goût ici et là, dans un livre qui se lit avec plaisir et dans lequel on a beaucoup de choses à apprendre, mais le recenseur qui voudrait faire autre chose que de recopier purement et simplement la table des matières, en observant la limite raisonnable d'une recension et en tenant compte de son propre domaine de compétences, se trouve dans un grand embarras. — Je me contenterai donc de signaler cinq communications qui m'ont semblé plus particulièrement susceptibles d'intéresser le public des lecteurs de *Latomus*: Robert Halleux, *L'alchimiste grec à ses fourneaux* (p. 35-43) : l'alchimie grecque mélange des pratiques de laboratoire (histoire des techniques) et des interventions d'entités supérieures à l'homme (magie) ; l'alchimiste cherche à dépasser le caractère hasardeux de sa pratique et à trouver une voie certaine ; la réussite de ses opérations est liée au fatalisme astral, à l'époque byzantine, la plupart subordonnent la réussite de ses opérations à la grâce divine. Il y a là un point d'articulation de l'alchimie : l'alchimie chrétienne introduit la grâce de Dieu, qui requiert la prière, et la pureté des intentions. Selon RH, après avoir été éclipsée par les Arabes, l'alchimie chrétienne réapparaît à la fin du XIII^e siècle. — Carl Deroux, *La chair du canard selon le médecin Anthime* (de obs. cib., 32) (p. 45-56) : il s'agit d'un traité de diététique daté du début des temps mérovingiens. Il est rédigé par un médecin originaire de Constantinople dans un latin particulièrement « vulgaire » (il faut sans doute comprendre que cette caractéristique du latin est à attribuer au fait qu'Anthime au départ était hellénophone, et qu'il a appris le latin qu'on parlait de son temps et là où il se trouvait, une langue certes assez éloignée du grand style cicéronien). Où l'on voit qu'Anthime est un cordon bleu par ses connaissances et son savoir-faire dans le domaine proprement culinaire. Mais aussi qu'il reste un authentique médecin : il a travaillé d'après les préceptes d'auteurs médicaux ; l'*auctoritas* de ses prédécesseurs a une valeur à ses yeux, mais il ne nomme jamais le médecin ou l'œuvre sur laquelle il s'appuie. Un souci pratique semble évident ; en effet, Anthime insiste sur la manière d'accommoder les aliments, mais mentionne simplement s'ils conviennent ou non ; on pourrait (hypothèse personnelle à étayer) expliquer cette remarque par le public escompté pour le livre : des non-médecins. — D. Juste, *La sphère planétaire du ms. Vatican, BAV, Pal. Lat. 1356 (XII^e siècle). Une pièce inédite de l'astronomie de Gerbert ?* (p. 205-221) : sur ce point, la seule source connue est un instrument construit par son élève Richer de Reims. Le manuscrit du Vatican conserve la reproduction d'un objet très similaire. DJ montre que l'information scientifique (nécessaire pour construire l'instrument dit de Gerbert) remonte en général à l'encyclopédiste latin Pline l'Ancien, mais que ce qui concerne le « déplacement » des planètes se retrouve chez Abbon de Fleury, un contemporain de Gerbert. Chez Abbon, la raison de ce « déplacement » est que les lieux originels servent à calculer la position des planètes à n'importe quel moment, selon la méthode des « années du monde ». Le choix de ces positions dans le manuscrit du Vatican qui décrit la sphère de Gerbert relève du même procédé. La conclusion est que l'on peut supprimer le point d'interrogation du titre, et que l'instrument de Gerbert pouvait aussi servir au calcul et à la recherche. — I. Draelants et A. Sannino, *Albertinisme et hermétisme dans une anthologie en faveur de la magie, le Liber aggregationis : prospective* (p. 223-255) : le *Liber* est une collection de textes à la limite entre la science naturelle et la magie. La notion d'expérience y privilégie le rapport au monde sensible plutôt que le savoir livresque. Le milieu « albertinien » connaît une activité intellectuelle d'inspiration hermétique : la propriété des éléments y apparaît sou-

mise à l'influence des corps célestes. La présente étude, grâce à des exemples empruntés à la tradition du *Liber*, l'importance d'un travail codicologique, historique, littéraire et doctrinal, sur ce texte, et se conclut par le voeu d'en donner bientôt une édition critique (malheureusement, c'est le cas d'une grande partie des textes médiévaux). — Jens Høyrup, *L'algèbre de Jacopo de Florence : un défi à l'historiographie de l'algèbre presque moderne* (p. 259-272) : il s'agit de l'arrivée de l'algèbre arabe en Europe chrétienne. Cette algèbre fait partie d'un *Tractatus algorismi* écrit par Jacopo de Florence ; or sa source n'était sûrement pas arabe (son traité ne contient pas d'arabisme), mais elle pourrait plutôt être provençale ou italienne, ce qui est exclu si l'on considère qu'on ne connaît pas d'algèbre datable d'avant 1340. Les conclusions de l'étude sont négatives : le début de l'*« algèbre d'abaque »* doit peu ou rien aux prédecesseurs latins, ni non plus aux traditions algébriques du monde arabe jusqu'ici examinées à fond par les historiens modernes. Ce qui laisse ouvert un vaste champ de recherches ... — Au total, un ensemble diversifié et fort intéressant, où chacun trouvera à glaner dans des domaines peu familiers aux « littéraires purs ».

Michel Jean-Louis PERRIN.

Emmanuelle DANBLON et Mikhail KISSINE, *Linguita sum : Mélanges offerts à Marc Dominicy à l'occasion de son soixantième anniversaire*. Textes réunis et édités par Emm. D., M. K. e. a., Paris, L'Harmattan, 2008, 24 × 15,5 cm, 421 p., fig., 38,00 €, ISBN 978-2-296-06259-7.

Après une brève *Préface* (p. 7-8), la bibliographie des travaux scientifiques de Marc Dominicy (p. 9-18) montre le large champ d'intérêts du professeur et de l'humaniste que l'on a voulu honorer. À côté de contributions consacrées à la linguistique générale, aux langues romanes, mais aussi, entre autres, au cinéma, deux études concernent particulièrement le monde classique. M. Nasta, *Les relais d'agencement et la modulation du poème : dans le sillage de l'Iliade* (p. 115-131), s'inscrit dans une «réflexion sur la typologie métrique des modèles gréco-latins». On trouvera ici des schémas de réflexion adaptables à d'autres poésies, pas seulement époques. C. Deroux, *Petite histoire cocasse d'un mot coquin : salaputium, ii* (p. 133-146), critique l'édition récente du Gaffiot ainsi que d'autres publications. Vient alors la démonstration de l'orthographe ainsi que du sens de «*cet hapax tiré d'une expression catullienne (LIII, 5)*». Même des traductions plus fines, plus proches de l'érotisme du Véronais, négligent l'élément *salax* contenu dans la première partie de *salaputium*. Nous ne pouvons omettre de mentionner également les pages par lesquelles J. Riche, sous le titre *Logistica universalis sive Mathesis Gottiana cui nullum problema insolubile* (p. 403-413), mène son *lector benevolens* au long d'une savante promenade, de Girolamo Cardano, «mathématicien italien du 16^e siècle et digne continuateur de Da Vinci», à Leibniz, aux jésuites et en particulier au père de Gottignies.

Pol TORDEUR.

Invigilata Lucernis. 29. 2007, Bari, Edipuglia, 2008, 24 × 17 cm, 336 p., 1 fig., ISBN 978-88-7228-514-5. ISSN 0392-8357.

Des quinze contributions illustrant la latinité, on retiendra tout d'abord la grande place qu'occupe Ovide, six fois présent. Selon N. F. Berrino, *Ovidio, Tristia 2, 105-106 : l'inscius Actaeon* (p. 15-26), le poète se démarque dans une certaine mesure de la version qu'il propose dans les *Métamorphoses*. A. Luisi, *La terza moglie di Ovidio : coniunx exulis viri* (p. 123-128), conclut sa revue des épouses en dissertant d'après un distique des *Tristes* 4, 10, 73-74. M. Massaro, *Che cosa mutano gli dèi ? (Ovidio, met. 1, 2)* (p. 129-144), discute le rôle que jouent surtout deux mots du v. 2 : *uos* et *illa(s) ?*. F. Scoditti, *Ovidio e la musica* (p. 253-262) part du dénombrement des instruments de musique – une trentaine ! – présents dans l'œuvre du poète ; il semble cependant qu'Ovide n'était pas

lui-même musicien. L. Ventricelli, *Il fallimento di Nettuno (Ov. met. 2, 270-271)* (p. 277-288), met en évidence l'inanité de l'intervention de Neptune lors du grand incendie déclenché par Phaéton. Ovide se démarque de Virgile et d'Horace notamment tout en laissant transparaître dans ses vers la connaissance d'autres épopées. On mentionnera la sixième étude ci-dessous. De près ou de loin, Virgile est présent dans deux études. L. Piacente, *Nicola Trevet e la scolastica virgiliana* (p. 209-213), explique le rôle attribué à l'Eurotas dans les *Phéniciennes* de Séneque tel que le présente le dominicain anglais Nicola Trevet à la lueur du Pseudo-Probus et de scolies ; d'autre part, pour R. Ucciero, *Il genere bucolico tra pratica poetica e riflessione esegetica* (p. 263-276), la personnalité des commentateurs – essentiellement Servius et Donat – fait en sorte que les exégèses d'un même concept sont orientées différemment. D'autres auteurs sont présentés une fois : A. Bruzzone, *Tipologia e stile dei composti nominali in Amiano Marcellino* (p. 37-76) insiste sur la fonction stylistique de ces noms et A. Sacerdoti, *L'area semantica di squeleo nell'epica latina imperiale* (p. 229-240), bâtit elle aussi sa contribution sur des considérations sémantiques. P. Cugusi, *manus lebo contra deum* (p. 85-90) analyse une inscription tandis que C. Laudani, *Una cena nella cena* (p. 101-122) se penche sur Trimalcion, très préoccupé par la mort. V. Pérez Custodio, *Los comentarios complutenses a la Sintaxis de Nebrija : el conflicto entre Alfonso de Torres y sus Plagiarii* (p. 175-207) tente de déceler dans quelle mesure les commentateurs d'Antonio de Nebrija ont été originaux. On notera enfin la présence de trois contributions afférent à la Roumanie : M. Parasciv, *La lingua latina nei documenti medievali romeni* (p. 145-173) puis G. L. Sciarabba, *Opulenza e prosperità nella Tomi del I secolo d. C. Una tesi controversa* (p. 241-252), qui nous permet de retrouver Ovide, et enfin N. Zugravu, *Di nuovo dal latino basilica al romeno biserică* (p. 289-308), une étude qui dépasse en fait le cadre géographique roumain pour envisager le champ sémantique de *basilica* dans l'Antiquité tardive.

Pol TORDEUR.

Acta Classica Universitatis Scientiarum Debreceniensis. Tomus XLIV. 2008, Debrecen, Universitas Debreceniensis, 2008, 24 × 17 cm, 241 p., 17 fig.

Ce fascicule consacré presque exclusivement aux lettres latines, débute par un hommage au professeur István Borzsák, qui fut déporté politique en Sibérie sous Staline puis persécuté pour sa participation à la révolution de 1956. M. G. La Conte, *Per una rievitazione della praetexta repubblicana* (p. 35-54), discute de termes exposés dans un passage de Varro, 6-12-26 (essentiellement le § 18) : *nonae Caprotinae, toga ou togata ?, ludi Apollinares*. D. Ittzés, *Das Carmen saeculare des Horaz* (p. 55-71), se penche sur cet illustre «Chorlied mit religiöser Thematik». Sur un ton prudent, on propose plusieurs structures possibles (deux groupes de 3 strophes + 1 finale, chaque triade formée de 2 + 1 ou 1 + 2, ...) : ce ne sont que des «Möglichkeiten». La thématique abordée dans le *Carmen* permet des rapprochements avec les *odes* III 24, I 21 et IV 6. Après qu'A. Darab, *Lebensbeschreibungen der berühmtesten Maler, Bildhauer und Architekten* (p. 73-93), a mis en évidence la «théorie de la mémoire culturelle» surtout d'après Pline l'Ancien et l'importance du récit de Dédaïle et Icare comme mythe fondateur, on trouve les contributions de M. Székely (p. 95-105) sur le commerce avec l'Inde via la mer Rouge, d'après de nouveaux documents découverts récemment en Égypte, et de L. Bessone (p. 107-135) sur le «biologisme historique» dans l'*Histoire Auguste* (*Vita Cari* 2-3). Abordons le christianisme en Pannonie avec D. Gáspár, *Circular Lead Tanks : a Suggestion* (p. 137-143), qui étaie son hypothèse à propos de l'absence de fonts baptismaux dans la Pannonie pourtant chrétienne ; puis c'est N. Adkin, *Jerome's Dream and the Book of Daniel* (p. 145-149), qui réfute l'analyse du fameux passage du rêve de saint Jérôme (*Ciceronianus es...*) par K. Smolak. Avant les résumés des thèses défendues à Debrecen en 2006, on lit encore trois contributions qui prolongent l'Antiquité romaine : E. Nemerkényi, *Review of*

Scholarship on the Administrations of King Saint Stephen of Hungary (p. 151-158), E. Szabó, *Le navire de la République – le navire de l'amour : l'individualisation d'une allégorie collective (sonnet LV de Ronsard)* (p. 159-173), et Z. Ritoók, *Classical Scholarship in Nineteenth-century Hungary. A Case Study in Histoire croisée* (p. 175-184).

Pol TORDEUR.

Arctos. Acta Philologica Fennica. Vol. XLII, Helsinki, Klassillis-filologinen yhdistys, 2008, 21 × 15 cm, 355 p., ISSN 0570-734-X.

Le latiniste retiendra les études suivantes : D. J. Butterfield, *Supplementa Lucretiana* (p. 17-30), réexamine quelques passages des livres I à V. V. L. Campbell, *Stopping to Smell the Roses : Garden Tombs in Roman Italy* (p. 31-43), expose des arguments probants grâce aux données archéologiques récoltées à Pompéi et à Ostie essentiellement. M. Colombo, *I soprannomi trionfali di Costantino : una revisione critica della cronologia corrente* (p. 45-64), veut corriger la chronologie défendue par T. D. Barnes (1976). R. Gutiérrez González, *A Note on Juvenal 11, 156 : pupillares testiculi* (p. 65-68), commente l'expression contenue dans les vers 156-158. M. Kajava, *Julia Kalliteknos and Gaius Caesar at Euornus* (p. 69-76), tire des renseignements concernant l'histoire romaine au départ de deux inscriptions grecques découvertes en 1993. P. Kruschwitz, *CIL VIII 19 Revisited* (p. 77-83), apporte lui aussi sa contribution épigraphique. C. Laes, *Learning from Silence : Disabled Children in Roman Antiquity* (p. 85-122), offre une longue étude, accompagnée d'une solide bibliographie (p. 118-122), consacrée au handicap. Si Hérodote constitue le point de départ, la large fresque englobe la tradition biblique ainsi que des pères de l'Église comme saint Jean Chrysostome et saint Augustin. A. Reinikka, *On the Attribution of a Latin Schoolgrammar Transmitted in MS Clm 6281* (p. 147-157), examine l'attribution de l'*Ars Scauri*, une grammaire de l'Antiquité tardive non encore publiée. R. T. Ridley, *Gaetano de Sanctis and the Missing Storia dei Romani* (p. 159-180), explicite les vues du grand historien italien. O. Salomies, *Some Observations on the Use of the Pronoun hic haec hoc in Latin Inscriptions* (p. 181-198), après avoir cité un grand nombre d'exemples, note l'originalité des inscriptions funéraires. K. Sandberg, *The So-Called Division of the Roman Empire in AD 395. Notes on a Persistent Theme in Modern Historiography* (p. 199-213), critique la notion trop souvent répandue d'une fin de l'Empire romain sous Théodose, au point même que d'aucuns font commencer le Moyen Âge à cette date. Selon la coutume, H. Solin donne une suite à la chronique des *Analecta epigraphica CCXLIV-CCLI* (p. 215-246). J. Vaahtera, *On Grammar Gender in Ancient Linguistics – The Order of Genders* (p. 247-266), voit réapparaître dans la grammaire grecque et latine un schéma hiérarchique favorable au sexe masculin. D. Woods, *Tiberius, Tacfarinas and the Jews* (p. 267-284), critique les apports de trois auteurs, Flavius Josèphe, Tacite et Suétone, qui se basent sur des données chiffrées de seconde main. Les quatre mille hommes enrôlés par Tibère ont bien été envoyés en Sardaigne, mais ce n'était là qu'une escale pour aller affronter Tacfarinas en Afrique.

Pol TORDEUR.

Quaderni di Anazetesis 4. 2004. *Cultura e società nell'antica Roma* (II serie), Florence, Anazetesis, 2005, 24 × 17 cm, 144 p.

Le périodique renaît avec huit « recherches ». R. Degl'Innocenti Perini décrit la crise d'identité chez trois exilés célèbres, Cicéron (*Quid enim sum ?, Att. III 15, 2*), Ovide (*Non sum ego quod fueram, Tr. III 11, 25*) et Sénèque (*Ex hoc ipso angulo in quo ego defixus sum, Helv. 13, 3*, allusion à Prométhée). M.-P. Pieri brosse un panorama historique et social du II^e s. PCN ; l'apogée de l'Empire est une période de stabilité politique, qui gagne moins les esprits ; la production littéraire en est l'écho, contrastant avec la période précédente ; l'érudition et le goût archaïsant dominent. Deux études de P. Santini, responsable

de ces Quaderni : la gastronomie, technique et spectacle à Rome, avec ses excès, d'après Apicius, Horace et Pétrone ; l'hyperbate : types, avec insistance sur l'aspect figuratif (« iconico ») quand l'adjectif et son substantif encadrent la phrase, le vers. Pour L. Baldini Moscadi, la magie, à la fin de la République, n'est pas seulement un *topos littéraire*, mais un aspect de la mentalité religieuse. R. Bartoli émet plusieurs observations critiques, d'un réel intérêt, sur Properce I 2, cernant mieux un art raffiné. G. Romagnoli offre un panorama des aspects stylistiques du ch. I de l'*Én.*, répondant à la *dispositio* et à l'*elocutio* de la rhétorique. M. Serrao relève les emprunts de Stace au vocabulaire de la prose (lexiques militaire, historiographique, etc.) : effet de *variatio*, réaliste et captant l'attention. Voilà des études intéressantes et bien menées, avec des bibliographies appréciables.

Bernard STENUIT.

Sandalion. Quaderni di Cultura Classica, Cristiana e Medievale. 26-28, Sassari, Università degli Studi di Sassari, 2007, 21 × 15 cm, 307 p., 7 fig., ISBN 88-6025-034-X.

Après Eschyle et Euripide, et plus loin Dion Chrysostome, on découvre avec intérêt sept contributions consacrées à la latinité et à ses prolongements. P. Ruggeri, *il viaggio di Lucilio in Sardegna : un itinerario tra realpolitik e sogno esotico* (*Sat. VI 21 e 22*) (p. 105-125), tire profit de deux vers de Lucilius. Par un commentaire fouillé, il montre que la Sardaigne apparaît comme une *terra incognita*, qui fait rêver, dont la faune est riche : aussi va-t-elle attirer les colons. A. Bruzzone, *Allusività plautina in tre composti nominali di Ammiano Marcellino* (p. 141-153), voit l'influence de l'auteur comique sur l'historien non sans une louable prudence. C'est avec «un alto grado di plausibilità» qu'Ammien Marcellin utilise les composés *unanimans*, *magnidicus* et *uanidicus* parce qu'il a une bonne connaissance de Plaute. A. Mastino, *Una traccia della persecuzione diocleziana in Sardegna ? L'exarium di Matera e la susceptio a sanctis marturibus di Adeodata nella Turris Libisonis del V secolo* (p. 155-203), analyse tout ce que peuvent nous apporter deux inscriptions paléochrétiennes de Sardaigne. A. Franzoi, *Note massimiane* (p. 205-213), discute de l'établissement du texte de quelques passages des *Élégies* de Maximien. M. A. Petretto, *Consonantia e dissonantia nel De Institutione Musica di Boezio* (p. 215-237), voit chez Boèce un exposé sur le pythagorisme musical antique. Boèce a écrit une œuvre théorique mais également une invitation à l'écoute. Avec M. T. Laneri, *Sulle dediche di Giovanni Calfurnio a Marco Aurelio, umanista mecenate* (p. 239-258), nous abordons l'humanisme vénitien du xv^e s. Giovanni Calfurnio dédicace à un homonyme de l'empereur philosophe son commentaire de l'*Héautontimoroumenos* et son édition des *Problemati* de Plutarque. Les deux textes, reproduits à la fin de l'article (p. 256-258), sont remis dans leur contexte historique et dûment commentés. M. Giovini, «Zang Tumb Tacito» : *l'improbabile Germania futurista di Marinetti* (p. 259-276), critique la première traduction italienne complète de la *Germania* depuis 1600. On ne s'explique toujours pas complètement pourquoi ce fut Marinetti, pourfendeur du monde antique, qui fut choisi pour cette publication. Toujours est-il qu'il a commis de nombreuses inexactitudes, qui sont ici mises en évidence.

Pol TORDEUR.

Hope. Numero 15. Dicembre 2008. *Parola*, Reggio Emilia, Edizioni San Lorenzo, 2008, 28 × 21 cm, 96 p., fig.

La revue *Hope* laisse un champ libre et inhabituel à un thème exprimé par un mot (« parola »). Cette fois, c'est la « parola » elle-même. Des gens cultivés s'expriment, parfois spécialistes du sujet. Certains articles procèdent plus par associations d'idées que dans un but défini et rationnellement poursuivi. Donc, le rôle de la parole dans la photographie, l'Islam, le synode des évêques à Rome en octobre 2008, chez le philosophe Ludwig Wittgenstein, dans la vie familiale, la dyslexie, etc. On lit aussi une page d'apho-

rismes et un poème. Parole et consensus politique : Romano Prodi oppose la parole travaillée de Cicéron et les graffiti de Pompéi. La mort chez les Romains : F. Borca reprend, en allégeant les notes, un article paru ici même (60, 2001, 864 sq.).

Bernard STENUIT.

MYΘΟΣ. Rivista di storia delle religioni. 12. 2004/2005, Palerme, Università di Palermo, 2006, 24 × 17 cm, iv-217 p., fig.

Ce volume, dédié à la mémoire du professeur G. Martorana, aborde des sujets aussi variés que l'Assyrie et le roi David, la Perse et la Grèce antique, le bouddhisme au Népal et la rébellion maya au Mexique (1994) liée au mouvement zapatiste. Trois contributions concernent la latinité. K. T. Witczak et D. Zawiasa, *The Sicilian Palici as Representatives of the Indo-European Divine Twins* (p. 93-106), terminent leur exposé avec Romulus et Rémus. D. Bonanno, *Anmerkungen zum Religionsverständnis des Lukian* (p. 137-143), cite également Cicéron (*De natura deorum*) et Sénèque (*Apocolokyntose*) à l'appui de son exégèse de la pensée très critique de l'auteur grec. S. Lanzi, *La questione dei Giuliani e gli Oracoli caldaici : alcuni problemi storico-religiosi* (p. 145-169), propose comme datation l'époque de Marc Aurèle. Il n'y a aucun index, chaque article constituant un tout en soi.

Pol TORDEUR.

Nova Tellus. 26-1 et 26-2. 2008, Mexico, Universidad Nacional Autónoma de México. Instituto de Investigaciones Filológicas. Centro de Estudios Clásicos, 2008, 23 × 16 cm, fasc. 1 : 466 p., fasc. 2 : 409 p., 4 fig., ISSN 0185-3058.

Dans le fascicule 1, après quatre contributions réservées au monde grec, M. R. Palazón Mayoral, *Ética, amor y locura (Don Quijote según una mirada platónica)* (p. 151-167) effectue la jonction avec la latinité, l'humanisme en particulier, en montrant comment l'influence d'Érasme sur Cervantès s'explique par l'apport du *Phèdre* de Platon. F. García Jurado, *Literatura antigua y modernos relatos de terror : la función compleja de las citas grecolatinas* (p. 169-204) aborde lui aussi la continuité des lettres classiques. De la moitié du XVIII^e s. à la fin du XX^e, c'est à travers cinq auteurs modernes, dont Poe et Borges, que l'on met en évidence les souvenirs de Virgile, de Pline le Jeune et d'Aulu-Gelle : on commente particulièrement les citations qui ont un rapport avec le concept de *terror*. D. García Pérez, *Reverberaciones grecolatinas del mito del Minotauro en Jorge Luis Borges y en Julio Cortázar* (p. 205-239) explique la réélaboration du mythe chez les deux auteurs argentins. Après l'hommage qu'A. Iriarte réserve aux trois savants français N. Loraux, P. Vidal-Naquet et J.-P. Vernant (p. 241-258), J. A. López Ramos, *Excursus, etnografía y geografía : un breve recorrido por la tradición historiográfica antigua (de Heródoto a Amiano Marcelino)* (p. 259-319) nous promène à travers Hérodote, César, Salluste, Tacite puis Ammien Marcellin. Les formes et les dimensions des terres lointaines sont faussement rendues, mais les auteurs sont dans une certaine mesure excusables et leurs lecteurs ne se sont pas inquiétés de ces erreurs. Les structures de ces excursus géo-ethnographiques présentent certaines similitudes. — Abordons à présent le fascicule 2. M. Beuchot Puent, *Textos filosóficos en la Nueva España* (p. 21-36), met en évidence les apports de penseurs néolatins sur le sol mexicain. Après diverses contributions consacrées à Platon, Philon, la tragédie grecque... nous retrouvons la latinité sous la plume de M. E. Montemayor, Aceves, *Leyes contra el crimen de magia (crimen magiae) : la Apología de Apuleyo* (p. 201-222). En l'an 158, à Sabratha, s'ouvre un procès dont Apulée rend compte : l'étude dont on a ici à connaître expose les différents points de loi sur lesquels se basent les plaidoiries. Y. V. Huerta Cabrera, *El ideal educativo del orador en los prefacios de Séneca el Viejo* (p. 223-250) : à côté des idées de Sénèque le Rhéteur, l'auteur compare également les idées de Cicéron et de Quintilien sur l'éducation, particulièrement à propos de l'orateur idéal. H. J. Valdés García, *De los baños romanos al temazcalli prehispánico*

nico : la interpretación de Vitruvio, V, 10 por Pedro José Márquez (p. 251-270), analyse dans les écrits d'un jésuite mexicain exilé à Rome les éléments d'interprétation du *laco-nicum* selon Vitruve en les comparant à une structure assez semblable de l'Amérique pré-colombienne. La revue se termine par deux études qui présentent deux avatars récents : l'un de Pythagore et l'autre de Phèdre et Hippolyte.

Pol TORDEUR.

Wiener humanistische Blätter. Heft 49, Vienne, Wiener humanistische Gesellschaft, 2007, 21 × 14,5 cm, 96 p., 2 fig., 12,00 €.

Après Platon et Aristote viennent les études concernant directement la latinité. D. Weber et C. Weidmann, *Neue Augustinus Predigten in Erfurt* (p. 30-39), résument les récentes découvertes de «nouveaux» textes de l'évêque d'Hippone. Après l'identification de 29 lettres (France, 1974) et de 26 homélies supplémentaires (Mayence, 1990) notamment, voilà que l'on aborde six nouveaux sermons : un sur les saints, deux sur la résurrection et trois sur l'aumône. Leur contenu est résumé en ces pages. K. Zeleny, *Drei Philosophen und drei Humanisten* (p. 40-69), propose une savante promenade dialoguée entre P. Bembo, L. Bonamico et A. Paleario, qui est venue sous sa plume après avoir admiré la toile homonyme due à Giorgione et conservée à Vienne. F. Schaffenrath, *Deus ecce deus. Stationen eines Motives in der neulateinischen Epik* (p. 70-78) disserte sur la survie de ce motif virgilien au départ de l'épopée *Colobus* du jésuite U. Carrara (1715). Après les réflexions d'E. Dönt sur *Nietzsches Kosmodizee* (p. 79-89) au départ de réflexions sur la tragédie grecque, F. Römer (re)publie une *Vita Rhodolphi* (p. 90-95) en hommage au professeur Rudolf Hanslik.

Pol TORDEUR.

Ágora. estudos clássicos em debate. 9.1. 2007. Júlio César Escalígero, Aveiro, Universidade de Aveiro, 2007 24 3 17 cm, 388 p., 10 €.

L'exposé général de J. A. Sánchez Marín et M. N. Muñoz Martín est bienvenu, offrant un panorama critique des œuvres de Jules-César Scaliger ; ses *Poetices libri VII*, Lyon, 1561 (= *Poet.*) ne sont généralement connus que par des citations, alors qu'un dessein général existe ; Scaliger marqua son époque ; sa comparaison entre Homère et Virgile est soutenue par une vision humanisante du langage, qui s'accompagne de multiples observations esthétiques sur la technique poétique et les poètes latins (jusqu'aux contemporains). L. Deitz, dans le 1^{er} volume de l'éd. collective (5 vol., Stuttgart, 1994-2003), se montra pourtant très sévère (contra : *Poet.* V éd. J. Chomarat, 1994 et P. Lardet dans *Arch Philos* 58, 1995, p. 253-261 ; voir aussi M. Fumaroli, *L'Âge de l'éloquence...*, 2002³, p. 452-454). A. López Eire situe les *Poet.* dans les théories anciennes et contemporaines de Scaliger, tandis que C. López Rodríguez cerne l'influence d'Aristote. M. L. Picklesimer nous dépeint un Scaliger optimiste face à sa propre œuvre poétique, attitude opposée à celle d'un Viperano (*De poética libri III*, Anvers, 1579 ; *Poemata*, Naples, 1593). *Poet.* II 27-32 par P. R. Díaz y Díaz : les *affectus versuum* (particularités métriques : vers léonins, suites d'antithèses, etc.) selon Scaliger et leurs sources (Murmellius, *Tabulae*, Deventer, 1515). *Poet.* IV par V. Soares Pereira : *elocutio, sermo ornatus* ; influencé par Hermogène (dans la traduction latine de Georges de Trébizonde), Scaliger définit l'esthétique du vers harmonieux, dont l'exemple accompli est Virgile, auquel est consacré *Poet.* V étudié par A. M. Martins Melo. *Poet.* VI par A. do Espírito Santo : sa conception littéraire permet à Scaliger de juger les poètes latins et de montrer que les plus récents soutiennent la comparaison avec les Anciens. *Poet.* VII par C. de Miguel Mora : inversion de *res* et *uerba*, la tâche principale du poète étant de donner au contenu une forme irréprochable. Les deux dernières contributions s'attachent à l'influence des *Poet.* sur la poésie (*Annotaciones*) de Fernando de Herrera. Ainsi se referme un livre bien documenté sur un théoricien majeur de la poésie à l'époque humaniste (son fils Joseph-Juste brillera dans l'ecdotique). Bernard STENUIT.